DÉPOT LÉGAL
VAUCLUSE
N° 715

3me Année — Mai-Juin 1931

Cahiers du Sud

POESIE ■ CRITIQUE ■ PHILOSOPHIE ■

EAN BALLARD ..... *Albert Coste*
LFREDO GANGOTENA ..... *Il y a quelqu'un qui saigne ici*
RANZ KAFKA ..... *Joséphine la cantatrice ou le peuple des souris*
RANÇOIS VAUCIENNE ..... *L'Inquiétude de Montherlant*
UBERT DUBOIS ..... *Violence de l'Empreinte*
NDRÉ DUBOIS LA CHARTRE ..... *Voler*

ENIS SAURAT ..... *Amérique*

CHRONIQUES

EAN GUYON-CESBRON ..... *Paul Valéry*

NOTES, COMPTES-RENDUS

A POÉSIE, par Léon-Gabriel Gros, Joé Bousquet. — LES LIVRES, par Léon-Gabriel Gros, Jean Audard, Henri Fluchère, Léon Pierre-Quint, Emile Dermenghem, Carlo Suarès, Louis Emié, Marcel Brion, Joë Bousquet, Jean Debia. ETTRES ETRANGÈRES, par Marcel Brion.

A MUSIQUE, par Claude Laforêt.
A PEINTURE. *Imre Reiner* par Roger Brielle.
ACHINES PARLANTES, par Gaston Mouren.
E THÉATRE, *Lettre de Paris*, par Pierre Missac.

RÉDACTION - ADMINISTRATION : 10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE
AGENCE GÉNÉRALE : Librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy, PARIS
France : Le N° **5** fr. **Étranger** : Le N° **6** fr. **50**

N° 131 18me Année Mai-Juin 1931

Cahiers du Sud

Tome VII. — 1er Semestre 1931.

Albert Coste

La mort a frappé l'un des nôtres : le visage lumineux d'un sage, d'un ami qu'entouraient nos ferveurs a disparu.

Tous ceux qui franchirent notre seuil au cours de ces dix années ont connu Albert Coste, notre aîné de près de deux générations. Sous ses beaux cheveux blancs rejetés loin du front qui complétaient sa haute mine il nous apportait plus de rayonnement, de fougue dans la pensée que la plupart de nos adolescents d'alors rongés de névroses. C'était une figure bien rare de nos jours que cet homme de la Renaissance avec l'austère passion du savant moderne, cet esprit altéré de savoir, curieux d'âmes autant que d'œuvres. Aucun être n'a soumis plus noblement sa vie aux disciplines intellectuelles. Depuis sa jeunesse il vivait en perpétuel tête à tête avec les idées et ceux qui les ont incarnées, il leur consacrait ses heures de sommeil, ses journées studieuses oublieux de son corps qu'il traitait en ascète. Nul aussi ne sentait mieux dans son effort vers la sérénité l'angoisse de toute vie, de tout visage, nul ne posait de plus émouvantes interrogations à la science, à la religion, aux êtres, ne poursuivait avec plus de frénésie une enquête désespérée.

Il était d'une génération que l'abus de l'esprit critique avait de bonne heure préparée au nihilisme intellectuel, mais sa lucide intelligence, sa sensibilité barrésienne, ses fièvres métaphysiques l'avaient très tôt sauvegardé du dégoût et de l'enlisement où mène la vanité d'agir. Aussi éloigné du dilettantisme que de la contemplation pure il avait établi à mi-chemin son observatoire d'où il satisfaisait à loisir son profond besoin d'apprendre en regardant la féerie des choses, d'où il cherchait à se rendre compte comme il disait souvent. Sa vie s'emparait peu à peu du spectacle dont il s'émerveillait au point de se découvrir chaque fois en plein miracle et cette ferveur ne le quitta même pas dans son agonie puisqu'il y suivait l'abandon graduel de son corps, luttait pour garder le contact, et saisir les derniers échanges.

Les plus belles amitiés ont ennobli sa vie. De Montpellier sa ville natale datent ses relations affectueuses avec Péladan, André Gide, Paul Valéry. Ce dernier que le prestige de Mallarmé et de Huysmans attira de bonne heure à Paris ne cessa de correspondre avec un esprit qu'il jugeait digne du sien. C'était l'époque de l'Introduction à la méthode de Léonard de Vinci. *Il lui adressait alors de merveilleuses lettres où il lui dévoilait les démarches de sa pensée et lui disait sa vie, André Gide, il le connut musicien en d'inoubliables séances de musique de chambre, c'était le temps de* Paludes, *du* Voyage d'Urien *que nous avons retrouvés dans ses mains avec dédicaces évocatoires. Il approcha le malheureux Jean Lorrain, déjà marqué par la mort, que l'affection d'une mère consolait mal d'avoir manqué sa vie ainsi qu'il le confiait à notre ami dans une inscription touchante. Mais les deux amitiés qui lui furent le plus fidèles et l'ont réconforté jusqu'à ses derniers jours furent celles de son « bon Mazel », Henri Mazel, de* l'Hermitage *dont l'optimisme le réjouissait et celle de Louis Bertrand à qui l'unissait une haute affection qui ne s'est jamais démentie. Chaque fois que le romancier traversait*

Marseille, Albert Coste était prévenu et quelques heures profondes réunissaient ces deux amis de trente ans qui avaient d'autant plus à se dire qu'ils étaient sur plus d'un point de sentiments contraires. Cette amitié nous savions qu'il la plaçait très haut qu'elle avait pour lui la valeur des choses les plus rares de ce monde. Devant son lit figura toujours une reproduction de l'Aurige qu'il avait reçue de Delphes, dédicacée par son ami « En haine commune des religions serviles de l'avenir ».

Il nous avait confié voilà quatre ans des notes signées Kratès empreintes des soucis les plus constants de son esprit sous la rubrique « Pincées de cendres », puis s'était interrompu par lassitude. Ses Cahiers contiennent bien d'autres pages qui valent de voir le jour. Mais Albert Coste avait une si haute idée de l'œuvre qu'il n'attachait pas à ses écrits d'autre valeur que celle de documents personnels et ses Cahiers sont le journal de sa pensée, le reflet de ses méditations. Nul plus que lui n'eut l'obsession du temps, ne désira davantage en repérer la fuite.

Albert Coste était mieux qu'un homme de lettres, c'était un artistocrate de l'esprit qui ne voulait se tenir que sur les sommets d'où toute chose est vue à travers l'exaltation spirituelle; c'était par ailleurs un cerveau admirablement organisé pour comprendre, relier, établir entre les données de la vie ces rapports que l'intelligence discerne. Mais il ne pouvait connaître aucun des calculs ni des soucis matériels de l'écrivain. Placé comme il l'était, à l'intersection de la vie et du rêve, il n'aurait jamais accepté le dualisme d'un Barrès par haine de tout ce qui ravale. Par contre, il admirait l'unité morale, la richesse intérieure de Gourmont et de Bourges. C'était une pensée rayonnante éprise de synthèses qui se détachait sans cesse des objets et des faits pour s'affranchir ou se garder. La parole lui suffisait pour créer ses mirages et de ceux qui l'écoutèrent, nul n'oubliera plus le charme de ses entretiens, d'une langue exacte et châtiée, de ses infinies connaissances ; nul ne

se rappellera sans tristesse les élans de cet esprit toujours en arrêt sur le merveilleux et ses mélancolies quand il butait sur les grands problèmes du temps et du mal ; car rares sont ceux, à qui la culture et l'ascèse auront donné pareille vision du monde.

Pour nous qui possédions en lui le meilleur et le plus éclairé des amis, nous nous retournerons souvent sur le chemin précocement barré de tombes, pour voir au loin deux images fraternelles, unies dans notre souvenir par la même fièvre, le même dévorant besoin de grandeur, celles d'André Gaillard et d'Albert Coste, grands inassouvis, tous deux à l'étroit dans leur âme.

Jean BALLARD.

Il y a quelqu'un qui saigne ici

Les murs tremblent, les feuilles aussi.
Je vous l'assure, je vous le dis :
Il y a quelqu'un qui saigne ici.
Quelqu'un qui saigne ces grosses gouttes
Lourdes comme l'acide enfoui au sein terrible de la montagne.
Ouvrez les portes ! ouvrez !
Que la vapeur, au plus vite, prenne
La route de feu qui la reconduira aux anges.
Il y a quelqu'un qui saigne ici,
S'il vous parle : ses yeux, depuis une vie,
Se sont ouverts dans votre nuit,
Ah ! je vous l'ai dit, comme un incendie
De sèves dans la forêt !

Car il est bien damné dans sa chair, dans son esprit.
Et saura-t-il jamais
La douceur du ciel qui s'infiltre longuement dans nos paupières,
Et ces brises d'espoir latent
Qui bercent, allongent les feuilles endormies ?
Le monde, en son cœur, en son esprit,
Le monde, pour lui, est bien fini.

Tout à sa honte, il ne respire plus.
Il s'absente, il disparaît :
Nous n'avons plus à le consoler.
Pitié pourtant !
Récidivons, récidivons :
Couleurs vibrantes de son front,

Faites en sorte qu'il se dise :
« L'amour est mien, l'amour est beau. »
Regagnez, regagnez pourtant
Votre foyer de lumières,
Taches d'un soleil perdu
Qui vous acharnez sur cet enfant de misères !

Le rayon d'en haut approche de lui son manteau de feu.
Mais le froid est encore plus tenace, qui a glacé toute nourriture.
— Seulement un bruit de sables vole à côté :
Serait-ce le jour, la clarté, la délivrance,
Ou bien cette haleine stérile du désert
Qui s'engouffre dans ses poussières
Et sombre avec nous ?

Je vous l'assure, je vous le dis :
Il y a quelqu'un qui saigne ici.
Et tout d'un coup la voix est celle-ci :
« Je ne sais plus prier, je suis à bout, je suis perdu !
« O mes genoux,
« Qui vous évertuez à saisir les murmures, les saisons de la Terre,
« Les calvaires, les musiques,
« N'en ont-ils pas assez, bien assez
« De la chaleur de mon sang ?
« Je ne sais plus prier, le vent me déchire !
« O Terre, voici tes plaines et tes monts,
« Tes cours d'eau, tes forêts.
« Mais encore me voici inculte, inassouvi...
« Et même mourant tu me relègues à la dernière solitude du monde. »
— Ah oui ! jusqu'à ce que le ciel t'ait carrément recouvert
De sa purulence et de sa boue !

Alfredo Gangotena.

Joséphine la Cantatrice
ou le Peuple des Souris

Notre cantatrice s'appelle Joséphine. Qui ne l'a pas entendue ignore la puissance du chant. Il n'est personne que son chant ne transporte, ce qui est d'autant plus remarquable que notre espèce ne témoigne en général d'aucun penchant pour la musique. Le silence et la paix sont notre plus chère musique ; notre vie est pénible; en vain tâchons-nous de secouer les soucis du jour, notre âme ne peut plus s'élever jusqu'à des préoccupations aussi éloignées de notre vie courante. Pourtant nous ne nous en plaignons guère; nous n'allons même pas jusque là; une certaine ruse, un certain tour d'esprit pratique, dont nous avons d'ailleurs le plus pressant besoin, voilà, croyons-nous, nos principales qualités et c'est avec le sourire malicieux qui nous vient de ce tour d'esprit que nous nous consolons de tout ; c'est avec lui que nous nous consolerions, si jamais ce cas se présentait, d'éprouver cette nostalgie du bonheur que répand peut-être la musique. Joséphine seule fait exception; elle aime la musique et elle sait la transmettre; elle est la seule; quand elle ne sera plus la musique disparaitra de notre vie — qui sait pour combien de temps ?

Je me suis souvent demandé ce qu'il en était au juste de cette musique. Car nous n'avons aucun sens musical ; comment se fait-il donc que nous comprenions le chant de Joséphine, ou, puisque Joséphine dit que nous ne comprenons pas, comment se fait-il du moins que nous croyions comprendre ? Le plus simple serait de dire que la beauté de ce chant est si grande que le sens le plus obtus ne saurait lui résister, mais cette explication n'est pas satisfaisante. S'il en était ainsi, en écoutant ce chant on devrait surtout et toujours éprouver

la sensation de l'extraordinaire, la sensation que ce qui sort de ce gosier est quelque chose que nous n'avions jamais perçu et que nous n'avons pas non plus la faculté de percevoir, quelque chose que cette seule Joséphine nous rend capables d'entendre. Mais ce n'est justement pas le cas à mon avis; je ne sens pas cela et je n'ai jamais remarqué non plus que les autres le sentissent. En petit comité nous nous avouons franchement que le chant de Joséphine n'a rien d'extraordinaire si on ne l'envisage que comme chant.

Est-ce même du chant ? Malgré notre manque d'oreille nous possédons des traditions musicales ; le chant a existé chez nous dans l'ancien temps , nos légendes en font mention ; il nous reste même des textes de ces chansons d'autrefois quoique personne ne puisse plus les chanter. Nous nous faisons donc une idée de ce que peut-être le chant, et l'art de Joséphine ne correspond précisément pas à cette idée. Est-ce donc du chant ? N'est-ce pas plutôt un simple sifflement ? Nous savons tous ce que c'est que siffler, c'est le talent particulier de notre peuple, ou plutôt ce n'est pas un talent mais une caractéristique de notre race. Nous sifflons tous, sans que personne évidemment songe jamais à donner cela pour un art, sans y penser, sans même nous en apercevoir, et nombre d'entre nous ignorent même que ce sifflement soit l'une de nos particularités. Se peut-il que Joséphine ne chante pas, mais qu'elle siffle seulement? Et ne siffle peut-être même (à ce qu'il me semble du moins) que comme tout banal siffleur ? (Il incline même à croire que sa force ne suffit pas pour siffler couramment alors qu'on voit tout campagnard siffler sans peine tout le jour sans abandonner son travail). Dans ce cas, l'art de Joséphine n'existe pas, mais il n'en reste que plus difficile d'expliquer l'énigme de son grand effet.

D'ailleurs ce n'est pas un simple sifflement qu'elle émet. Si on l'écoute à grande distance, ou, mieux encore, si l'on opère une expérience, si l'on fait chanter Joséphine avec d'autres par exemple, en tâchant de distiguer sa voix, on n'entend indiscutablement rien d'autre qu'un sifflement ordinaire qui se fait tout au plus légèrement remarquer par sa faiblesse et sa gracilité. Mais si l'on se rapproche, si l'on se met devant elle, ce n'est tout de même plus un simple sifflement ; il est

nécessaire, pour comprendre l'art de Joséphine, non seulement de l'entendre mais encore de la voir. Même s'il ne s'agissait là que de notre banal sifflement l'affaire présenterait déjà cette particularité qu'elle nous montrerait quelqu'un se campant solennellement pour ne faire rien que d'ordinaire. Casser une noix n'est vraiment pas un art, aussi personne n'osera-t-il jamais convoquer un public pour le distraire en cassant des noix. S'il le fait cependant et que son intention se voie couronnée de succès c'est qu'il s'agit alors précisément d'autre chose que d'un simple cassement de noix. Ou bien, s'il ne s'agit que d'un cassement de noix, c'est qu'il est apparu que nous n'avions jamais pensé à cet art parce que nous le possédions à fond et que le nouveau casseur de noix nous a révélé la véritable essence de cet art, en quoi il peut même être utile, pour l'efficacité du résultat, que l'opérateur soit un peu moins adroit que la majorité d'entre nous.

Peut-être en va-t-il ainsi pour le chant de Joséphine; nous admirons en elle ce que nous n'admirons pas en nous ; sur ce dernier point elle fait d'ailleurs comme tout le monde. Je me trouvais présent un jour où quelqu'un, — comme il est fréquent, — lui faisait remarquer la façon dont le peuple siffle en général, et cela très modestement, mais c'en était déjà trop pour Joséphine. Je n'ai encore jamais vu sourire si impertinent ni si hautain que celui qu'elle fit alors ; elle qui, extérieurement, est la délicatesse même, elle dont la délicatesse tranche jusque dans notre peuple qui abonde pourtant en femmes distinguées, elle apparut dans cet instant vraiment vulgaire; elle dut d'ailleurs, avec son grand tact, le sentir immédiatement et se maîtrisa aussitôt. Quoi qu'il en soit elle nie toute espèce de relation entre son art et le sifflement. Pour ceux qui sont d'opinion opposée elle ne nourrit que du mépris et peut-être une haine inavouée. Ce n'est pas vanité ordinaire, car cette opposition à laquelle j'appartiens moi-même à moitié ne l'admire certainement pas moins que ne fait la foule, mais Joséphine ne veut pas être seulement admirée, elle veut l'être exactement de la façon qu'elle décide; l'admiration tout court lui est indifférente. Et quand on est assis devant elle on la comprend; l'opposition, on ne s'y livre que de loin ; quand on est assis devant elle on sait que ce qu'elle siffle n'est pas un sifflement.

Comme nous sifflons par habitude sans y songer on pourrait croire que l'auditoire de Joséphine siffle aussi; quand elle chante nous nous sentons bien, et quand nous nous sentons bien nous sifflons; mais son auditoire ne siffle pas; il observe un silence de mort ; nous nous taisons comme si nous avions atteint cette paix de nos rêves dont notre propre sifflement suffirait à nous éloigner. Est-ce son chant qui nous ravit ou n'est-ce pas plutôt le silence solennel dont s'entoure sa voix pâlotte ? Un jour un petit étourdi s'est mis à siffloter pendant le chant de Joséphine. C'était, ma foi, exactement pareil à ce que nous entendions de la bouche de Joséphine; là-bas, devant nous, un timide sifflet, timide malgré tout l'entraînement de l'artiste, et d'ici, dans le public, un petit sifflement enfantin; il eût été impossible d'établir une différence; mais nous n'en conspuâmes et sifflâmes pas moins le trouble-fête, sanction superflue, d'ailleurs, car il serait allé se cacher de honte et de peur sous le sol, tandis que Joséphine entonnait son sifflement de triomphe et se livrait à de grands transports, les bras au ciel et la tête renversée.

Elle est d'ailleurs toujours ainsi ; un rien, un incident, une mutinerie, un craquement du parquet, un grincement de dents, un dérangement de l'éclairage, tout lui paraît propre à rehausser l'effet de son chant; ne chante-t-elle pas, à son avis, devant des sourds? On ne lui refuse ni l'enthousiasme ni les applaudissements; mais il y a longtemps, pense-t-elle, qu'elle n'a plus à attendre de nous une véritable compréhension. Aussi tous les incidents lui sont-ils bienvenus; ce sont pour elles autant de triomphes sans combat, autant de faciles victoires obtenues par simple contraste, et qui ne peuvent moins faire que de susciter dans la foule un peu d'amour de l'art; pas de la compréhension, non, mais au moins je ne sais quelle respectueuse intuition.

Si les petites choses la servent si bien, combien, à plus forte raison, les grandes choses ne la servent-elles pas! Notre vie est très agitée, chaque jour nous apporte des surprises, des soucis, des espoirs, des effrois que l'individu ne pourrait pas supporter s'il n'avait en tout temps, et de jour et de nuit, le soutien de ses compagnons; mais, même dans ces conditions,

la situation est souvent très pénible; mille épaules tremblent parfois sous le fardeau qui n'en menaçait qu'une. Et c'est alors que Joséphine estime son moment venu. Elle est déjà là, frêle femme, vibrante, le sein palpitant d'une façon qui nous effraie, on dirait qu'elle a ramassé toutes ses forces pour le chant, que tout en elle a disparu de ce qui n'est pas au service du chant, toute force, toute possibilité de vie; on dirait qu'elle est dépouillée, livrée, abandonnée à la seule protection de ses bons anges; tandis que, complètement arrachée à elle-même, elle n'habite plus que dans le chant, on dirait qu'un souffle un peu froid va la tuer pour peu qu'il l'effleure au passage: mais c'est justement à cet aspect que nous, les membres de la prétendue opposition, nous nous disons en général : « Elle ne sait même pas siffler; quelles contorsions pour arriver à s'arracher non pas un chant — ne parlons même pas de chant — mais notre simple sifflement traditionnel! » Voilà ce que nous croyons penser, mais, comme je l'ai déjà dit, cette inévitable impression n'est que passagère et ne tarde pas à s'en aller. Et déjà nous nous enfonçons dans le sentiment de la foule, de la foule chaude, flanc à flanc, qui prête l'oreille en respirant timidement.

Et pour réunir cette foule, pour grouper ce peuple presque toujours en mouvement qui passe son temps en randonnées, en courses et en incursions sans bien souvent savoir lui-même à quelles fins, pour grouper ce peuple Joséphine n'a le plus souvent qu'à renverser sa petite tête, à ouvrir à moitié sa bouche, à lancer ses yeux vers le ciel et à prendre cette position qui indique qu'elle a l'intention de chanter. Elle peut faire cela où elle veut. Il n'est pas nécessaire qu'on la voie de bien loin, n'importe quel recoin obscur choisi dans le caprice du moment peut faire l'affaire comme toute autre scène. La nouvelle qu'elle va chanter se répand immédiatement et on ne tarde pas à voir processionner des auditeurs. Evidemment certains obstacles se mettent parfois à la traverse; Joséphine chante avec prédilection dans nos périodes les plus troublées; les misères et les soucis nous poussent alors sur bien des chemins et nous ne pouvons, malgré la meilleure volonté, nous réunir aussi rapidement que le désire Joséphine; il lui arrive de rester figée dans sa grande attitude devant un public insuffisant ; naturellement

cela la rend furieuse, elle se met à taper des pieds, elle jure sans féminité, il lui arrive même de mordre. Mais cette conduite elle-même ne nuit pas à sa réputation; au lieu de chercher à endiguer ses prétentions exagérées ou s'efforce d'y satisfaire, on dépêche des envoyés pour raccoler des auditeurs en cachette de Joséphine; on peut voir alors à la ronde, sur tous les chemins, des estafettes qui font signe aux nouveaux venus de se hâter jusqu'à ce qu'enfin on ait réuni un nombre passable d'auditeurs.

Quel mobile pousse le peuple à se donner tant de mal pour Joséphine? C'est une question à laquelle il n'est pas plus facile de répondre qu'à celle que pose son chant; elles sont liées toutes deux; la première question ne se poserait pas, elle coïnciderait entièrement avec la seconde si l'on pouvait affirmer que le peuple s'est fait l'esclave de Joséphine pour son chant. Mais ce n'est justement pas le cas; notre peuple ne connait pas de dévouement sans restriction; ce peuple qui aime par dessus tout la ruse — la ruse innocente ! — les chuchotements puérils, les petits potins — sans méchanceté! — qui se sussurrent du bout des lèvres, ce peuple ne peut pas se donner sans réserve, Joséphine le sent bien elle-même, c'est ce qu'elle combat de tout l'effort de son faible gosier.

Evidemment dans ces jugements généraux il ne faut pas aller trop loin: le peuple est tout de même dévoué à Joséphine, je dis seulement qu'il ne l'est pas sans restriction. Il ne serait pas capable, par exemple, de rire d'elle. On peut bien se l'avouer, il y a chez Joséphine bien des choses qui poussent au rire, et d'une façon générale nous sommes toujours prêts à rire; malgré toute la misère de notre vie un léger rire trouve toujours sa place chez nous; mais de Joséphine nous ne rions pas. J'ai parfois l'impression que le peuple pense qu'il doit se comporter avec Joséphine, cet être fragile, cet être qui a besoin de protection, cet être en quelque sorte distingué, — distingué par le chant selon son propre avis — comme si notre cantatrice lui avait été confiée et qu'il eût à prendre soin d'elle; les raisons de cette attitude ne sont claires pour personne, le fait seul semble positif. Or on ne rit pas de ce qui vous est confié, ce serait contraire au devoir ; la pire méchanceté que les plus méchants d'entre nous puissent se permettre contre Joséphine c'est de dire

parfois : « Rien que de la regarder, cela nous coupe le rire. »

C'est ainsi que le peuple veille sur Joséphine et s'occupe d'elle comme un père fait d'un enfant qui tend vers lui ses petites mains, sans qu'on sache bien nettement si c'est pour un ordre ou une prière. On pourrait penser que notre peuple n'est pas apte à remplir des devoirs si paternels, mais en réalité, tout au moins dans ce cas, il s'en tire à la perfection; nul d'entre nous ne pourrait faire isolément ce que le peuple réalise là dans son ensemble. C'est que la différence de force entre le peuple et l'individu est immense, il suffit que le peuple mette son protégé dans la chaleur de son ambiance pour le placer parfaitement à l'abri. On n'ose naturellement pas parler de telles choses à Joséphine. « Je me moque, » dit-elle, « de votre protection. Chansons que votre protection! » « Oui, oui, » pensons-nous, « chante-les ». D'ailleurs ses protestations ne réfutent vraiment rien; elles sont bien dans le ton des enfants, c'est là la gratitude des petits et le rôle du père est de n'en pas tenir compte.

Mais il est un autre fait qui s'explique plus difficilement par la nature de ces rapports entre le peuple et Joséphine. Joséphine est en effet d'un avis tout opposé, elle croit que c'est elle qui protège le peuple. Ce serait, à l'en croire, son chant qui nous sauverait dans nos périodes de crises politiques ou économiques, il n'obtiendrait rien moins que ce grand résultat, et, s'il ne chassait pas le malheur, il nous donnerait du moins la force de le supporter. Ce n'est pas ainsi qu'elle le dit, ni autrement d'ailleurs; car elle parle peu, elle se tait au milieu des commères, mais l'éclair de ses yeux proclame sa pensée et on la lit sur sa bouche fermée — bien peu de nous peuvent tenir la bouche fermée, elle, elle le peut. A la moindre mauvaise nouvelle — et certains jours elles se suivent sans arrêt, les vraies, les fausses et les demi-vraies — elle se redresse soudain alors que, lasse d'ordinaire, elle fléchit languissamment, elle se redresse, lève le menton et domine des yeux son troupeau comme le berger avant l'orage. Evidemment les enfants ont aussi, farouches qu'ils sont et sans frein, des prétentions de ce genre là, mais celles de Joséphine ne sont pas aussi mal fondées que les leurs. Sans doute ne nous sauve-t-elle pas et ne nous

donne-t-elle pas de forces; il est trop facile de se poser en sauveur de ce peuple qui, habitué à la souffrance et ne s'épargnant jamais, prompt dans ses décisions et connaissant bien la mort, ne vit peureusement qu'en apparence dans l'atmosphère de folle témérité où il se plonge constamment, — et avec autant de succès que de hardiesse — ; il est facile, dis-je de se poser après coup en sauveur de ce peuple qui s'est toujours sauvé lui-même plus ou moins, fût-ce au prix de sacrifices devant lesquels les historiens — nous négligeons en général les historiens complètement — restent pétrifiés d'épouvante. Et cependant il n'en est pas moins vrai que c'est précisément dans nos périodes de détresse que nous prêtons le mieux l'oreille à la voix de Joséphine. Les menaces qui pèsent sur nous nous rendent alors plus calmes, plus modestes, plus dociles à la tyrannie de Joséphine; nous aimons à nous rassembler, nous aimons nous sentir coude à coude, surtout quand le sujet de nos rassemblements est complètement étranger à la terrible affaire qui nous préoccupe ; il semble alors que nous vidions d'un trait, — oui, il faut se presser, Joséphine l'oublie trop souvent — une dernière coupe de paix avant le combat. Il s'agit moins alors d'une audition de chant que d'une réunion publique, et d'une réunion où le silence est complet, à un petit sifflement près; l'heure est beaucoup trop grave pour qu'on la gaspille en bavardages.

De tels rapports avec le public ne sauraient évidemment satisfaire Joséphine. Mais, malgré le malaise nerveux dont cette situation toujours mal définie ne cesse de la tracasser, son amour-propre l'aveugle et lui cache bien des choses, et on peut sans grand effort lui en cacher encore plus; nous possédons à cet effet, c'est-à-dire au fond pour le bien public, un essaim de flatteurs constamment en action; elle est trop vaine cependant pour accepter de chanter à titre de comparse ou de simple choriste dans un coin de réunion publique; bien que ces rôles aient leur mérite, elle ne sacrifierait pas son chant à de si pauvres conditions.

Rien ne l'y oblige d'ailleurs, car son talent ne reste pas inaperçu. Bien que nous soyons préoccupés au fond de choses toute différentes et que le silence ne règne pas seulement en l'honneur du chant, et que maint auditeur, loin de lever les yeux, appuie sa tête

sur la fourrure de son voisin, et que Joséphine, là-bas, semble donc s'épuiser en vain, quelque chose de son sifflement — cela ne saurait être nié — arrive pourtant jusqu'à nous. Ce sifflement qui s'élève en un temps où le silence est imposé à tous les autres arrive presque comme un message du peuple à chacun de nous; le grêle sifflet de Joséphine au milieu de nos lourds soucis n'est-ce pas approximativement comme la pauvre existence de notre peuple au milieu du tumulte d'un univers ennemi ? Joséphine s'affirme, ce néant de voix, ce record du rien s'affirme et s'ouvre un chemin jusqu'à nous, c'est un bien-être d'y penser.

Si jamais il devait se trouver parmi nous un véritable artiste nous ne le supporterions certainement pas dans ces moments-là et nous repousserions d'une voix unanime l'insanité d'une telle audition. Puisse Joséphine être préservée de reconnaître que notre attention témoigne contre son chant. Elle en a bien une vague intuition : sans cela pourquoi apporterait-elle une telle passion à nier que nous l'écoutions? Mais elle recommence toujours, elle étouffe cette intuition sous le poids de ses chants.

Il lui resterait cependant une dernière consolation: car nous l'écoutons réellement dans une certaine mesure, probablement de la même façon que l'on écoute un grand chanteur; elle obtient même des effets qu'un grand chanteur s'efforcerait probablement en vain d'obtenir avec nous et qui ne sont dus précisément qu'à l'insuffisance de ses moyens. Cela tient sans doute surtout à notre façon de vivre.

Notre peuple ignore la jeunesse, c'est à peine s'il connait une très brève enfance; on voit bien, à la vérité, des certaines revendications se renouveler régulièrement: il faudrait donner aux enfants une certaine liberté, leur accorder une certaine protection, reconnaître leurs droits à un peu d'insouciance, à des ébats qui n'aient pas besoin de sens, à quelques jeux, aider ces droits à s'exercer ; ces revendications sont souvent et presque tout le monde les approuve, car il n'est rien qui mérite mieux l'approbation, mais il n'est rien non plus qui s'accorde moins bien avec les nécessités de notre vie; on approuve les revendications, on fait des essais dans leur sens, mais on en revient bientôt à l'ancienne situation. Notre vie est telle en effet qu'un en-

fant, dès qu'il peut courir et discerner un peu les objets qui l'entourent, doit pourvoir à tous ses besoins comme le ferait un adulte. Les domaines dans lesquels les nécessités économiques nous obligent à vivre dispersés sont trop vastes, et nos ennemis trop nombreux, trop de dangers nous menacent de toutes parts.Nous ne pouvons éloigner les enfants de la bataille de la vie; si nous le faisions ce serait leur fin prématurée. A ces tristes raisons s'ajoute un motif bien encourageant: la fécondité de notre espèce. Une génération pousse l'autre — et chacune est nombreuse, — les enfants n'ont pas le temps d'être enfants. Que d'autres peuples élèvent leurs fils dans du coton, qu'ils leur bâtissent des écoles, que les enfants, espoir du peuple, en sortent chaque jour par milliers, ce ne sont jamais de longtemps que les mêmes. Nous n'avons pas d'écoles, mais notre peuple répand à tout instant sur son empire les flots innombrables de ses enfants, couinant, piaulant tant qu'ils ne peuvent pas siffler, culbutant ou roulant à la moindre poussée tant qu'ils ne peuvent pas marcher, entraînant tout, lourdement, tant qu'ils ne peuvent pas encore voir, voilà les enfants que nous avons! Et non pas comme dans vos écoles, les mêmes enfants, non, des nouveaux, toujours et toujours des nouveaux, sans arrêt, sans interruption; à peine l'un d'entre eux est-il là qu'il n'est déjà plus un enfant et que déjà de nouveaux visages viennent se presser derrière lui, impossibles à distinguer dans leur hâte et dans leur mêlée, roses de bonheur. Evidemment, si beau que ce soit et si jalousement que d'autres puissent à bon droit nous envier à cet égard, nous ne pouvons pas accorder d'années d'enfance à nos enfants. Et ce n'est pas sans conséquences. Notre peuple reste la proie d'une puérilité qui n'a pas eu le temps de s'éteindre, d'une indéracinable puérilité; en complète contradiction avec notre plus belle vertu, un infaillible sens pratique, nous agissons parfois follement, et de la façon précisément dont les enfants agissent follement: comme de petits sots, de petits gâcheurs, de petits prétentieux; et cela pour une babiole. Si la joie que nous en éprouvons n'a pas toute la force de celle des enfants, il lui en reste cependant les caractères. C'est de cet enfantillage de notre peuple que Joséphine profite depuis toujours.

Mais notre peuple n'est pas seulement enfantin, il

est aussi précocement vieux : l'enfance et la vieillesse se forment chez nous autrement que chez les autres. Nous n'avons pas d'adolescence, nous sommes tout de suite adultes, et nous sommes alors adultes trop longtemps; aussi notre peuple, si tenace et si confiant dans l'avenir en général, est-il ravagé cependant par une certaine lassitude, par une sorte de désespoir: c'est à quoi tient sans doute notre absence de sens musical; nous sommes trop vieux pour la musique, son enthousiasme et son élan ne conviennent pas à nos tristesses, nous l'écartons d'un air lassé. Nous nous sommes rabattus sur le sifflement; un petit coup de sifflet de temps en temps voilà juste ce qu'il nous faut. Qui sait s'il n'y aurait pas parmi nous d'immenses talents musicaux? S'il y en avait, le caractère de notre peuple les étoufferait forcément dans l'œuf. Joséphine, au contraire, peut à sa fantaisie siffler, ou chanter comme elle dit, cela ne nous gêne pas, cela convient à notre tempérament, c'est une chose que nous pouvons supporter; s'il y a, par impossible, un peu de musique là-dedans elle y est réduite à son extrême néant; nous sauvons une certaine tradition musicale, mais sans en souffrir aucunement.

D'ailleurs, Joséphine apporte davantage à un peuple de notre humeur. Dans ses concerts, surtout en période critique, il n'y a plus que les tout jeunes qui s'intéressent encore à l'artiste elle-même, il n'y a plus qu'eux pour contempler sa façon d'avancer les lèvres et de souffler l'air entre ses mignonnes incisives ; ils sont seuls à voir encore son attitude quand Joséphine se pâme en admirant les sons qu'elle fait jaillir de son propre gosier et profite de cette pâmoison pour s'exciter à fournir des records de plus en plus incompréhensibles à ses yeux ; la vraie foule elle, — on le voit nettement, — s'est déjà repliée sur elle-même. Ici, pendant ces maigres entre-actes qui séparent pour nous un combat d'un combat, le peuple rêve, il semble à chacun que ses muscles se dénouent et qu'après tant d'agitations il puisse enfin s'étendre et se détendre à son gré dans le grand lit chaud de la masse. Et c'est au milieu de nos rêves que le sifflement de Joséphine se rappelle à nous de loin en loin ; elle le dit perlé, nous le disons saccadé ; quoiqu'il en soit il trouve ici son emploi le mieux indiqué, il ne pourrait pas mieux tomber, ja-

mais musique n'a pu venir à un moment qui la réclamât mieux. Il y a en elle quelque chose de notre pauvre et courte enfance, quelque chose du bonheur perdu qu'on ne retrouvera jamais et quelque chose aussi de notre vie présente, de nos activités du jour, de leur petite gaillardise inexplicable — et qui est réelle cependant, et qui résiste à tous les maux. Et tout cela s'exprime vraiment sans grands accents mais légèrement, dans un murmure, en confidence, avec un peu d'enrouement même quelquefois. C'est un sifflement bien sûr. Comment n'en serait-ce pas un? Le sifflement est la langue de notre peuple; seulement nombre d'entre nous sifflent toute leur vie sans le savoir, tandis qu'ici le sifflement apparaît libéré des chaînes de l'existence quotidienne et nous libère nous aussi pour un instant. Il nous serait certes cruel d'être privé de ces auditions.

Mais de là à prétendre comme Joséphine qu'elle nous donne en période critique de nouvelles forces, etc., etc., il y a fort loin. (Pour le public ordinaire s'entend, pas pour les flatteurs de Joséphine). «Comment ne serait-ce pas ? » — disent-ils avec la plus candide fatuité — « Comment pourrait-on expliquer différemment ce grand concours d'auditeurs qui se forme surtout aux moments où le péril est le plus pressant et qui nous a même déjà maintes fois empêché de repousser le danger à temps? » Ils ont raison, hélas, sur ce tout dernier point, mais ce n'est pas un titre de gloire pour Joséphine, surtout si l'on ajoute que, quand ses réunions sont inopinément troublées par une attaque de l'ennemi, et que bon nombre d'entre nous y laissent leur vie, Joséphine, qui est cause de tout et qui a peut-être même attiré l'ennemi par son sifflement, se trouve la première, séance tenante et sans bruit, sous la protection de ses gardes du corps. Au fond tous le savent bien, ce qui ne les empêche pas de revenir en hâte dès que Joséphine se dresse n'importe où pour chanter. On en pourrait conclure qu'elle est presque au-dessus des lois, qu'elle peut faire ce qu'elle veut, même au péril de la communauté, et qu'on lui passe tout. S'il en était ainsi les prétentions de Joséphine seraient parfaitement compréhensibles, on pourrait même voir, en un certain sens, dans cette liberté que le peuple lui accorderait, dans cette extraordinaire cadeau qu'il lui ferait, dans ce droit contraire à la loi qu'il ne concèderait

à nul autre qu'elle, on pourrait voir là un aveu : le peuple semblerait dire que, comme Joséphine le prétend, il ne la comprend pas en effet, que, du sein de son ignorance, il admire l'art de Joséphine, qu'il ne se sent pas digne d'elle, qu'il cherche à compenser par des faveurs désespérées la peine qu'il fait à Joséphine et que, tout comme l'art de la grande cantatrice échappe à l'esprit du public, sa personne échappe elle aussi à l'autorité populaire. Or ce n'est pas du tout exact, peut-être le peuple fait-il trop vite à Joséphine certaines petites concessions, mais comme il ne capitule à fond devant personne elle ne fait pas exception.

Joséphine s'escrime depuis longtemps déjà, peut-être depuis le début de sa carrière artistique, à se faire exempter de toute espèce de travail en considération de son chant ; il faudrait lui supprimer le souci du pain quotidien et de toutes les charges qu'entraîne notre lutte pour l'existence, il faudrait donc, probablement, faire assumer tous ses devoirs par le peuple entier. Un esprit prompt à l'enthousiasme, — on en a vu, — pourrait conclure, de la seule étrangeté de cette prétention et de l'état d'esprit qu'elle dénote, qu'elle est intérieurement fondée. Mais notre peuple n'adopte pas ces conclusions et repousse carrément les exigences de sa cantatrice. Il ne se donne d'ailleurs pas grand mal pour réfuter les motifs de la requête. Joséphine explique par exemple que le genre d'effort que nécessite le travail nuit à sa voix, qu'il est faible, de vrai, auprès de celui du chant, mais qu'il lui ôte la possibilité de se reposer suffisamment après le chant et de prendre les forces nécessaires pour recommencer ; qu'avec le travail et le chant elle s'épuise complètement et ne peut quand même jamais parvenir à donner toute sa mesure. Le peuple l'écoute et passe. Ce peuple si facile à émouvoir reste parfois aussi impassible qu'un caillou. Son refus est souvent si dur que Joséphine elle-même en reste toute interdite, elle semble obéir, travaille comme il convient, et chante aussi bien qu'elle le peut, mais ce n'est que pour un temps ; elle reprend le combat avec de nouvelles forces, car elle en a une réserve intarissable quand il s'agit de ce débat.

Il est bien sûr qu'au fond Joséphine ne désire même pas ce qu'elle réclame. Elle est raisonnable ; elle ne redoute pas le travail — c'est une crainte que nous

ignorons tous ; — même si l'on faisait droit à ses prétentions elle ne changerait certainement pas de vie, le travail ne gênerait pas son chant, et ce chant, disons tout, n'en serait pas plus beau ; ce qu'elle recherche c'est seulement un témoignage officiel, une approbation catégorique, un certificat d'admiration qui survive au temps et dépasse tout ce qu'on avait déjà vu. Mais, alors que presque tout le reste lui semble facile à obtenir, elle voit cette seule satisfaction se refuser opiniâtrement. Peut-être aurait-elle dû changer ses batteries dès le début; peut-être reconnait-elle maintenant elle-même son erreur, mais elle ne peut plus reculer, ce serait se trahir elle-même, elle est forcée de vaincre ou de mourir.

Si elle avait des ennemis comme elle le dit, ils pourraient s'amuser rien qu'à voir le combat, sans avoir à remuer un doigt. Mais elle n'a pas d'ennemis, et, même si certains d'entre nous ont quelque chose à lui reprocher par ci par là, l'attaque ne les divertit pas, ne serait-ce que parce que le peuple se fait voir ici sous son jour le plus froid, dans un rôle de juge qu'on n'adopte que très rarement chez nous, et que la seule idée que le peuple put un jour agir de même à leur égard les empêcherait de s'en réjouir. C'est qu'à propos du refus, comme de la prétention, il ne s'agit pas de la chose elle-même. Le fait important c'est que le peuple puisse former aussi impénétrablement bloc contre l'un de ses membres et d'autant plus impénétrablement qu'il veille par ailleurs plus humblement, plus paternellement et plus archi-paternellement sur ce membre.

S'il s'agissait d'un individu et non du peuple on pourrait penser que cet homme n'a si longtemps cédé à Joséphine qu'avec l'ardent et constant désir de mettre enfin un terme à tant de longanimité, qu'il n'a surhumainement cédé que dans la ferme conviction que sa docilité trouverait tout de même un jour sa limite et qu'il n'a même cédé plus qu'il ne le fallait que pour hâter le résultat, pour gâter Joséphine et la pousser sans cesse à émettre de nouveaux vœux jusqu'à ce qu'enfin elle formulât effectivement la suprême prétention ; à ce moment là évidemment il aurait prononcé le refus définitif séance tenante par ce qu'il y eût été préparé depuis longtemps. Mais il n'en est certainement pas ainsi, le peuple n'a pas besoin de telles ruses; de plus

son admiration pour Joséphine est sincère et éprouvée, et la prétention de Joséphine si violente que le plus candide enfant lui en eût prédit la faillite ; il se peut cependant qu'étant donné son point de vue Joséphine se livre à de telles suppositions et qu'elles ajoutent une amertume de plus à la douleur de son échec.

Quoiqu'il en soit, même si elle s'abandonne à de telles suppositions, elles ne la font pas reculer devant le combat. La lutte vient même de s'envenimer ces derniers temps ; si elle ne l'a menée jusqu'ici qu'en paroles, elle commence à employer d'autres moyens, plus efficaces à son avis, plus dangereux pour elle au nôtre.

Bien des gens pensent que si Joséphine insiste tant c'est parce qu'elle se sent vieillir, que sa voix accuse des faiblesses et qu'il lui semble en conséquence hautement urgent d'entreprendre le suprême combat pour s'installer définitivement dans l'admiration du peuple. Je ne le crois pas. Joséphine ne serait pas Joséphine s'il en était ainsi. Il n'est pour elle ni vieillesse ni voix qui faiblisse. Si elle exige quelque chose elle n'y est pas poussée par des raisons d'ordre extérieur mais par conséquence d'esprit. Si elle veut décrocher la timbale merveilleuse ce n'est pas parce qu'en ce moment elle est un peu plus près de sa main mais parce qu'elle est en haut du mât; si Joséphine en avait le pouvoir elle l'accrocherait encore plus haut.

Ce mépris des difficultés extérieures ne l'empêche pas à vrai dire d'employer les plus indignes moyens. Son droit lui paraît hors de doute; peu importe dès lors comment elle l'obtient ; d'autant plus que les moyens corrects sont condamnés à échouer en ce monde tel qu'elle se le représente. C'est peut être la raison pour laquelle elle a transporté le combat sur un autre terrain que celui du chant, dans un domaine qui lui est moins cher. La cohorte de ses admirateurs a fait circuler des bruits d'après lesquels elle aurait dit qu'elle se sentait parfaitement capable de chanter de telle sorte que tout le peuple en fût ravi sans distinction, y compris les pires opposants, et qu'il en fût ravi non point au sens du peuple qui a de toujours éprouvé, puisqu'il le dit, ce ravissement en l'écoutant, mais ravi dans le sens où le désire Joséphine. Cependant, ajouterait-elle, comme elle ne peut falsifier le grand art pour

flatter le vulgaire, la situation est obligée d'en rester là. Il en va autrement du combat que mène Joséphine pour se faire exempter de travail; sans doute son chant est-il aussi l'enjeu de cet autre combat, mais là elle peut ne pas lutter directement avec l'arme précieuse de la musique et tous les moyens lui sont bons.

C'est ainsi par exemple qu'on a répandu le bruit que Joséphine avait l'intention d'écourter les roulades si on ne lui cédait pas. J'ignore tout des roulades, je n'ai jamais remarqué de roulades dans son chant. Mais Joséphine veut écourter les roulades, non pas encore les supprimer, mais les écourter seulement. Elle a mis, paraît-il, sa menace à exécution ; quant à moi je n'ai remarqué aucune espèce de différence avec ses autres auditions. Le peuple a écouté comme toujours, sans exprimer son opinion sur les roulades, et le sort de la réclamation de Joséphine ne s'est pas modifié non plus. D'ailleurs, tout comme dans son port, Joséphine possède parfois dans sa pensée quelque chose d'indiscutablement gracieux. C'est ainsi, par exemple, qu'après cette fameuse audition, jugeant sans doute que sa décision au sujet des roulades avait été trop sévère ou trop brusque pour le peuple, elle a déclaré qu'à l'avenir elle recommencerait tout de même à les chanter entièrement. Mais, après le premier concert, elle a encore changé d'idée ; c'en était fait définitivement des grandes roulades, nous ne devions plus en avoir avant que Joséphine eût obtenu gain de cause. Le peuple laisse passer toutes ces explications, ces décisions et ces modifications de décisions comme un adulte laisse dire un enfant : bienveillance systématique mais décision inébranlable.

Pourtant Joséphine ne cède pas. Récemment elle a prétendu qu'elle s'était blessée au pied en travaillant et qu'il lui était difficile de rester debout pour chanter ; ne pouvant chanter que debout elle se verrait obligée d'écourter maintenant jusqu'au chant. Bien qu'elle boîte et se fasse soutenir par ses adorateurs, personne ne croit qu'elle se soit vraiment fait mal. Je sais bien que son frêle corps est particulièrement délicat, mais nous sommes un peuple de travailleurs et Joséphine elle-même est de chez nous ; si nous voulions boîter à la moindre égratignure le peuple entier ne cesserait de boîter. Elle a beau se faire promener comme

une paralytique et se montrer dans ce triste état plus souvent que d'ordinaire, le peuple, qui écoute toujours ses chants avec la même reconnaissance et le même ravissement, ne prend guère garde à ces raccourcissements.

Comme elle ne peut boîter tout le temps elle invente autre chose, elle s'excuse sur sa fatigue, son manque d'entrain, sa faiblesse. Maintenant, outre l'audition, nous avons aussi un spectacle. Nous voyons derrière Joséphine sa cour qui la prie, la supplie et la conjure de chanter. Elle voudrait bien mais elle ne peut. On la console, on l'encourage, on la flatte, on la porte presque à l'endroit où elle doit chanter, endroit d'ailleurs soigneusement prémédité. Elle cède finalement avec des larmes indicibles, mais quand elle veut commencer à chanter, dans un effort visiblement suprême, lasse, les bras non pas déployés comme toujours mais pendant sans vie le long du corps, — son geste fait toujours penser qu'ils sont peut-être un peu trop courts, — quand elle veut commencer ainsi elle s'aperçoit une fois de plus qu'elle n'y est réellement pas, sa tête l'indique d'un sursaut involontaire et Joséphine s'effondre à nos yeux. A ce moment là elle se ressaisit tout de même et chante, à peu près il me semble comme toutes les autres fois ; peut-être ceux qui sentent les nuances les plus ténues surprennent-ils dans ses accents une légère émotion de plus, mais cette modification ne peut que profiter à la chose. A la fin elle est même moins fatiguée qu'avant, elle prend une démarche ferme, autant qu'on puisse appeler ainsi son petit trottinement furtif, et elle s'éloigne en refusant tout secours de ses adorateurs et en scrutant d'un regard froid la foule qui s'écarte devant elle avec respect.

Voilà comment elle faisait tout récemment ; mais il y a encore plus nouveau : elle a disparu au moment où l'on attendait sa chanson. Son cortège va la chercher et ne s'y applique pas seul, une foule de gens se mettent en quête, tout est vain ; Joséphine a disparu, elle ne veut pas chanter, elle ne veut même pas qu'on l'en prie, elle nous a cette fois-ci abandonnés complètement.

Il est étrange qu'elle, si rusée, calcule si faux; c'est au point qu'on croirait qu'elle ne calcule même pas, qu'elle se laisse simplement pousser par son destin, un destin qui dans notre monde ne peut devenir que très triste.

C'est elle-même qui se dérobe au chant ; elle anéantit elle-même la puissance qu'elle s'est acquise sur les esprits ; comment a-t-elle bien pu acquérir cette puissance quand elle les connaît si peu ? Elle se cache et ne chante pas, mais le peuple, qui reste calme et ne marque pas de déception, le peuple, maître souverain et qui ne peut jamais que donner et non recevoir, même de la cantatrice Joséphine quoi qu'en puissent dire les apparences, ce peuple passe son chemin.

Mais Joséphine ne pourra que décliner. Le temps viendra bientôt où son dernier accent résonnera puis s'éteindra. Elle n'est qu'un petit épisode dans l'éternelle histoire de notre peuple et notre peuple surmontera sa perte. Ce ne sera pas chose aisée ; comment au sein d'un silence complet les réunions seront-elles possibles? A vrai dire, avec Joséphine n'étaient-elles pas muettes aussi ? Son sifflement réel était-il notablement plus fort et plus vivant que n'en sera le souvenir ? Etait-il déjà de son temps bien plus qu'un simple souvenir ? Si le peuple, dans sa sagesse, a placé si haut le chant de Joséphine, n'était-ce pas précisément pour ne rien perdre en le perdant ?

Peut-être donc ne serons-nous pas très privés, mais Joséphine, délivrée du tourment de l'exil terrestre qui est à son avis l'apanage des élus, ira se perdre joyeusement dans l'innombrable foule des héros de notre peuple et, de plus en plus délivrée, comme nous ne faisons pas d'Histoire, se verra bientôt enfouie dans le même oubli que tous ses frères.

Franz KAFKA.

(Traduction de Alexandre Vialatte.)

Le *copyright* de cette nouvelle appartient à M. G. Gallimard qui en a autorisé gracieusement la reproduction dans les *Cahiers du Sud*.

L'inquiétude de Montherlant

Pour trouver aujourd'hui un peu de vraie grandeur, pour prendre pied sur une terre où fleurisse ce véritable honneur d'écrire, c'est à des écrivains comme Henry de Montherlant qu'il faut aller. Celui-là est de la grande race de ceux qui écrivent et savent écrire, parce qu'il a quelque chose de neuf à dire que personne n'avait dit avant lui, comme lui.

Le vrai grand style n'est jamais un instrument de simple plaisir ; il ne se sépare point de la vérité pour laquelle il est fait. Sans doute, l'écrivain n'exprime jamais que sa vérité à lui, mais sa vérité n'est intéressante et valable que fondée sur celle du plus grand nombre en relation avec la vérité et la raison éternelles.

Plus une expérience sera, en effet, commune, plus elle aura chance de toucher éternellement les cœurs au travers des âges, sa seule force lui venant justement d'être commune et d'avoir été surabondamment vécue par cet être prédestiné à en rendre aux hommes la face renouvelée : le poète. Or, l'œuvre d'Henry de Montherlant nous fait assister au drame le plus ancien et le plus jeune qui soit au monde : la course de l'homme vers le bonheur désiré et insaisissable à travers le fauve et inextricable fourré des passions, sa hantise poignante du pourquoi de notre destin.

« Un jour viendra dit Montherlant, dans *Pour une Vierge noire*, où toutes ces raisons de trouble, en moi si impérieuses, me seront comme une femme qu'on a aimée et qu'on n'aime plus. Je ne saurai même plus retrouver les points de vue d'où elles m'apparaissaient. Elles seront remplacées par d'autres raisons de trouble, aussi obsédantes, aussi prêtes à se défaire comme des fumées »... Et on se rappelle alors le mot de Pascal : « C'est une chose horrible de voir s'écouler tout ce qu'on possède ! »

« Tout ce que je dis là est partout, traîne partout. Si j'ouvre n'importe quel livre au hasard m'y voici ; les jaillissements de ma substance et mes vicissitudes les plus intimes. Mon bien propre, qu'étiez-vous? Qu'avais-je besoin de moi-même ? Mes idées, il n'y avait qu'à les prendre ; elles étaient là toutes préparées et étiquetées, comme des spécialités chez le pharmacien. Mon circuit, c'est la route touristique, battue par des millions de pas. Je boucle une expérience que des millions d'hommes ont bouclée, et bouclée à un âge moins avancé que le mien.

« Toutefois, ce retard, qu'on ne me le reproche pas. Il n'y a rien que je n'aie vérifié par moi-même, et c'est pourquoi j'ai été si lent. Je n'ai rien endossé tout fait, par écrit sur oui-dire. J'ai dans les choses des racines: Je n'ai jamais dit que cela dont j'étais plein. Ces millions d'hommes qui depuis toujours ont eu la même expérience que j'ai eue, leur expérience ne m'a été d'aucune utilité. Et je n'estimerai un homme que si la mienne ne lui est d'aucune utilité. Qu'il tente sa chance. Un million d'hommes ont trouvé la même route ; il peut en trouver une autre. Il n'est pas vrai que ce soit folie de vouloir être sage tout seul. »

On voit tout aussitôt le ton du récitant ; ce qu'il dit « traîne partout » mais c'est son secret de l'exprimer avec cette force qui atteint l'âme d'un bond et la porte avec soi sur un plan qui n'est plus celui de la commune mesure.

Dans ce style de Montherlant, où tout est nerf et sang, tout, à travers les mots les plus simples, se maintient à cette hauteur où seules s'essayent les ailes puissantes des aigles attirés, semble-t-il, par le soleil plus proche qu'ils adorent autant qu'ils le défient car tel est le cas de Montherlant : défier le vrai tout en le désirant jusqu'aux racines de l'être et en étant merveilleusement fait pour lui; le chercher sans pouvoir le trouver, et désespérer de lui, et se venger sur lui en proclamant la faillite de toute vérité, mais en n'étant qu'un cri vers lui.

Montherlant a tout essayé : la discipline et le plaisir, l'ordre et le désordre, les livres et l'action ; la guerre, le sport, les femmes l'ont possédé tour à tour ; il a épuisé la connaissance, peut-être pas toute la connaissance, dirions-nous, et n'ayant pu rencontrer ni le

bonheur, ni la paix de soi-même, ni quoi que ce soit de stable où fixer définitivement sa vie, il accepte la faillite de cette recherche avec ce sauvage stoïcisme dont la dureté parfois révolte, mais dont la grandeur incontestable commande aussi l'admiration.

« Chercher, en sachant que le problème est insoluble ; servir en souriant de ce qu'on sert ; se vaincre, sans but et sans profit ; écrire, dans la conviction profonde que son œuvre n'a pas d'importance ; connaître, comprendre et supporter, en ayant toujours devant l'esprit l'inutilité douloureuse d'avoir raison : il faut pourtant que je m'apprenne à trouver là de quoi prendre mes hauteurs et me soutenir au delà de moi-même. »

Un style en marche, pourrions-nous qualifier la langue de Montherlant parce que ce style brûlant et sobre, éclatant et bridé ne fait qu'un avec le rythme de sa vie, de sa pensée, de sa quotidienne expérience, de cette défaite qui n'est qu'une demi-défaite puisqu'elle n'a pas raison de l'énergie de l'homme, qu'elle lui laisse, bien vivante, toute possibilité de se reprendre corps à corps avec ce problème dont il nous expose l'effrayante gageure.

« Il faut aller chez les hommes, ajoute toutefois l'auteur, et y être plus humain. Ma seule issue est dans une forêt abominable ; jouissances de l'esprit et de l'amour-propre, genre sublime, service social et sociabilité, qui sont l'un et l'autre désir de plaire ». Mais il ajoute encore : « J'ai pour l'avenir tout un plan de sacrifices qui me plaît. Ils seront inaperçus du monde qui ne sait pas ce que j'ai possédé... Cette phrase cingle vers moi comme la colombe de l'arche ; elle m'apporte un rameau, elle me dit que dans la nuit sinistre où je suis, il y a quelque part une terre ferme avec une verdure nouvelle. C'est cette terre qui est une terre de sacrifices. »

L'homme qui est capable d'aimer le sacrifice, même de cette manière qui n'est pas encore celle à laquelle la vérité se livre, peut et doit atteindre ce stade où, toute nuance de jeu et de dilettantisme est fondue dans l'ultime élan qui seul possède ; l'âme, face à face avec ce qu'elle désira, l'étreint enfin, parce qu'elle jette en lui sa faiblesse, son obscurité, le poids écrasant de ses limites.

Comme le dit Saint Augustin, ce n'est pas la science qui nous livrera la vérité, c'est de la foi dont découle la suprême connaissance, c'est-à-dire de l'amour.

Montherlant, âme de désir, n'a pas encore atteint ce point de dépouillement, cet épanouissement dans une simplicité totale, par encore trop d'attachement à soi-même en dépit du dégoût, de la nausée de soi. Ces alternances espagnoles de plaisir et d'ascétisme sur lesquelles est fondée sa vie spirituelle ne sont encore que des modes violents de se rechercher, dans l'excès de l'un et de l'autre, et comme l'écrit un critique à propos de *Pour une Vierge noire*, des « drogues » avec lesquelles il essaye de tuer le temps, puisque tout effort est vain selon lui, et de tromper cette soif si haute qui, pour s'abreuver a besoin de sources plus désintéressées.

Cependant, trop peu d'hommes aujourd'hui sont préoccupés de savoir, mesurer, ou même soupçonner la médiocrité dans laquelle ils s'agitent, pour que le cas de Montherlant ne nous apparaisse pas comme une revanche éclatante de l'affreux dénuement des temps.

La platitude, la bassesse fondent l'ordinaire train-train de vie de tant de gens, sans que rien en eux frémisse ou se cabre pour protester contre l'enlisement dans un air humainement irrespirable : Il faut savoir gré à Montherlant de flétrir en soi cette misère où d'autres trouvent leurs délices, par un renversement inquiétant des valeurs essentielles. Cette misère de la condition humaine, nul ne la ressent aujourd'hui avec autant d'emportement et de clairvoyance, de fougue et de rigueur que l'auteur du *Songe*.

Cependant cette revanche n'atteint sa grandeur et sa signification que dans la mesure où elle est une promesse. Mais ce serait diminuer la beauté d'un tel spectacle que d'en presser inconsidérément le dénouement, travers dans lequel tombe un certain nombre des plus affectueux admirateurs de Montherlant ; ce serait rabaisser la portée d'une expérience si passionnément, si douloureusement sincère que de lui imposer un programme, des limites, une conclusion. Ce serait peut être risquer d'en corrompre l'élan en suscitant chez Montherlant cette haine de la contrainte qui est un des traits particulièrement accusés par lesquels il se livre à nous. Il ne peut exister de chaînes pour lui que dans le temps où son esprit consent à les accepter et à en reconnaître l'excellence.

Cependant, sous cette apparence de mépris, sous ce scepticisme et cette nausée de tout, tremble un cœur que ni la connaissance, ni même l'expérience dans les voies opposées à la grandeur n'ont réussi à corrompre. Un cœur mal fait pour les tendresses ordinaires, trop grand pour en supporter le joug, qui parle mal de l'amour (avec quelle sauvage maladresse!) parce qu'il n'est sans doute pas fait pour le ressentir tout simplement et qu'à cette sensibilité qui prétend se suffire, un tel joug ne peut qu'apparaître dérisoire. C'est pourquoi Montherlant s'est soulevé de telles inimitiés du côté des femmes. Il s'entend à les blesser au vif par une incompréhension plus terrible que ne l'est le mépris.

Alban, le héros du *Songe*, ne veut pas qu'on l'aime.

Etre aimé, c'est entrer pour lui dans une geôle, une prison, la plus étroite de toutes. Ce vouloir prend donc sa source dans un égoïsme avoué, en même temps, il faut l'ajouter, que dans un sentiment hautement délicat (toujours l'alternance): Alban ne veut pas qu'on l'aime, pour qu'on reste toujours vis-à-vis de lui dans une sorte de liberté qui mette à l'abri de toute souffrance et de tout déchirement. « Pauvre être ! Souffrir à cause de moi ? — J'aurais honte pour vous, et pour moi ! » et dans le « *Paradis à l'ombre des épées* » il s'écarte d'une jeune fille qu'il aime bien parce qu'elle devient amoureuse de lui, et cesse « d'être libre ».

Occupé sans cesse à se rabaisser soi-même, Montherlant ne veut pas qu'on entre vis-à-vis de lui, par le sentiment dans une servitude quelconque qui, à son avis, rabaisse la personne qui s'y engage ; et plus il estimera un être, plus il lui saura gré de se garder dans son attachement pour lui d'une dépendance trop étroite. Ceci, comme il le dit, ne lui vient que de la haute idée qu'il a de la nature humaine : il se refuse à servir de chef à ceux qu'il estime.

Cette vue est grande. Cependant on pourrait répondre à Alban qu'il est indispensable d'apporter aux rapports humains une simplicité qui en rende l'atmosphère respirable et viable. Tous amplement pourvus d'infirmités de toutes sortes, ce que nous donnons et recevons en porte le signe et le poids. Aucun échange ne serait donc possible si toute âme, crispée dans une humilité rigide, se refusait à accepter le don affectueux d'une autre âme, si imparfait que soit ce don, et si,

poussant cette rigueur jusqu'à ses ultimes conclusions, elle se faisait sans cesse violence pour ne jamais aimer, sous prétexte qu'elle est incapable d'un sentiment dont la qualité ne rabaisse pas celui qui en est l'objet. Une certaine humilité conduit à l'orgueil. Tout sentiment humain, c'est une chance à courir, et la volonté qui casque l'âme de la sorte risque d'y tarir la vie.

« Aimer sans qu'on vous le rende », c'est en effet le propre de l'amour véritable ; mais le « Ho quel che ho dato », « J'ai ce que j'ai donné », de d'Annunzio, n'atteint à sa plénitude sublime que jailli d'un cœur capable d'une affection où passe le dévouement d'une vie entière. Une mère pourrait le dire devant son enfant, car elle ne donne en effet rien d'elle-même pour que son enfant le lui rende. Mais pense-t-elle à se réfugier dans un si magnifique orgueil ?

Le véritable amour ne se pèse pas ; il est une source qui en quelque sorte s'ignore ; il n'est un don que par le seul fait qu'il existe, et non par celui d'un calcul ou d'un retour sur soi, il est simple surtout, oublieux de lui-même, humble, ennemi du fracas et il ne se recherche jamais : tel enfin que le dépeint l'auteur de l'*Imitation* dont la foi excelle dans une connaissance de l'homme et du cœur humain que l'incrédulité la plus intelligente, la plus subtile et la plus avertie ne saurait atteindre. Le mot somptueux de d'Annunzio implique une complaisance en soi qui effarouche jusqu'à la pensée de l'amour même, une complaisance qui en est en quelque sorte le contre-pied. D'ailleurs, dans la bouche d'un homme habitué à vivre pour soi, ce mot perd singulièrement de sa force et de sa valeur.

On pourrait dire aussi de Montherlant, avec toutes les atténuations convenables en l'occurrence : « Qu'il est l'homme que la femme n'a pas soumis ». En amour, il se sert des femmes, il ne les sert pas. Il prend d'elles juste ce qu'il juge nécessaire à sa vie sensuelle et affective en leur déniant le droit d'une initiative quelconque ; en les clôturant dans la limite exigeante et draconienne de ce qu'il a décidé qu'il recevrait d'elles, sans se préoccuper de ce que cette exigeance peut avoir de chimérique et de cruel.

Cette exigeance a-t-elle en effet sa source dans une charité supérieure, une sorte d'amitié soucieuse de protection contre le péril des larmes ? « Ne pas se marier,

pour pouvoir tout quitter sans rien déchirer ailleurs qu'en soi-même... » ou bien dans une humilité qui finit par rejoindre l'orgueil : « Souffrir pour moi ?... Quelle honte pour vous, et pour moi !... » Se juger indigne de la douleur d'un être qu'on estime, quel sentiment plus chrétien et plus humain à la fois ? Mais rejeter cette douleur comme une servitude, c'est dépasser le point. On n'est humain qu'en ne voulant pas l'être trop. Un homme qui est « un système qui se suffit » n'est qu'un monstre ; mais Montherlant n'est cet homme-là que par boutades. Au fond, les « autres » lui sont nécessaires, et ne dit-il pas qu'il porte la pitié en soi « comme un cancer » ? Ce double souci de préserver ce qu'il estime de la souffrance et de détester cette souffrance par un sentiment déformé de sa domination, compose l'attitude de Montherlant vis-à-vis des femmes. Il y entre, comme on le voit, même dans ce qui la justifie le mieux, cette défense passionnée de soi qui puise autant à l'égoïsme qu'à la charité. Et est-il sûr de n'avoir jamais rien déchiré ailleurs qu'en lui-même dans ces aventures passagères où il a porté cette « volonté farouche de maintenir l'amour dans les sens », aventures qui lui suffisent, dit-il, et qui pourtant ne l'ont pas comblé ? Certes, donner sans compter de soi et sans arrière-pensée d'être payé de retour, c'est le propre de la tendresse vraie, bien que sans crime et par le seul fait qu'elle existe cette tendresse souhaite de la tendresse qui vienne à elle et se donne aussi. Mais en vouloir à ce qu'on aime d'aimer aussi, cela ne s'explique plus guère que par cette incohérence mâle où il plaît à Montherlant de se réfugier et où il se compose une sorte de raison à lui qui le retranche des raisonnements ordinaires des hommes. Et cependant, c'est encore lui qui écrit : « La charité ne trompe pas. » et qui se montre capable de générosités qui supposent l'oubli de soi, et l'orgueil jeté soudain en défroque dans un coin pour un geste, une pensée, une émotion avouée, un sacrifice d'autant plus émouvants à découvrir, délivrés de ce jansénisme terrible où l'on voit si durement contraintes des richesses faites pour s'adoucir et se fondre au lait de la charité.

D'ailleurs, quand il parle de l'amour, Montherlant, comme beaucoup de ses contemporains, se place sur le terrain de l'amour plaisir, celui qui évolue en marge de

toute discipline étrangère à celle de sa fantaisie, en marge de toute volonté de durer. Montherlant n'entend rien, par exemple, aux sublimes servitudes de l'amour conjugal.

Quoi qu'on puisse dire de la femme, son instinct profond, quand il n'est pas perverti, la pousse à désirer l'amour qui dure, le foyer, l'enfant, et en ce sens, c'est elle qui représente cette « loi virile » et cet « ordre mâle » dont Alban proclame l'excellence, en regard de l'incohérence de l'homme occupé à courir de femme en femme et à s'y user dans une expérience stérile. D'une trempe trop forte pour se plier peut-être à la plus commune des expériences humaines, je crois Montherlant davantage capable de goûter et de ressentir l'amour des âmes, de comprendre celui des apôtres par exemple, le « tout à tous » de Saint Paul, que cet amour austère, puissant, mais borné à un unique horizon, et qui cependant, sous le couvert de chaînes étroites, peut connaître toutes les délices de l'autre.

Comment encore une fois les femmes n'en voudraient-elles pas à Montherlant ? Je crois cependant qu'il ne faut pas le cantonner avec trop de rigueur dans quelques insolents et incohérents défis qui le défigurent mais ne l'expriment pas dans sa vérité. Il faut pardonner aussi telles incompréhensions, car chaque destin s'achemine vers une réalisation propre qui le rend quelquefois étranger et réfractaire au charme, à l'évidence et à l'honneur de certaines lois où il ne peut trouver, lui, son accomplissement.

Ce n'est pas d'ailleurs à travers ces vues particulières et ces discussions de détail qu'il faut chercher le secret du véritable Montherlant. *Pour une Vierge noire* nous en livre la ligne essentielle avec une sincérité totale, dans les éclats de cette phrase dense et drue où l'auteur a jeté le bronze bouillant de sa pensée, trahie, quel que soit l'objet vers lequel elle se tende, déchirée et fumante d'une si violente et désolante expérience. Admirable morceau d'éloquence, la vraie, celle qui jaillit des entrailles même de l'homme, chaude et vive comme un bouquet de sang et d'âme. Plainte immense ou déferle le flot vorace d'un mépris qui ne laisse rien derrière soi, semble-t-il et auquel on ne peut que crier grâce en lui opposant le mot de Pascal, ce mot où la détresse, le dénuement et le dégoût de l'homme viennent se jeter

dans cette charité qui peut seule lui rendre son équilibre rompu: « L'homme est grand en ce qu'il se connaît misérable. »

« Faite d'apports de hasard, se démentant sans cesse, bornée au dehors et bornée au dedans, sans paix dans le défaut, et sans paix dans la satiété, basse si elle ne croit en rien, dupe si elle croit, désolée si elle fait comme si elle croyait par héroïsme, méprisable si elle fait comme si elle croyait par hypocrisie, quel spectacle que l'âme ! »

« Il n'est pas rare que des personnes, le matin, sachent, qu'elles sont réveillées à leurs gémissements. Pourquoi gémir ? C'est qu'elles se sont retrouvées. La première sensation du réveil est de sentir dans votre poitrine quelque chose de pareil à un organe pourri dont l'odeur vous infecte ; c'est l'âme ; un nœud de vipères au centre de nous, se dévorant l'une l'autre, se changeant l'une en l'autre, l'humilité en orgueil, le désir en dégoût, etc... On tranche l'une des têtes, tout cela repousse et se convulse de plus belle. Notre corps sera à demi défait que cela y restera aussi virulent qu'au premier jour. Nous n'en aurons fini qu'avec la mort de cette présence épouvantable, que quelques-uns trouvent si aimable qu'ils la voudraient seule de nous à renaître ».

Génie fait pour l'affirmation, l'effort héroïque, la réalisation, la vie en un mot et non pas son mirage. Montherlant ne peut se soutenir indéfiniment dans cette mort amoncelée sur lui dont sa volonté seule peut et doit soulever l'horrible poids, sans raison, sans profit. Il faut chercher en lui autre chose que ce tragique frisson humain qu'il nous communique, celui de la vie heurtant aux barreaux d'une cage sans air et condamnée à s'y ronger sans espoir. Ce qu'il faut chercher dans Montherlant, c'est la source et la pente de cette angoisse infinie, qui déborde les mots par lesquels il se livre à nous, les gonfle comme un fleuve de promesse, nous communique la certitude qu'à ce tourment infini doit correspondre une réponse infinie aussi.

Quant à imputer à Montherlant la prétention de vouloir poser en 1930 à l'homme de désir inassouvi, à la suite des Barrès et des d'Annunzio, de chercher à vivre une « vie poétique », c'est le méconnaître. Montherlant vit avec trop d'intensité pour avoir l'envie, je di-

rais même l'idée de draper sa vie dans une attitude, dans une pose quelconque, ce qui implique toujours chez l'être qui s'y voue une latente et intime insincérité. Ce serait vivre dans la « grimace », et Montherlant a écrit : « Vivre dans la grimace ? quand on est né avec cette infirmité, de pouvoir tout mais non feindre ». Il y a en lui une vitalité brutale, primitive, dirais-je, qui s'oppose à quoi que ce soit en ce genre de concerté et de calculé.

Enfin il est trop riche pour emprunter. Sa tristesse, après celle des Musset, des Barrès et des d'Annunzio, est à lui et à nul autre. Depuis Pascal auquel tous ses critiques songent en écrivant sur lui, aucune âme n'a été si fortement hantée de l'inquiétude religieuse. Montherlant demeure de la race de la vérité, même en la niant.

Il faudrait relire à ce sujet certaines admirables pages du *Songe*, notamment relire celles où Alban, sur le front, pendant la guerre, se trouve face à face avec un campement d'agonisants allemands. (« La cour de la ferme était un cimetière de vivants... ») et celle ou il secourt avec la dernière tendresse, au risque de sa vie, un petit soldat de sa compagnie. Il faut en effet lire ces pages pour entrer dans cette pitié que Montherlant porte au cœur comme une plaie rayonnante, — ce cœur par ailleurs si sauvagement rebelle aux liens ordinaires. C'est cette charité, on peut employer ce mot, cet amour supérieur et sublime qui bat au flanc du vrai Montherlant quand il consent à être simplement ému, qui le différencie à notre sens le plus profondément d'un Barrès ou d'un d'Annunzio. C'est cette charité si émouvante à découvrir dans cette âme rude et qui prétend se suffire à soi, qui peut-être lui servira de degré, le plus magnifique de tous, pour arriver à l'autre, celle qui les embrasse toutes et dont toutes découlent, celle qui le déterminera à répéter un jour pour son propre compte la parole d'un de ses grands ancêtres spirituels, un grand inassouvi comme lui : « Il est bon d'être fatigué par l'inutile recherche du vrai bien pour tendre ses bras au libérateur ».

François VAUCIENNE.

Saint-Etienne, Août 1930.

Violence de l'Empreinte

(FIN DU POÈME)

à Jos. Duchesne.

O terre dans le vent comme un jardin qui rôde,
Je n'ai pu, je ne puis oublier la maison
Que tu portes, son cri, le doux lien des fumées
Qui unit ceux que j'aime et le ciel des saisons.

Tremblant de peur comme un enfant seul dans la nuit,
Au chevet du malade un vieillard solitaire,
Comme un chant promené trop longtemps se détruit,
Je retrouve mon corps dans l'odeur des poussières.

Le désert accueilli, et lentes parmi nous,
L'ivresse de l'injure et l'absence des routes,
Au hasard dans le vent plus violent que le doute,
Quel plaisir déchirant m'entraîna tout à coup

Qui me fit oublier mes gardiens fidèles,
Et la trace des yeux brillants comme le sel
Sur la vitre où traînaient une atmosphère impure,
Les fièvres, les dessins d'une enfance ténue.

Le même être est ici et la même colère ;
Mais c'était un enfant qui parlait à voix d'homme
Et la voix se montrait trop grande pour l'enfant :
Voici paraître enfin un jour plus ressemblant.

✤
✤ ✤

D'un passage d'acier, qu'ai-je pu retenir ?
Une armure déserte où frappaient les mirages
Demeure dans la nuit où je laisse finir
De brûler, de mourir tristement mes orages.

Comme un geste trop pur où la main se résigne,
L'odeur de mort revêt son ombre et s'en nourrit ;
Le torrent du silence a livré son tumulte
Et règne sans vertige au milieu des guerriers.

L'essaim du feu, du fer, dans la brusque défaite,
Entend battre au hasard une lèpre d'ennui,
Se perdre cette armée insensible et muette
Où j'enfonçais comme elle à présent dans la nuit.

✤
✤ ✤

Et voici que le ciel me sourit quelque part,
Qu'il tremble et bat pour moi comme un mur de lézards.

Lentement disparaît pour que puisse renaître
Ce lac inhabitable où s'arment les comètes,

Le désert où la soif promenait l'eau des gaves,
Et la mort un amour, et l'amour un cadavre.

Dans mon corps délabré, s'exerce l'abondance
A garnir, à trahir un rameau de silence.

En rêve je reprends les détours de la terre
Comme un meurtre d'amour qui se voudrait caresse.

Un oiseau de verdure a poussé sur mon toit,
Et son aile m'appelle, et son chant me reçoit...

Mais ce qu'hier je meurtris et tout ce que j'oublie,
Ce sable délaissé qui me suit et m'emplit...

Ah ce n'est pas le chant qui berçait mon enfance,
Ce chant qui dans ma voix sourit à la confiance.

*
* *

Il a beau se répandre, il ne peut oublier
La colère du sang contre un ciel de colère,

L'immobile déroute et ce dieu des déserts
Brûlant comme un soleil de ténèbres, son rire...

*
* *

Sans doute il se détruit, se détache de moi
Ce cortège rieur, mais de démente joie.

La rougeur de mon front, je ne puis l'arracher,
Les enfers que je quitte avec moi vont prier.

La honte me poursuit qui me dit la faiblesse
De mon sang, de mon corps, de ce cœur que tout blesse.

Ah reverrai-je un jour mon âme, d'air, éprise ?
Referai-je à mon corps un accueil sans surprise ?

Un déluge de cris entoure ma demeure,
Et je tombe à mes pieds comme tombent les heures.

*
* *

O frères dans vos yeux me voici revenu
Plus sombre que nature, et plus humble, plus nu.

Si faible, je n'ai pu vous arracher de moi,
Vous aimer à présent, me soumettre à vos lois.

C'est la mer dédaignée autrefois qui se venge,
Et s'empare de moi, de partout me dérange.

* * *

Je vois bien au lointain la douceur d'une plage
Lentement ramener, dissiper un nuage ;

Avec l'odeur du sol s'élever l'horizon,
Une ville trembler sous le vent des moissons ;

Mais entre eux et mon bras qui fend l'onde et la nuit
C'est le sable toujours, désormais interdit.

En rêve, si ma nage un instant te désarme,
O mer, regard brouillé par le sel de mes larmes,

Si j'aborde à la rive, un chant de coquillage
Aussitôt me ramène à d'anciens mirages.

O terre dans le vent, adieu... Ciel, me voici,
Secourez-moi... Pitié, souvenir des maudits.

Hubert Dubois.

Voler

Je ne suis pas devenu un ange ni un oiseau. Je ne suis que le pilote d'une mécanique tonitruante. Je gagne le large du ciel : je m'éloigne de la terre qui perd rapidement ses qualités humaines, tout ce par quoi les sens sont aptes à la prendre. Plus de parfums plus de couleurs vives, plus de formes. Plus d'oiseaux. Plus de vie. La solitude. Les collines s'écrasent et les vallées sont comblées. Exception faite pour les paysages de hautes montagnes, comme les Alpes (il suffirait, pour qu'à leur tour elles fussent nivelées, qu'il fut possible d'atteindre de plus hautes altitudes), la carte en relief devient une carte plate.

L'œil cherche en vain le détail et les nuances qui d'abord l'avaient charmé: les coquelicots des champs, les touffes de genêts des vallons, les tuiles moussues des toits, le vert d'une prairie qui d'une autre diffère, les taches claires des troupeaux.

La terre ne montre plus que des lignes, des surfaces coloriées de teintes neutres. Je vois un grand tapis rond, fait de pièces et de morceaux, la plupart allongés, aux lignes droites ou (ce qui semble bizarre, le relief une fois disparu) incurvées; des polygones sombres, qui sont des forêts; la grosse dentelle claire du réseau routier; le ruban sinueux des fleuves ou rectiligne des canaux, qui parfois luit en éclair comme l'acier d'une arme; des hiéroglyphes, qui sont des villages; des rassemblements de petites figures géométriques, qui sont des villes. Chaque fois que je regarde la terre de haut, je suis frappé par son sérieux, sa gravité.

Un autre trait, plus frappant encore, de cette planète, c'est son ordre apparent. La paix et la raison ont été inscrites sur elle par les ouvrages des hommes: par le lacis serré des chemins et des routes, qui

la tient captive; par le morcellement méticuleux du sol, ces pièces de terre si correctes, si unies, si soigneusement travaillées; par ces prairies d'une luxuriance uniforme; ces bois, ces forêts aux lisières si nettes, si bien tranchées; ces rivières qui semblent avoir été passées dans les boucles de leurs ponts; ces voies ferrées avec leurs longues droites et leurs courbes pures, tout intellectuelles; ces troupeaux de maisons qui font si sagement la haie au bord de leurs rues et autour de leurs places.

Il faut que soit profonde l'harmonie qui règne sur la terre, car elle parait indestructible. Les pires catastrophes semblent à peine l'effleurer. J'ai plus d'une fois survolé de très haut (je revenais, vers cinq mille mètres, d'une reconnaissance lointaine) les offensives qui affrontaient des centaines de milliers d'hommes. Le déluge de bruit des artilleries faisant force d'obus ne parvenait pas à mes oreilles, qu'emplissait le vrombissement du moteur de l'avion. Mais supposé ma course silencieuse, sans doute n'eussè-je perçu qu'une sourde et berceuse rumeur.

Quant à mes yeux, à peine si filtrait jusqu'à eux quelque chose du grand drame. En vain me penchais-je pour scruter la grisaille d'un sol lointain. Je n'y découvrais ni la vie ni la mort. Je ne voyais pas les fantassins s'élancer et bondir de trou en trou, ni les menus remuements de terre que faisaient mines et canons. Tout juste observais-je ici et là quelques fumées. A peu près les seuls signes que la bataille me fournit, c'était ses plus fragiles, de petits nuages sales à ras de terre.

Il n'était pas jusqu'au dessin des tranchées, à ces motifs décoratifs paraissant empruntés de l'art roman, qui ne donnassent à ce canton de la planète des marques supplémentaires de l'ordre humain. Des milliers d'hommes mouraient, aussi invisiblement dans la guerre que dans la paix. Et que peuvent produire de même un raz de marée, un tremblement de terre, une catastrophe de chemin de fer, sinon un subtil déplacement de lignes, vite apaisé?

Je ne m'étonne plus que, s'il est un Dieu qui parfois de très haut laisse tomber ses regards sur la terre, son œuvre d'injustice et de cruauté (au jour du Jugement, prétend Vigny, c'est Dieu qui sera jugé), son œuvre,

dis-je, ne lui paraisse bonne. Pas plus que le promeneur qui traverse une prairie ne perçoit le drame continuel qui se joue dans ses herbes et sous son sol, un spectateur suprême de notre globe ne se rend compte que la quasi-invisible humanité qui peuple sa surface nait, vit, engendre et meurt dans la lutte et la souffrance.

J'imagine du moins que tel est le cas de Dieu. Je lui fais, malgré tout, assez de crédit pour penser que s'il savait ce qui se passe, il s'empresserait de tout faire rentrer dans le néant et, pour échapper au remords de son énorme crime, de se supprimer par la même occasion.

Comment par contre, s'abstenir de rendre hommage à l'incroyable labeur de l'homme? Labeur tout mêlé, sans doute de guerre et de paix: mais sa puissance de destruction apparait bien inférieure à son pouvoir constructif. S'il na pas cessé au cours des âges de modifier l'aspect de la terre, c'est en la couvrant peu à peu de nouvelles villes, de nouvelles routes, de nouveaux ports, en défrichant et mettant en culture de toujours nouvelles régions. Les guerres, les invasions, les révolutions ont passé sans jamais entraver sérieusement (si même elles ne l'ont favorisé) le pullulement des signes d'ordre et d'harmonie.

Si je ne puis attendre de l'avion les petites commodités que de simples ailes me donneraient, il me rend en revanche un service d'une autre sorte.

En dehors des rares instants où j'arrive à saisir une proie, vite consommée, ma position continuelle est celle du malheur. Je ne connais pas cet état que j'observe chez les animaux et chez presque tous les hommes et qui, dans l'absence de grands biens et de grands maux, me paraît consister dans le simple bonheur de vivre.

Pour moi, exister ou du moins exister au milieu des hommes est par soi seul un joug. Et je ne le supporte que si je me donne l'illusion d'échapper à ce monde au sein duquel il faut bien que je demeure, puisque c'est sur ses terres que se trouvent les gibiers de mon plaisir.

Je me porte au centre de la sphère creuse qu'on appelle la société. A la surface de cette sphère les hommes s'agitent, font leurs petites combinaisons d'amour-

propre et manigancent leurs empires. Tous les hommes sont strictement égaux à mes yeux et, du joueur de polo de Deauville à l'homme qui bêche dans le jardinet de la cité ouvrière, tout ce qu'ils font est frappé d'une égale vanité. Là, les coups du sort, les traverses quotidiennes, les morgueuses éructations des imbéciles me deviennent insensibles. Je vois tout d'un œil lucide, indifférent ou amusé, avec un sourire immobile.

Il ne m'est pas toujours facile de gagner cette position sereine, car je suis faible, et les liens sans nombre que je brise chaque matin et chaque soir, la vie, comme une araignée têtue, se hâte de les refermer tout autour de moi.

Gœthe s'exerçait à la paix de l'âme en gravissant les montagnes. Il trouvait son bonheur le plus sûr dans l'embrassement d'une vue vaste. (En y joignant les recherches minéralogiques, il se donnait le sentiment de dominer la nature par l'esprit comme par les yeux).

L'avion, le croira-t-on? vaut pour me libérer de l'humanité toute une philosophie. Le vol concrétise cette émancipation : la terre s'éloigne et je vois fondre ses menus accidents.

Il faut monter assez haut. A cinq ou six mille mètres, c'est une volupté toute de l'âme que je vais goûter. L'espace devient immatériel. Si je surmonte la gêne de la dépression atmosphérique, l'excès du froid, l'insuffisance de l'oxygène, je jouis dans mon malaise (qui tient de la torpeur des hibernants et de l'ivresse du jeûne) de l'impression que j'ai réussi à entrebâiller les portes de mon humanité.

Mais surtout pas d'armes contre l'infini : pas de combinaison radiante, pas de provision d'oxygène.

Que ce soit la revanche de l'âme captive. Qu'à son tour elle entraîne le corps, pour un exil d'une heure, vers les approches de son propre domaine. Que pour triompher des exigences de l'organisme elle pousse la pression de sa volonté jusqu'à menacer de faire éclater ses fers.

Là, c'est le seul vrai désert. On est passé au travers des nuages comme au travers d'un cerceau de papier. On s'éloigne de ces compagnons fantasques, incommodes et féeriques. On ne les voit plus que comme un fleuve de flocons éblouissants qui a pour berges l'azur

des horizons. (Et parfois s'y ouvre une fenêtre qui laisse apercevoir au fond un triste morceau de terre). On approche des régions où ne peuvent vivre que des âmes ou des astres.

Là seulement on éprouve la solitude. Là seulement on entendrait un silence pur, si n'emplissait les oreilles la clameur ronde du moteur. Et des voix étranges s'y superposent, les voix de l'air que l'hélice broie, que les ailes tranchent, qui siffle dans les haubans, des voix qui rient ou qui menacent ou qui gémissent.

Et puis, après, savourons à plein notre humble condition ! Quelle fête, au retour, pour les sens tyrannisés ! C'est le bonheur du poisson pris au filet, si le pêcheur s'avise de le rejeter à l'eau.

L'avion s'abandonne à la pente du plaisir, qui le ramène des glaces de l'altitude jusqu'à l'haleine familière de la terre, tiède et odorante. Dans tout le corps la circulation renaît, comme les ruisseaux que le printemps délie ; les poumons vides se gonflent d'un air nourricier ; les yeux voient la terre reprendre des couleurs et retrouver sa troisième dimension.

Le vieux rêve, pourtant, celui d'avoir des ailes, je puis jusqu'à un certain point m'en donner l'illusion. Il suffit d'enfreindre les règlements de police, c'est-à-dire de voler bas, entre cinquante et cent mètres, et avec un avion relativement lent. C'est sur la fin de la journée que c'est le plus agréable. L'air est calme. On ne risque plus de rencontrer ces invisibles génies qui se tiennent pendant le chaud du jour au-dessus des collines et des bois et qui s'amusent à vous tirer brusquement par les pieds.

Les campagnes, c'est un potager ou un verger, admirablement entretenu. Tout est net, soigné, tiré au cordeau. Ah ! la bonne vieille terre, tant de fois rapiécée. L'entremêlement capricieux des labours, des bois, des prairies lui donne l'aspect d'un habit d'Arlequin. Les terres, plus ou moins fraîchement retournées, font des dégradés parfaits. Les prairies fauchées, où sont restées les lignes d'herbe gisante, font de jolies moires d'un vert pâle. Quant à la forêt, avec ses petites boules vertes sur un fond velouté, c'est une ratine. L'orée d'une forêt, pour le terrien, c'est le seuil d'un temple aux profondeurs indéfinies. Du ciel un coup d'œil la délimite. (En hiver, les bois sont de rigides bataillons de squelettes).

Un ruisseau est un serpent noueux, en vertes touffes inégales ; un barrage, une barrette étincelante. Un écheveau de fils télégraphiques lance une œillade de cuivre rouge.

On n'est pas habitué à voir voler si bas.

Aussi l'homme en bras de chemise qui est occupé à lier des gerbes dans un champ, le promeneur entre les haies de son chemin, la vachère au milieu de son troupeau de Nuremberg, les gens dans les courettes des maisons et sur les places des villages me montrent-ils tous, comme à un dieu qui serait en train de faire son ascension, les petites taches claires de leurs visages levés.

Le soir vient. La terre est rose et couverte de grandes ombres parallèles qui s'étendent pour mourir.

D'un seul coup tout s'efface. Quelques cimes: le haut d'une tour, un bois de pins sur la crête d'une colline, surmontent le déluge de l'ombre, puis perdent à leur tour les couleurs de la vie.

Mais pour moi le soleil n'est pas encore couché. L'avion partage avec quelques nuages épars dans l'occident ses rayons pourpres d'outre-horizon. Il tombe, mais comme la lune je gravis dans le ciel, le fuyant pour ne pas le perdre, annulant à mesure sa chute par ma montée.

Je ne tarde guère à être battu, mais je suis content d'être le dernier homme de l'hémisphère à avoir eu ses rayons, comme on recueille le dernier regard, la dernière pensée d'un génie ou d'un dieu qui va mourir. A notre tour les nuages et moi, nous nous éteignons. Il n'y a plus à recevoir sa lumière que Vénus, qui se laisse glisser et l'emporte avec elle.

André Dubois La Chartre.

(Extrait de *Fortune Des Airs* — N. R. F.)

Amérique

On s'est un peu ému de l'attaque de Duhamel contre l'Amérique. Duhamel a répondu, et très habilement, dans sa *Géographie cordiale*, en confirmant ce qu'on avait bien senti, ce qui avait causé l'émotion : ce n'est pas tant à l'Amérique qu'il en voulait, mais aux modes mécaniques de la vie moderne. La controverse continuera éternellement sur ce sujet. Mais que penser de l'Amérique elle-même, point de départ de la controverse ?

L'Amérique est quelque chose de très puissant et cependant quelque chose qui n'existe pas encore. L'Amérique ne sait pas encore ce qu'elle veut. Alors qu'en France, par exemple ou en Angleterre, il y a un grand nombre de choses sur lesquelles une majorité de la nation se trouve d'accord — et c'est cela qui fait une nation — aux Etats-Unis, il n'y a rien qui rassemble une majorité. D'où les surprises que nous cause l'Amérique. D'où cette extraordinaire équipée de Wilson, magistrat autorisé parlant au nom de son pays, et qu'ensuite son pays désavoue. D'où le chaos de la prohibition.

Nous disons que l'Amérique est un pays neuf et pensons en disant cela à Washington et à La Fayette : un pays de 150 ans. Mais non; le vieux pays anglo-saxon fondé du XVII^e^ au XIX^e^ siècle n'existe plus: il avait quelques millions d'habitants, qui ont été complètement submergés entre 1870 et 1920 par une formidable immigration européenne, allemande, italienne est-européenne. Il y avait vers le milieu du dernier siècle, une Amérique: l'oncle Sam en était la figure-type.

Mais il n'y a plus d'oncle Sam, il n'y a plus d'Abraham Lincoln. L'essor industriel sans exemple des Etats-Unis dans les quarante dernières années n'est pas un phénomène anglo-saxon. Des millions d'allemands, des millions d'irlandais, des millions de juifs, et tout à l'ouest sur le Pacifique des gens qui n'ont plus rien de commun avec l'est qui nous regarde: des gens qui sont plus loin que nous de New-York, mais de l'autre côté. Et puis, les nègres, les chinois, les japonais.

Or, on n'a arrêté l'immigration en fait qu'après la guerre. Tant que le courant venait, on ne pouvait constituer un peuple américain. Par la porte ouverte les éléments nouveaux venaient sans arrêt empêcher l'assimilation des éléments anciens. Mais enfin la porte s'est fermée et on peut se poser le problème.

Le peuple des Etats-Unis n'est pas un peuple qui a cent cinquante ans; c'est un peuple qui, en tant que peuple, a à peine dix ans. Le problème américain c'est donc de se créer lui-même. Et entre temps, parmi ces millions de gens sans loi d'ensemble, sans cohésion, sans âme commune, quelles occasions pour tous les forbans ! Rien, littéralement n'empêche qui que ce soit de faire quoi que ce soit. Sans doute, il y a les lois ; mais ces lois ne sont jamais acceptées et comprises que par une minorité, en général par cette minorité civilisée anglo-saxonne qui reste comme un archipel disséminé dans un océan. La loi ne peut agir que si l'ensemble du peuple est derrière elle. Or ici, il n'y a pas d'ensemble du peuple. L'ensemble du peuple ne sait encore que vouloir.

D'où les difficultés américaines. La politique intérieure reflète inévitablement ce chaos et n'est que trop souvent livrée aux forbans. La politique extérieure ne peut être que basée sur la politique intérieure à la merci des intérêts électoraux les plus cyniques, les plus égoïstes, les plus myopes. Les honnêtes gens essaient d'y introduire un idéalisme désintéressé, un amour platonique de la paix et de la justice, qui n'a pu encore s'amalgamer aux réalités. Ainsi Wilson. Ainsi le rejêt de Wilson.

Les honnêtes gens là-bas savent tout cela beaucoup

mieux que nous naturellement. Ils se sont mis avec courage et intelligence à la tâche d'ordre et d'éducation. Tâche longue : faire un peuple. Aussi l'instruction publique est l'objet de la sollicitude de tous. Jamais peuple n'a eu plus de soif d'apprendre que l'Amérique d'aujourd'hui. L'effort des écoles et des Universités est étonnant. Le nombre des établissements, l'argent consacré volontairement, par des souscriptions de particuliers, à l'œuvre d'enseignement, le mouvement en son ensemble, dépasse probablement, aux Etats-Unis seulement, le travail de l'Europe tout entière. En particulier l'enseignement de la langue maternelle ou adoptive; de la langue commune, l'anglais, a pris une extension que nous ne concevons pas, C'est un cas très fréquent que celui du conseiller municipal de petite ville, enrichi par son commerce, qui, à 50 ou à 60 ans, se met en relations avec une grande université pour apprendre à parler et à écrire correctement l'anglais.

De tous les pays du monde on fait venir les savants, les littérateurs, les artistes, pour voir si on peut tirer quelque chose d'eux. C'est ainsi qu'on a fait venir Duhamel : pour le voir, pour l'entendre; et soyez sûrs que les Américains ont tiré grand profit de Duhamel, quoi que ce soit qu'il leur ait dit. Les Américains intelligents ne se seront pas offensés; ils pourraient aller bien plus loin que Duhamel dans cette critique.

Mais il nous faut insister sur ce fait qu'il y a des Américains intelligents et en grand nombre. Nécessairement leur œuvre patiente et solide réussira. Après quelques générations, le peuple sera fait. Car l'organisation est solide, et l'argent en capital placé garantit perpétuellement la richesse des grandes universités, dont l'œuvre continue pendant des siècles (c'est le cas des universités anglaises) sans être embarrassée par les fluctuations politiques ou économiques.

Donc prenons garde: nous créons une légende de l'Américain superficiel, ignorant, naïf et absurde; et en plus, sans foi ni loi. Légende qui correspond aujourd'hui à une partie de la réalité. Mais, d'ici cinquante ans, quand cette légende aura bien pénétré

chez nous et qu'on ne pourra plus l'en extirper, elle ne correspondra plus à rien. Nous aurons en face de nous un peuple plus instruit, plus homogène, plus un que le peuple européen, peut-être même que le peuple français. Et nous continuerons à le mépriser pour des défauts d'enfance dont il se sera débarrassé.

Morale : Ne pas nous offenser de ce que les Américains ont fait ou feront probablement encore contre nous: ils ne le font pas exprès; il n'en sont pas responsables. Savoir qu'ils compteront de plus en plus dans le monde, et que leur poids de plus en plus grand sera du côté de la justice, de la raison de la liberté. Leur gaucherie, leur inexpérience d'aujourd'hui ne dureront pas.

Denis SAURAT.

Chroniques

PAUL VALERY

Considérez un diamant. Il est quintessence nourrie au plus intime d'une terre dont il est séparé, substance pure aux arêtes aiguës, lumière froide, luxe, calme et inutilité. Inassimiliable et glacé, admirablement stérilisé, il semble le produit d'une longue suite d'âges pour quelques personnes fortunées, formées par les âges passés à en jouir et assez détachées des choses du moment pour le contempler. Telle, l'œuvre de M. Paul Valéry, poète et essayiste.

*
* *

Ce qui la caractérise avant tout, c'est qu'elle est la quintessence et l'extrême aboutissement d'une culture fossilisée et privée désormais de tout contact avec les mouvements de la vie. Elle a la beauté effarante du vide, de la géométrie pure, de la musique, du désespoir. Elle est le produit d'un système de valeurs qui se tient pour absolu, puisqu'il concevait l'Etre sous une forme immobile, mais qui s'est vidé de substance, au fur et à mesure que le fleuve du temps, s'en éloignait. Elle se repait et joue des abstractions, des formes laissées sur le rivage et cherche, tout en en percevant le vide, à les rassembler, à les resserrer, et à leur faire encore exprimer quelque chose qui soit comme l'équivalent ineffable de l'organisme pourri, l'essence musicale et subtile du langage mort, le symbole des vérités démarquées et irremplacées. Il s'agit,

au fond, d'une opération par quoi une lucidité aiguë mais s'appliquant à un terrain nettement limité, malgré ses prétentions à l'infini, essaie de reconcentrer et d'ordonner les résidus de l'expérience échouée pour en ressaisir plus rigoureusement et plus mystérieusement la substance évanouie.

Jamais M. Paul Valéry ne semble vouloir sortir de ce système de valeurs, en concevoir d'autres. Il le creuse jusqu'à l'anéantissement, mais il en tient visiblement les débris pour la seule richesse de l'humanité et c'est leurs combinaisons qu'il étudie. S'il regarde au dehors comme cela lui arrive, par exemple, dans *La crise de l'Esprit*, c'est sans bouger de son domaine et pour appliquer aussitôt aux phénomènes qu'il constate des mesures dont il a l'habitude d'user et qui, plus que jamais en la circonstance, sont de fausses mesures. Un trait le peint : s'il médite sur la méthode, il retourne à Léonard ou à Descartes ; s'il parle de la Danse, il fait dialoguer Platon ; s'il pense à la politique, il songe à Montesquieu ; et s'il discourt sur la poésie, il se réfère à Poë, à Baudelaire, à Mallarmé.

*
* *

Pour lui,comme pour tous, le problème poétique est un problème d'intensité et par conséquent d'expression et de rythme. Mais loin de rechercher un aliment dans la vie vivante et dans les passions immédiates des hommes, ou de faire, comme les surréalistes, un large accueil à tout ce qui, en nous et autour de nous, ne saurait immédiatement entrer en un système et se plier aux articulations rigides du langage, il s'efforce à l'extrême, selon le génie de la culture dont il a été nourri, d'exprimer ce qu'il y a dans les êtres et dans les choses, d'essentiel, d'éternel, de typique. Et son esprit critique, animé par cette exigence, lui interdisant tout leurre et toute facilité, lui montrant la difficulté d'atteindre ce noyau et la duperie des mots précis et des mots vagues, il lui faut trouver dans le langage, au moyen du son et du rythme, des propriétés et des équivalences qui lui fassent exprimer ce qu'il veut dire plus et moins que le langage courant. Poursuivant, comme son Léonard de Vinci, un rêve d'*ostinato rigore*, il aboutit à la musique. Tel est le sens de tous ses poèmes, de la *Jeune Parque*, de *Charmes*...

« La poésie, dit-il, est l'ambition d'un discours qui soit chargé de plus de sens et mêlé de plus de musique — sans doute M. Valéry pense-t-il, *parce que* mêlé de plus de musique — que le langage ordinaire n'en porte et n'en peut porter ». Et ailleurs : « Il faudrait faire voir que le langage contient des ressources émotives mêlées à ses propriétés pratiques et directement significatives. Le devoir, le travail, la fonction du poète sont de mettre

en évidence et en action ces puissances de mouvement et d'enchantement, ces excitants de la vie affective et de la sensibilité intellectuelle, qui sont confondus dans le langage usuel avec les signes et les moyens de communication de la vie ordinaire et superficielles. Le poète se consacre et se consume donc à définir et à construire un langage dans le langage ; et son opération qui est longue, difficile, délicate, qui demande les qualités les plus diverses de l'esprit, et qui jamais n'est achevée, comme jamais elle n'est exactement possible, tend à constituer le discours d'un être plus pur, plus puissant et plus profond dans ses pensées, plus intense dans sa vie, plus élégant et plus heureux dans sa parole que n'importe quelle personne réelle. Cette parole extraordinaire se fait connaître et reconnaître par le rythme et les harmonies qui la soutiennent, et même si mystérieusement liés à sa génération, que le son et le sens ne se puissent plus séparer et se répondent indéfiniment dans la mémoire. » Selon M. Etienne Burnet, ainsi est retrouvée l'unité de l'Esprit. « Vous ne savez pas, écrit-il, vous qui vous étonnez, qu'un drame s'est joué dans la pensée de Paul Valéry, que ce drame remplit des siècles de notre histoire littéraire et qu'il se joue sans cesse dans l'esprit humain. Les deux actes couvrent des siècles, des décades ou quelques années. C'est le drame de l'unité de l'esprit humain perdue et de l'unité de l'esprit humaine retrouvée... Science, connaissance, raison, —sensibilité, rêverie, poésie : entre elles, tantôt union, tantôt divorce ; tantôt harmonie, tantôt dissonance ; mais toujours la question est posée. Doivent-elles se partager l'esprit humain, ou faut-il que l'une de ces puissances domine et que l'autre s'assujettisse... » M. Burnet affirme que, depuis Léonard, l'unité de l'esprit humain est perdue. « Lettres et Sciences entretiennent des relations d'affaires, échangent des marchandises, des valeurs ; il n'est pas possible que ces exposés de science ne fassent pas partie de la littérature. Mais on s'accoutume à une spécialisation artificielle... on est accablé par trop de connaissance. On ne peut se passer ni de la connaissance ni de la poésie. Mais on ne consent plus au sacrifice intellectuel dont on a payé la muse romantique. On voudrait une poésie approuvée par la raison ; qui ne soit ni éloquente, ni sentimentale, ni niaise ; une poésie qui ne dise pas de bêtise. » Valéry découvre alors qu'il faut distinguer la matière et la forme de la poésie. « Dans cette fausse poésie de la science et de la connaissance que l'on a cru entrevoir, dit M. Burnet, les objets de la raison et de la science fournissaient la matière, la forme continuait d'être le discours sans rigueur : là est le contresens et Valéry ne l'a pas commis ; il nous en a même délivrés... Il a vu que la matière de la poésie pouvait consister éternellement dans les choses vagues, obscures et même impures, mais que la raison, la rigueur, la pu-

reté doivent prendre possession de la forme... Ce n'est donc pas le fatras, ni même le trésor de la science qu'il faut introniser dans la poésie ; c'est l'*esprit* de la connaissance, c'est la fameuse « rigueur obstinée » ; c'est un *symbolisme* dans l'expression des émotions et des images ; un *symbolisme de la qualité*, aussi cher à la raison que le *symbolisme de la quantité* des mathématiciens et des physiciens ; ayant comme lui son système de signes, de conventions, de substitutions et transformations, et promettant une volupté qui paraît autre et qui est au fond la même... Ce n'est pas exactement une poésie de la connaissance, c'est plutôt une poésie connaissante, une poésie intellectualisée : intellectuelle et musicale ; intellectuelle comme l'est dans sa forme la Musique elle-même ».

Ainsi posé, le problème ne peut être autrement résolu. Mais pour être amené à le résoudre de cette façon, il faut d'abord admettre que le nombre des grandes matrices de l'esprit humain est fixe et leur forme immuable, et ensuite être convaincu que la substance qui est appelée à y entrer ne peut subir que des différences de dosage et n'est en quelque sorte susceptible que d'accroissements qui n'en modifient pas la mesure essentielle, bref, qu'elle ne saurait être l'objet de changements qualitatifs. Alors, quand l'équation ne répond plus au besoin d'une nature évoluée, d'événements nouveaux ou d'une étude approfondie, on se borne à en déplacer des termes, à en resserrer l'armature, mais il ne s'agit que d'un expédient. La méthode conduit vite à l'exhaustion du problème et le néant apparaît. Si l'on ne sait apercevoir et assembler d'autres données, que reste-t-il, hormis de démonter les débris, et de jouer ? C'est ce qu'en fin de compte et en désespoir de cause, on appelle la poésie. Et M. Paul Valéry proclame : « Pures aujourd'hui de toute force obligatoire et de toute fausse nécessité, ces rigueurs des anciennes lois n'ont d'autre vertu que de définir très simplement un monde absolu de l'expression. C'est là, du moins, le sens nouveau que je leur trouve. Nous avons arrêté de soumettre la mesure — je veux dire le langage — à quelques autres règles que les siennes, et qui ne sont pas nécessaires, mais qui sont nôtres ; et même nous poussons cette fermeté jusqu'à ne pas daigner de les inventer : nous les recevons telles quelles... » *Elles séparent nettement* — c'est moi qui souligne — *ce qui existe par soi-même de ce qui existe spécialement par nous-mêmes*. Voilà ce qui est proprement humain : un décret. Mais nos voluptés, ni nos émotions, ne périssent ni ne pâtissent de s'y soumettre : elles se multiplient, elles s'engendrent aussi, par des disciplines conventionnelles. Considérez les joueurs, tout le mal que leur procurent, tout le feu que leur communiquent leurs bizarres accords et ces restrictions imaginaires de leurs actes :

ils voient invinciblement leur petit cheval d'ivoire assujetti à certain bond particulier sur l'échiquier ; ils ressentent des champs de force et des contraintes invisibles que la physique ne connait point. Ce magnétisme s'évanouit avec la partie, et l'excessive attention qui l'avait si longuement soutenu se dénature et se dissipe comme un rêve... La réalité des jeux est dans l'homme seul. »

Avouons que ces jeux sont beaux et délicieux... à condition de s'y adonner dans un parc bien clos.

*
* *

Dans l'ordre de la spéculation intellectuelle pure, lorsqu'il s'agit de s'attaquer aux questions capitales de l'ancienne philosophie — Dieu, la connaissance, la vérité, la personnalité... — un esprit ainsi fait, travaillant sur de telles bases et orienté de la sorte ne peut aboutir qu'à un nihilisme absolu, dont les trouvailles ne peuvent être que négatives, destructives, encore qu'énoncées sous une forme dont la consistance, l'économie et les dures lignes leur prêtent un certain caractère de précision positive et de force créatrice. Ou bien, si l'on échappe à la négation pure, ou harmonieusement et rigidement voilée, il ne s'agit plus que de questions techniques ; par exemple, lorsque M. Valéry parle de littérature et notamment du travail poétique. Et de fait, encore qu'il ne l'ait jamais codifiée, il y a dans l'œuvre de M. Valéry l'indication et quelques éléments d'une métaphysique du nihilisme. Le protagoniste en pourrait être M. Teste.

Vivant parmi *des mots* vides de leur substance initiale et de leur vie reliée au réel, M. Valéry écrit (*Lettre d'un ami*, à M. Teste) : « Je me méfie de tous les mots, car la moindre méditation rend absurde que l'on s'y fie. J'en suis venu, hélas, à comparer ces paroles par lesquelles on traverse si lestement l'espace d'une pensée, à des planches légères jetées sur un abîme, qui souffrent le passage et non point la station. L'homme en vif mouvement les emprunte et se sauve ; mais qu'il insiste le moins du monde, ce peu de temps les rompt et tout s'en va dans les profondeurs. Qui se hâte *a compris* ; il ne faut point s'appesantir ; on trouverait bientôt que les plus clairs discours sont tissés de termes obscurs. » Tel est la conclusion fatale, en effet, de toute méditation qui prête à ce que représentent les mots, et les systèmes, aux mots et aux systèmes eux-mêmes, autre chose qu'une valeur d'usage, une utilité pratique, une signification de vie (au sens dynamique du mot) empruntée à la vie qui s'en sert. Si l'on cherche à arrêter la vie des mots et à y emprisonner des absolus, si

on leur ôte leur valeur de signes, de repères, d'instruments, de véhicules pour leur imposer pour ainsi dire, des exigences ontologiques, il ne se peut que l'analyse ne les vide et ne les annihile. « Trouvera-t-il, demande Madame Teste, la vie ou la mort, à l'extrémité de ses volontés attentives ? — Sera-ce Dieu, ou quelque épouvantable sensation de ne rencontrer, au plus profond de la pensée, que le pâle rayonnement de sa propre et misérable matière ? » La réponse de M. Teste, la voici : « Je rejetais non seulement les Lettres, mais encore la Philosophie presque tout entière, parmi les choses vagues et les choses impures auxquelles je me refusais de tout mon cœur... Je ne pouvais songer qu'avec dégoût à toutes les idées et à tous les sentiments qui ne sont engendrés ou remués dans l'homme que par ses maux et par ses craintes, ses espoirs et ses terreurs... Je trouvais en moi sans nulle peine tout ce qu'il fallait pour me haïr...Je m'étais fait une île intérieure que je perdais mon temps à reconnaître et à fortifier... » Il « fait tuer ses joies par ses joies, la plus faible par la plus forte » il « rature le vif » il se fait « un crible machinal ». Le confesseur de Madame Teste remarque : « Il s'abstrait affreusement du bien, mais il s'abstrait heureusement du mal. Il y a en lui je ne sais quelle effrayante pureté, quel détachement, quelle force et quelle lumière incontestables. Je n'ai jamais observé une telle absence de troubles et de doutes dans une intelligence très profondément travaillée. Il est terriblement tranquille. On ne peut lui attribuer aucun malaise de l'âme, aucunes ombres intérieures, et rien, d'ailleurs, qui dérive des instincts de crainte et de convoitise... mais rien qui s'oriente vers la charité. » A trop prêter aux mots, aux concepts, aux idées qu'ils représentent et, par conséquent, à trop exiger d'eux, on les dévitalise. Il n'en subsiste que le double, le corps astral et un tel sadisme intellectuel finit par ne plus s'acharner que sur des fantômes. Résultat :

comme à la vide conque un murmure de mer
je doute — sur le bord d'une extrême merveille,
si je suis, si je fus, si je dors ou je veille...

Et cette prière de M. Teste :

« Seigneur, j'étais dans le néant, infiniment nul et tranquille. J'ai été dérangé de cet état pour être jeté dans le carnaval étrange... et fus par vos soins doué de tout ce qu'il faut pour pâtir, jouir, comprendre et me tromper ; mais ces dons inégaux.

Je vous considère comme le maître de ce noir que je regarde quand je pense, et sur lequel s'inscrira la dernière pensée.

Donnez, ô noir — donnez la suprême pensée...

Mais toute pensée généralement quelconque peut être « suprême pensée ».

S'il en était autrement, s'il en fût une *suprême en soi* et *par soi*, nous pourrions la trouver par réflexion ou par hasard ; et étant trouvée, devrions mourir. Ce serait pouvoir mourir d'une certaine pensée, seulement parce qu'elle n'a point de suivante.

Je confesse que j'ai fait une idole de mon esprit, mais je n'en ai pas trouvé d'autre. Je l'ai traitée par des offrandes, par des injures, non comme chose mienne. »

*
* *

Lorsque l'analyse, l'obstinée rigueur valéryennes s'attaquent à des objets moindres que les grands sujets de la métaphysique ou de la Poésie, le caractère traditionnel d'une telle pensée, d'une telle méthode s'accusent. L'étude — telle, entre autres, le remarquable essai sur Stendhal — revêt un aspect littéraire, académique, mondain, qui montre la véritable atmosphère où se meut l'esprit de M. Valéry et où sa force est enfermée. Elle met en relief les raisons de son prestige.

Ici, en effet, l'analyse, dont la pointe fine, pure et sûre pénètre toujours fort avant et s'insinue d'un mouvement direct et lucide, jusqu'en de très intimes et très délicates ramifications, demeure cependant uniquement descriptive. M Valéry est un maître exceptionnel en l'art de démonter les rouages d'une idée, d'un personnage, d'une œuvre, et de les exposer avec ordre devant nous. Mais dans la façon dont il les éclaire, dans l'interprétation qu'il en donne il ne sort pas des points de vue de la critique classique. Toute son originalité se borne à découvrir des livres ou des analogies inconnus et parfois imprévus, suggestifs, *dans le détail* — ou à exprimer, d'une façon inédite et qui semble leur conférer plus de profondeur et plus de force, des vues depuis longtemps admises. Il décrasse, allège, précise, aiguise, *mais ne subvertit ni ne crée*. Et la faveur dont il jouit n'est point entamée par ce nihilisme de tout repos, cette élégante métaphysique privée, dont l'audace flatte l'intelligence et dont le conformisme rassure ces pouvoirs établis et l'opinion « raisonnable ».

Il explique tout par l'esprit, les effets de l'intelligence. Le rythme des idées — notamment lorsqu'il parle de l'Europe dans la *Crise de l'Esprit* ou de l'ordre dans *Au sujet des Lettres persanes* — ce qui laisse quelque espoir et offre un refuge supérieur à ceux qui créèrent la culture dont il se réclame, qui en profitèrent, et que les faits menacent, condamnent.

*
* *

La pensée et l'œuvre de M. Paul Valéry — sont comme celles des ancêtres dont il se réclame, Poë, Baudelaire, Mallarmé — témoignent de l'épuisement d'une culture qui se voulut parfaite. Privée par une évolution irreversible, par une modification et un accroissement des forces humaines, par un déplacement des problèmes que pose la vie, de soutien d'un corps vivant et actif, elle ne peut que s'amuser de ses brillantes défroques. Elle en resserre et en retisse la trame, elle se livre sur ces débris à des opérations magiques pour en extraire l'essence. Ce qui reste, c'est ce diamant, dur, éclatant, nul, définitif..

Quand M. Valéry parle de l'évolution des choses, c'est un faible reflet et comme une transposition dans un registre ancien, de l'immense mouvement de ce qui est. Lorsqu'il parle du salut par l'acte et lorsqu'il fait dire à Eupalinos que « de tous les actes, le plus complet est celui de construire » il est évident qu'il ne peut plus s'agir pour lui que d'un acte gratuit, obéissant à des canons classiques ou artificiels.

Il a beau s'écrier dans *Le Cimetière Marin* :

Le vent se lève !... Il faut tenter de vivre !...

Nous qui, pour nous exprimer comme lui dans la préface de *M. Teste*, nous sommes avisés « que nous ne devons raisonnablement questionner que ce qui peut véritablement nous répondre » nous lui citerons un vers du *Narcisse* :

A cette onde jamais ne burent les troupeaux !

... Les troupeaux lourds de vie...

Jean GUYON-CESBRON.

LA POESIE

EAU DOUCE POUR NAVIRES, *Louis Brauquier* (N. R. F.)

Brauquier a fait ce voyage auquel ses premiers recueils étaient une invitation passionnée, voyage qui le hantait déjà dans les nuits chaudes et vivantes, dans les mille bars marins où l'alcool et l'amour faisaient flotter les belles écharpes du désir et de l'aventure. Premiers poèmes de Brauquier à la gloire de Marseille, de la Mer Nôtre, de la race qui veille aux marches du Sud, légers comme des voiles, chargés de senteurs et de fruits telles ces tartanes venues de Majorque et chantées par Mistral. Marseille qui n'est pas seulement un port, un entrepôt mais une sorte de temple où la mer est une présence réelle. Peu de villes ont ce destin. Il suffit d'un golfe trop profond, d'une rivière à remonter pour que l'enchantement disparaisse. Trop d'appels de gares se mêlent aux sirènes, une brume qui sent aussi

bien les labours que le sel restreint l'horizon, empêche l'esprit de s'évader aussi librement qu'à Marseille vers le sourire de l'Inconnue aux miroirs. Brauquier parti est revenu. La même ferveur mais aussi l'amertume de l'expérience, mais au cours de son odyssée le regret persistant de la cité natale, de ses cafés lumineux, de ses bassins au soleil, souvenirs que les sirènes qui hantent les atolls et la croissance du dominion australien ne parviennent pas à faire oublier. Et voilà pourquoi ce livre de l'aventure et du commerce, des énergies élémentaires est avant tout un livre d'amour.

Il y a chez Brauquier un élément nouveau dans la poésie française, ce lyrisme du commerce qui constitue son originalité la plus évidente mais souvent aussi la moins heureuse. Des textes comme « Voyage Commercial » sentent trop le parti-pris et n'évitent pas ce prosaïsme auquel n'ont pu échapper le Kipling des « Seven seas », malgré sa mystique impérialiste, et le Masefield de « Dauber », en dépit d'une certaine inquiétude religieuse accessible d'ailleurs aux seuls anglo-saxons. L'expérience est assurément curieuse mais le meilleur Brauquier n'est pas là.

Il se rend compte lui-même, et c'est ce qui donne à ce livre sa tonalité la plus neuve, que le voyage est inutile, que le mystère des pays exotiques n'est qu'un facile moyen de fuir son propre mystère. De son périple il ramène « la peur des nouvelles cités » et il avoue dans un vers presque racinien:

Où tout n'est pas humain tout n'est pas explicable

Ce lui sera une occasion de vouer à sa ville un culte filial, de la remercier de lui avoir donné le monde mais aussi de l'en avoir sauvé. Les poèmes intitulés « Océanie » sont d'une beauté très pure et très haute, d'une sobriété de touche qui décevra les amateurs de pittoresque, mais où l'on reconnaitra la marque d'une frémissante sincérité. Jamais Brauquier n'était parvenu à un tel dépouillement. Une dernière qualité enfin et rare dans les recueils de poèmes, c'est que ce livre est nu, est l'histoire d'une pensée et loin de verser dans l'objectivité brillante qui le guettait a toujours la valeur d'un journal intime.

Léon-Gabriel GROS

LE CORSAGE, par *Maxime Alexandre* (Editions Surréalistes)

J'ai plaisir à signaler ce petit livre, non parce que je le comprends mais simplement parce que je l'aime. Il m'est difficile d'analyser ces poèmes qui sont ardents comme des imprécations, d'une belle sensualité animale et en même temps cristallins, han-

tés de cloches et de sources. Invinciblement ils s'associent en mon esprit aux « spirituals » nègres et à la voix si lointaine, à la voix blanche qui résonne en certains textes d'André Gaillard. La sincérité de l'écriture donne à ces lignes un rythme nécessaire. On sent qu'elles ont été écrites comme l'on respire:

Ah belle que je poursuis
A travers les ouragans

Dans un monde recréé une poursuite éperdue panique. Fuyant l'incendie qui doit tout dévorer se précipitent des animaux adorables et monstrueux, des oiseaux et des reptiles, des arbres et des rochers. Cataclysme voulu, orchestré par le poète qui a juré de « s'abandonner à soi-même comme à l'amour », de grandir envers et contre tout jusqu'aux limites du désespoir.

Sous le signe de l'Erotisme, étoile des hauts-vivants, tous les ressacs du sang et de la pensée, du désir et de la douleur.

L. G. G.

ARTINE, par *René Char* (Editions Surréalistes).

C'est une tâche malaisée que de juger René Char sur ces pages où une sincérité sans doute certaine ne me semble pas suffisamment libérée de procédés qui pour être de la dernière heure n'en sont pas moins terriblement démodés. On y retrouve la pose, la mise en scène voulue, en un mot tout un poncif surréaliste, agaçant au possible. C'est en vain que j'ai recherché un appel authentique, le reflet d'une flamme intérieure. La monotonie inhumaine des mots y fait entendre son bourdonnement d'abeilles. Un homme jongle avec des verroteries et des cailloux sans parvenir à les muer en diamants, joue avec le feu, mais sans jamais s'y brûler. Je veux bien croire que ces lignes ont leur raison d'être, sont l'expression d'une expérience. En ce sens je n'ai pas le droit d'en récuser le témoignage mais j'avoue très simplement que, malgré tous mes efforts pour la saisir, la réalité de René Char me demeure étrangère.

L. G. G.

SURVIVANCES : Poèmes de Lionello Fiumi orné de compositions inédites de Mario Tozzi.

J'imagine assez bien un philosophe tenté, comme Maine de Biran dans la première moitié de sa vie, de créer un système sensualiste, où tout serait fondé sur le sensible. Bien plus, je le vois, traversant le foisonnement des sensations, et se perdant en elles comme un aveugle uniquement guidé par le vent du désir, qui vient du ciel, y retourne. Il remonterait à la surface de l'unité

dans le sentiment plastique de son corps, tel qu'il se laisserait connaître à travers sa beauté, et verrait cette contemplation se bercer sur un rythme qui serait justement l'oubli de tous les parcours philosophiques et expérimentaux pratiqués tout d'abord. J'ai souvent rêvé qu'un tel philosophe s'éveillait à sa destinée en lisant l'*Ame et la Danse* de Paul Valéry ; qu'il aurait profit à consulter le *Dieu des corps* de Jules Romains et de joindre cette œuvre aux expériences purement scientifiques dont les résultats sont consignés dans un livre sur la vision paroptique. J'étais tout plein de ces idées quand la certitude m'a été donnée en lisant le livre de Lionello Fiumi que ce philosophe existait peut-être mais qu'il avait perdu son nom en route, et qu'en jetant son bagage il était devenu un poète, un pur poète...

Malheureusement ce livre étant traduit, c'est un peu par son contenu intellectuel qu'il nous révèle son secret, parce qu'il échappe de semences à la vie éternelle du rythme. La tâche du critique en est facilitée. Mais on ne pense pas sans mélancolie que sous ses espèces véritables il prendrait dans nos divertissements, dans nos paresses mêmes quelques-uns de ses sourires de chair et les rendrait ainsi à notre disposition la plus profonde et qui a le plus souci de se tourner vers l'avenir.

Je pus toucher mon corps
Mon corps et le tien
Sentir que nous étions
Des cheveux, des yeux, de la chair.

Je ne dis pas que l'auteur de ce livre a été influencé par Paul Valéry, et l'on voudra bien remarquer que je n'ai pas cité le poème de ce dernier qui a pour titre « Narcisse ». Rencontres, simplement, au seuil d'une vérité très haute, et qui semble, afin de mieux se faire jour, avoir pris soin de rassembler un grand nombre de physiologistes et de médecins dans les milieux littéraires de 1930.

A l'origine d'une évolution que l'on peut entrevoir j'aimerais que l'on posât une idée très simple, celle-ci par exemple : Etant admise la définition donnée par les surréalistes du surréel, on doit admettre qu'il n'y a au monde qu'un objet surréel : « *le corps humain* ».

Voilà qui nous replonge dans le bel ouvrage de Schopenhauer : « Le monde comme volonté et le monde comme représentation ».

A travers les différents poèmes de ce recueil on entre dans le beau pays de l'innocence païenne. Tout l'univers s'anime, mais non pas d'une vie immodelée sur celle de l'homme, ou asservie à sa volonté la plus machinale (ce qui nous irritait dans quelques

œuvres futuristes). Tout le jardin s'emplit d'une vie qui a de doux échos dans le corps d'un homme amoureux et qui, avec l'amour de la nature, lui chante, à travers ces échos, les charmes suprêmes du renoncement à soi-même.

Je voudrais citer en entier tel poème très pur où revit une apparence dépouillée de tout ce qui n'est pas signification spirituelle.

Ex.: Peine. La dernière feuille de l'automne éclairée par un réverbère dans la solitude. Œuvre très profonde et pleine des trésors mouvants d'une vie intérieure, dont toute la richesse est enclose dans une vision absolument objective. Le sujet n'y apporte que sa part de ténèbres.

Il serait tentant, par instants, d'opposer cette œuvre, à l'œuvre magique de Vincent Huidobro ; mais on ne tarde pas à découvrir des analogies et des interférences entre les poèmes de ces deux grands écrivains.

Le livre est illustré de compositions inédites de Mario Tozzi.

Joë BOUSQUET.

LIVRES

« L'ENFANT DE LA HAUTE-MER », par *Jules Supervielle* (Gallimard).

Trop souvent les œuvres en prose des poètes sont une déception, tout au moins pour le lecteur soucieux de reconnaître le même homme sous des formes différentes d'expression et qui dans telle ou telle page de roman, toute habileté mise à part, découvre en place de cette unité spirituelle une dualité qui pour être le fait des virtuoses n'en constitue pas moins à sa manière une trahison d'autant plus grave qu'elle est subtile, souvent involontaire et qu'elle ne relève pas du goût littéraire mais des exigences de la sincérité. Rares en effet sont les poètes capables d'écrire en prose sans renier leur nature céleste, j'entends de la prose narrative car les détours de l'essai et les irisations de l'autobiographie conviennent à merveille à ces attentifs par nature. A tant de dangers un poète comme Supervielle échappe comme par enchantement et encore ce mot est-il injuste tant le hasard entre pour peu dans cette réussite. En fait le personnage mythique de Guanamiru symbolise un état mental intermédiaire entre le visionnaire des « Gravitations » et l'écrivain discursif et immédiat à la fois des nouvelles que nous lisons aujourd'hui. Leurs thèmes en effet ressortissent de la même métaphysique instructive, de cet immanentisme devant lequel s'effacent l'espace et le temps à ce point que pour Supervielle il est aussi naturel d'écrire « une vague de la mer naviguant depuis Homère » que d'en entreprendre, comme la horde des littérateurs, la description statique. Immanentisme

qui se double, et pas seulement pour les besoins du langage, il importe de le souligner, d'une croyance en l'objectivation de la pensée, sa toute puissance. Un monde brut en un sens, dans toute la fraîcheur d'une perception mais par ailleurs tellement innervé de spiritualité que toute son histoire y transparaît au premier contact. Comment s'étonner dans ces conditions que l'art de Supervielle se joue des contingences littéraires et élève la prose au niveau d'une poésie instructive et réfléchie à la fois ? « L'Enfant de la Haute Mer » transcende ces distinctions de l'imagination pure, qui serait privilège de la poésie, et d'une observation surtout objective et spatiale, fusse à quatre dimensions comme chez Proust, qui le serait de la prose. Ayant au cours de son expérience poétique intégré le monde extérieur, Supervielle parvient naturellement à ce réalisme idéaliste qui est à la fois le secret de l'art et de la sagesse. Un style clair comme de l'eau de roche, fluide et en devenir, mais de roche tout de même, près de l'objet tout en refletant le ciel intérieur.

La nouvelle qui donne son titre au recueil est assurément la plus émouvante et la plus pure. D'une rare densité poétique elle se situe dans un domaine merveilleux et cependant accessible, magnifiquement humain. « Les Boiteux du Ciel » sont aussi dans la veine coutumière de Supervielle, du rêveur « de la classe de Janson », de l'ordonnateur de l'étrange cataclysme qui, une nuit, mêla le Boulevard Lannes aux étoiles. J'aime moins l'histoire de Sir Rufus où l'humour l'emporte sur l'émotion bien qu'elle constitue une réussite rare dans notre littérature. Le lecteur qui aborderait pour la première fois Supervielle serait surtout sensible à ce conte de Noël « Le bœuf et l'âne de la Crèche » d'une simplicité presque folklorique et qui place Supervielle sous le signe latin pour ne pas dire provençal. C'est une suggestion que je soumets à D'Arbaud ou Montherlant, mais ne serait-ce pas à une certaine façon de parler des chevaux et des taureaux que se reconnaîtrait l'écrivain méridional ou méditerranéen. Ce sens de la poésie profonde, de la noblesse des animaux, sans facile sensibilité anglo-saxonne, ne rejoint-il pas la pensée ancestrale qui présida au baptême des constellations, à la lecture des signes du zodiaque et qui, hier encore, se manifestait dans les compositions les plus étranges et les plus vraies de Giorgio De Chirico?

Léon-Gabriel Gros.

Les Eléments de la Grandeur Humaine, par *Rudolf Kassner* (N.R.F.)

La littérature et la philosophie ne sont pas habituées à té-

moigner d'une façon absolument sincère de ce qui, pour l'homme, est le sens et la valeur de la vie. C'est pourquoi — bien que je sois très loin d'accepter les vues de Kassner — la hauteur et la violence de son style me paraissent l'indice d'une expérience authentique. Voici un essai philosophique qui ne s'encombre pas d'interminables citations et références, où les courants de pensée, dans leur généralité, sont aussi des courants de vie. Les méditations de l'auteur ont porté sur des réalités touchantes.

L'ouvrage, tel qu'il se présente au lecteur français, comprend plusieurs essais: *Le Lépreux, la Chimère, la Parabole du Pauvre et du Riche, le Christ et l'Ame du Monde.* Je ne m'attacherai qu'à celui qui donne son titre à l'ouvrage — ce titre si attirant et en quelque sorte inquiétant: *les Eléments de la Grandeur Humaine.*

Tout d'abord, éliminons quelques équivoques sur ce titre. La grandeur humaine, ce n'est pas ici la grandeur de l'homme, comme chez Pascal par exemple, cette partie angélique ou spirituelle qui élève la nature de tout être humain au-dessus de l'univers. C'est la grandeur du grand homme, ce qui fait qu'un certain homme peut être dit grand. De même il faut vider le terme de « grandeur » de tout ce qui s'y attache de nécessairement laudatif. On ne peut dire que ce soit un devoir de tâcher d'être grand; il y a une grandeur dans le mal comme dans le bien, car la grandeur est essentiellement amorale. Et il est très possible que l'on ait quelque jour à opter entre sa grandeur et le bien.

Le point de départ de l'essai de Kassner, c'est la considération de l'esprit moderne, dont un portrait assez dur nous est présenté. La critique de l'esprit moderne a été souvent faite, et toute une mythologie réactionnaire s'est groupée sous les vocables de « tradition », « ordre », « valeur », etc. C'est un peu du même point de vue que Kassner se place, mais en dominant de très haut ces idéologies bourgeoises et conservatrices. Certes, on ne saurait déceler chez lui la moindre parole révolutionnaire, mais il parait difficile d'interprêter sa critique toute spirituelle et morale dans un sens social ou politique; il y aurait à cela une imprudence peut-être comparable aux interprétations fantaisistes que l'on s'est plu à donner de la pensée de Nietzsche. Ce n'est que rarement que Kassner se sert des termes d'ordre ou de valeur, il parle plutôt de mesure et d'unité. Ce qu'il reproche à l'homme moderne, dont le type lui paraît être le journaliste, ce n'est pas tant sa révolte que son « indiscrétion ». Et, par là, il faut entendre à la fois son irrespect, son irreligiosité et le caractère brouillon de son dilettantisme. L'homme moderne,

l'homme indiscret, c'est essentiellement celui pour qui « Paris vaut bien une messe », c'est aussi celui qui s'occupe de toutes sortes de choses et qui au fond ne saisit que le vide. « Cet homme est indiscret, parce qu'il est sans objet, et il est sans objet parce qu'il ignore l'abandon de soi-même. » Rien n'est plus à l'opposé de la vraie grandeur que cet éparpillement au jour de l'activité en des occupations tout oiseuses. « Une seule chose est nécessaire » et chaque jour nos indiscrets se lancent dans des « divertissements » nouveaux.

La vraie grandeur au contraire est « discrète ». Elle ne va pas sans une certaine vénération pour l'objet, lequel est un objet réel, et non une de ces fausses lueurs qui servent d'appât à l'activité de nos modernes. Elle s'accompagne toujours de réserve dans la pensée et dans l'action: au contraire « chaque manifestation de l'homme indiscret ressemble par quelque côté à un outrage, voire à une impudeur ». La mesure est la condition de la grandeur: les produits de l'homme moderne sont la caricature et les chimères. Contre le romantisme, le scepticisme, le pragmatisme, ces philosophies du jour, contre la mode, contre le temps, Kassner reprend le thème de Goethe et des penseurs antiques: unité, objectivité, mesure, telles sont les conditions de la grandeur. Nul n'est grand que celui qui poursuit une fin unique, qui a un objet réel et ne se cherche point soi-même dans l'objet, et dont les actes sont à la mesure de lui-même.

A propos de l'idéal antique, Kassner précise cette pensée. L'ordre et la mesure du grand homme se confondent avec l'ordre et la mesure de la nature entière. « Individualité ne signifie nullement qu'un homme est grand, fort et différent des autres, mais bien que l'être humain et le monde s'harmonisent et se complètent sans devoir au hasard leur harmonie. » L'extase dyonisiaque, les absolus facilement découverts au fond de l'ivresse et de la démesure, sont le contraire de la grandeur. La grandeur antique consiste dans une détermination absolue, dans l'obéissance totale aux destinées, dans l'harmonie parfaite du moi et de la nature.

Et c'est en cela qu'elle est incomplète, qu'elle n'est pas entièrement réalité. La grandeur de la mesure du riche, n'est qu'une face de la grandeur. Il y a aussi la grandeur à laquelle parvient le démesuré en se mesurant soi-même, et qui est la grandeur du pauvre — du chrétien. Elle consiste dans la liberté et non plus dans la détermination. Briser l'ordre et la continuité de la nature par une *conversion* qui prend à rebours le réel, voilà en quoi consiste la « tension » du chrétien. Sa grandeur et sa mesure ne sont plus dans l'harmonie — originellement le chré-

tien est démesuré, et il n'est mesuré que par son péché — mais dans la transfiguration, dans la métamorphose spirituelle. «Qui veut sauver son âme la perdra », la fameuse phrase de l'Evangile qui a tant inquiété les âmes, trouve ici une explication saisissante à la lumière du péché et de la conversion. Le chrétien doit se vaincre pour trouver sa mesure et sa grandeur, il lui faut se perdre pour être sauvé, mourir à lui-même pour être vraiment lui-même. La grandeur de l'homme antique était accomplissement, celle du chrétien est mort et résurrection (il ne peut être grand sans pécher) ; les dieux païens étaient immortels, mais le Christ, des hommes mortels l'ont vu mourir.

Ainsi se trouvent posés et opposés trois esprits, situés historiquement: l'esprit antique, l'esprit chrétien, l'homme indiscret moderne. Le sage, le saint, le journaliste. L'ouvrage de Kassner n'en est pas objectif pour cela, et il est beaucoup plus qu'un simple point de vue sur l'histoire de la pensée. Néanmoins, le mariage qu'on s'attendrait à voir de l'esprit antique et de l'esprit chrétien n'est à aucun moment décrit, ni annoncé comme possible. Les autres fragments de Kassner que nous connaissons nous le font considérer plus comme un chrétien, et pour ainsi dire comme un mystique, que comme tendant vers la grandeur antique. La partie la plus positive, bien qu'elle soit exclusivement critique, n'en reste pas moins la description de l'homme moderne, et de ses idéaux illusoires.

Je ne songe pas à entrer dans le détail d'une réponse à ce qu'il peut y avoir là d'injuste. Il y aurait lieu de montrer le *sens* de ces tendances pragmatistes de la pensée contemporaine, où Kassner ne veut voir qu'éparpillement et succédané d'un romantisme condamné. Cependant il n'est pas impossible de trouver un terrain d'entente: j'accorde que nombre de personnes qui, à l'heure actuelle, font profession de s'occuper des affaires de l'esprit, manifestent une insincérité dangereuse (toujours plus ou moins secrète) dans leurs gesticulations inutiles qu'ils justifient, par exemple par l'intérêt de la collectivité ou la nécessité de vivre. En ce qui concerne ces béats, sans doute, une philosophie de l'action est plutôt trop avantageuse, ce qui ne peut être que regrettable. Mais, d'autre part, Kassner ne nie pas le caractère tragique que peut revêtir en certains cas l'inquiétude de l'homme indiscret: Hamlet, Ivan Karamazow... Et, par la porte du tragique, bien des éléments de la grandeur humaine rentreront.

Jean AUDARD.

UN CONTE DE BONNES FEMMES, par *Arnold Bennett*, traduit de l'anglais par Marcel de Coppet. (N. R. F.).

Arnold Bennett, qui vient de mourir, était un des écrivains les plus populaires et les plus écoutés du grand public en Angleterre. Dans les colonnes des quotidiens et de revues à gros tirage, son autorité, en matière littéraire, faisait prime, indiscutée. L'homme, grand travailleur, profondément sérieux, de ce sérieux contenu qui entraîne l'adhésion des honnêtes gens, prenait figure de guide, presque d'oracle. Il faisait des renommées. Une phrase de lui, et les éditions se multipliaient. La gravité, même incompétente, vêtue de candeur, est une vertu de grande puissance. Ainsi M. Baldwin découvre Mary Webb, et Arnold Bennett ratifie.

Ce qui manque le plus à Arnold Bennett, c'est la faculté de quitter la lourde marne du quotidien, d'ordonner en une synthèse souveraine la lente théorie du déroulement des détails. Il réussit à émouvoir, il vous enchaîne jusqu'au bout de ses centaines de mille mots, on éprouve pour ses personnages une tendresse un peu humiliante (et pour eux, et pour nous), mais on ne reçoit pas le choc bouleversant des galopades fougueuses d'un Balzac. Peintre minutieux du sordide et du terne, on n'échappe pas à la lumière grisâtre qui baigne ses récits. C'est une beauté de brique pilée, une grandeur plate, un désespoir morne et sans flamme, sans révolte, sans colère, le triomphe le plus fatal de l'objectivité. Dans ces limites, ses livres sont de grands livres, et en particulier *the Old Wives' Tale*, que l'on nous traduit vingt-trois ans après l'édition anglaise. Son chef-d'œuvre, vraisemblablement. Défi jeté à *Une Vie* de Maupassant, où Bennett suit par le menu les destinées parallèles (bien que divergentes d'apparence) de deux sœurs. Constance et Sophie, cheminent vers la mort, inébranlées par le tragique qui corrode leurs vies, âmes simples et pitoyables, courageuses, hautaines, fermées. Que ce soit dans l'atmosphère des Cinq Villes, où Constance mûrit et se fane, meurtrie des menus drames domestiques, ou dans l'air plus délié d'un Paris étrange où le romanesque conduit Sophie, les deux femmes gardent leurs vertus et leurs tares, beaux spécimens de la *middle-class* d'une Angleterre victorienne, contre lesquels Bennett exerce à peine son humour. L'analyse est pénétrante et ne veut rien omettre. Vigoureusement menée, elle convainct et agace à la fois. C'est que le livre date. Il aurait gagné à être traduit plus tôt. Nos populistes, en tout cas, ne sauraient manquer d'y voir un beau modèle. Ils n'auront pas tort.

Henri FLUCHÈRE.

MAJESTÉ NOIRE, par *John Wandercook* (Firmin Didot).
RAFFIN SU-SU, par *Jean Ajalbert* (N. R. F.).

La comtesse M. Michiel, en collaboration avec M. Dieulot, ont traduit *Majesté Noire* de John Wandercook. Il s'agit d'« histoires d'outre-mer ». Nous sommes à Haïti, à l'époque de la Révolution de 89 et de Napoléon. La France a libéré tous les esclaves et proclamé, principe qu'il faut encore admirer aujourd'hui puisqu'il est si mal observé de notre temps, l'égalité des hommes, quelle que soit la couleur de leur peau.

Mais les colons blancs refusent d'obéir à la première République. Deux nègres, Dessaline et Toussaint Louverture, anciens esclaves, se mettent à la tête des révoltés nègres et deviennent les généraux en chef de ces troupes nouvelles. La colonie déclare son indépendance. En vain, Napoléon envoie des troupes contre elle. Un nouveau général nègre, ancien esclave aussi, Henry Christophe, les boute hors de l'île. Il se fait nommer bientôt roi de Haïti, et quelques mois après avoir appris le sacre de Napoléon, il se fait, à son tour, couronner empereur. Il porte un uniforme chamarré à couleurs rutilantes, un chapeau à plumes immenses ; il crée sa cour, son armée, une administration. Bientôt, il veut que son pays soit florissant et, sous prétexte de lutter contre la paresse, il rend à nouveau, le travail forcé pour tous. Eternel recommencement. Ce n'est plus exactement l'esclavage, mais c'est une dépendance qui n'en est pas très éloignée...

Cet ouvrage historique semble un roman fantaisiste. Ces histoires de nègres paraissent des histoires d'enfants turbulents et instables d'humeur. Les personnages font penser à des personnages grotesques et sympathiques d'un guignol. De temps à autre, un trait humain ou héroïque. Le style même du livre a quelque chose de heurté et de naïf. Je ne sais trop si c'est du sujet que devait nécessairement se dégager cette impression ou si c'est l'auteur qui a voulu, tout en restant sympathique aux nègres, les présenter systématiquement comme de grands enfants, afin de rendre son livre plus amusant. Il est, d'ailleurs, parvenu à nous donner un ouvrage fort divertissant.

C'est également une histoire plaisante et très attrayante, quoiqu'une sombre histoire, que celle de *Raffin Su-Su*, republiée par M. Jean Ajalbert. Elle a pour cadre le Laos. *Su-Su* dans le langage laotien, signifie : « Ne pas s'en faire ».

« La destinée de Raffin coulait su-su, comme ça, n'importe comment... ». Administrateur à Xieng Khouang, il « y demeura quatorze ans, sans rentrer... » C'est le récit de sa déchéance, de la déchéance du colon isolé dans les pays dévorateurs d'Asie. On

fonde un club su-su. On boit. On joue. On raconte des histoires. On devient incapable de tout travail, d'une activité quelconque. La vie trainasse. Ici ce n'est pas le blanc qui a réduit les indigènes au travail, c'est la paresse indigène qui a vaincu le blanc. Je me demande parfois si, ce que les journalistes appellent la lutte entre l'Occident et l'Orient n'est pas la lutte entre le travail et la paresse. Mais pourquoi l'activité devient-elle si vite agitation et la sérénité, abrutissement et mort lente ?

Léon PIERRE-QUINT.

LES CONTES DE SAINT-CÉRÉ. Un vol. in-4° (N. R. F.).
GRANDEUR ET SERVITUDE JUDICIAIRES. Un volume in-16. (Edit. Kra), par *A. de Monzie*.

Quel plaisir d'enfreindre le « code du sérieux », s'écrie l'auteur de ces récits alertes, après s'être demandé si un homme politique a le droit d'écrire des contes, — quelle joie « d'échapper au pharisaïsme profitable, de se nuire en se libérant ! »

Un tel sentiment pour ainsi dire parallèle à l'aspiration des mystiques à perdre tout pour trouver tout, n'est-il pas des plus émouvants, séduisants et significatifs ? Il se retrouve, en même temps qu'une observation très aiguë de la vie provinciale, dans ces contes placés sous le vocable de la petite et pittoresque capitale du Haut Quercy.

Qu'il synthétise ironiquement et non sans profondeur la politique locale vue du « Café de Limoges » pendant la guerre, qu'il burine un drame paysan avec exhumations de cadavres enfantins au clair de lune, ou qu'il sonde l'âme d'une femme qui dénonce, après l'avoir longtemps caché, son mari, afin de sauver son honneur conjugal, M. de Monzie a le rare mérite de ne pas écrire pour écrire, de ne rien écrire d'inutile

Le même style, sobre de construction, mais avec des trouvailles imagées, presque précieuses parfois, comme d'un cristal aux brillantes arêtes, se retrouve dans *Grandeur et Servitudes Judiciaires*, qui inaugure brillamment une nouvelle collection « Grandeur et Servitude », où MM. Albert Sarraut, Jouhaux, Gil Robin, Marcel Prévost, parleront respectivement des coloniaux, des ouvriers, des médecins, des romanciers.

Quand je passai mon bachot, l'examinateur me demanda de parler des qualités et des défauts de tel grand écrivain. Je commençai par les défauts. Etait-ce par esprit de contradiction et de dénigrement, ou au contraire pour me débarrasser des scories et pouvoir admirer plus à l'aise l'or pur ? Je ne sais. Ayant à parler des grandeurs et des servitudes de la magistrature, M. de Monzie commence par les servitudes. Il garde le plus édifiant pour

la fin. La principale grandeur c'est le mépris de l'or et l'indépendance à l'égard des puissances financières. « Destinée aux âmes quiètes, la magistrature leur assure, en dépit des secousses publiques, la déférence du peuple. Quand le soupçon de simonie n'excepte plus personne, il excepte le juge. Si même on accuse le juge de céder aux influences, on ne l'accuse pas de céder aux influences de la richesse. On le dit partial, on ne le dit pas vénal. C'est par grande faveur de l'opinion. Par juste faveur. Car le juge de France mérite cette immunité, au même titre que le professeur, que le soldat, avec cette particularité singulière qu'il serait plutôt agressif que complaisant envers les forces d'oppression matérielle, qu'il y a du défi parfois dans son indépendance et du sadisme dans son intégrité. » M. de Monzie rappelle que dans sa jeunesse, au lycée d'Agen, son héros favori dans l'histoire romaine était Curius Dentatus, qui aimait mieux « commander à ceux qui ont de l'or que d'avoir de l'or lui-même ».

Il y a aussi la « grandeur de remplacement ». On a retiré les crucifix des prétoires, mais on n'a pas encore enlevé les cadres qui les contenaient, remarquait Robert de Jouvenel. Les fastes de la démocratie laïque sont souvent l'ertsatz des valeurs religieuses. « Un arrêt de mort est une chose superbe à lire à haute voix, s'écrie Tibia, valet du juge Claudio, dans les Caprices de Marianne. Mais la lecture d'une sentence civile a son charme insidieux et perfide... La jurisprudence grignote la loi et l'étire comme un acier... Il y a des gens qui aiment la gloire et n'aiment pas le risque ; ceux-là sont des magistrats nés... » M. de Monzie, avocat, sème les formules piquantes et analyse avec subtilité les voluptés que peut procurer l'exercice du troisième pouvoir. Voluptés chèrement payées, si nous en jugeons par sa description des « servitudes ». Il n'y a jamais eu, avance-t-il, de grands politiques ni de grands écrivains magistrats. Montaigne et Montesquieu quittèrent la toge de bonne heure. « Ces grandes vocations intellectuelles s'établirent sur une absence complète de vocation judiciaire... La simarre colle à la peau... Nessus sous sa tunique était bien incapable d'assouplir son corps et son esprit. Vêtue de même, la magistrature est incapable d'évoluer ». M. de Monzie se déclare partisan du juge unique. Inutile de dire que son livre est plein de souvenirs fournis par une longue carrière au Barreau, au Parlement et au Pouvoir. Il y a même des réflexions sur l'affaire Oustric et les incompatibilités parlementaires, à côté d'aperçus sur les rapports profonds du Judiciaire, de l'Exécutif et du Législatif.

Emile DERMENGHEM.

LA VIE DU SAGE PROSPERO, par *Francis de Miomandre* (Plon 1930).

Sur plusieurs thèmes shakespeariens, des variations dont le charme est irrésistible, mais là n'est point la question. Ce livre est à l'image de son héros « dont la beauté arrivait de très loin ». Aussi bien tous ces thèmes shakespeariens ou pseudo shakespeariens ne sont que des mouvements à la surface d'un thème sourd, profond, affirmatif, et dont la violence est si bien contenue — je dirais presque déguisée — qu'on pourrait ne pas l'entendre. Une pudeur et presque une crainte d'entr'ouvrir au public la vie secrète de son âme éclairée, orientée vers une réalité intense, incitent Francis de Miomandre à recouvrir de voiles aimables la puissante source intérieure d'où il vient de puiser ce livre magnifique et dont nous attendons maintenant de nouvelles manifestations.

Ceux qui par stérilité se condamnent à attacher aux gens des étiquettes afin de les classer dans des catégories où chacun est censé se répéter indéfiniment seront les derniers à discerner chez leurs sujets épinglés des renouvellements (scandaleux) fomentateurs de troubles. J'imagine le désarroi devant un livre authentiquement prophétique que Francis de Miomandre brandirait à la face de la Critique, d'une Critique toute voilée de deuil pour l'occasion.

Je ne puis à ce propos m'empêcher de penser au dernier livre de Cassou (1) qui devrait révéler aux plus obtus un Cassou dont on est en droit de tout attendre. (Par tout j'entends tout, incendies, music-hall, bonbons et bombes, piraterie, éclats de rire, enfin tout). Des critiques cependant ont bien voulu pardonner ce livre à l'écrivain bien connu, etc... comme on excuse une mauvaise plaisanterie. Ils y ont vu non sans raison une atteinte à la morale bourgeoise, tranquille comme si simplement Cassou n'avait pas vu l'écriteau *sens interdit*. Ils veulent bien le lui pardonner (pour une fois) à cause de son passé d'écrivain « aimable » (musiques, harmonies, mélodies) mais il doit être entendu qu'on exige de lui qu'il soit indéfiniment inoffensif dans son amabilité, et respectueux d'un cliché ou « comme une petite image » des morts voudraient le conserver.

Par contre Francis de Miomandre a si bien montré patte blanche, qu'il semble n'avoir éveillé aucune suspicion. Il me faudrait sans doute écrire tout un volume d'exégèse sur son Prospero pour le faire excommunier, et je l'écrirais, ma foi bien volontiers si je ne savais qu'il l'écrirait lui-même mieux que moi et si je ne

(1) Jean Cassou : *Comme une grande image* (Emile Paul).

croyais deviner qu'il aura un jour envie de revenir sur ce que ce livre contient d'essentiel.

« La vie du sage Prospero » doit être condamné par tous ceux qui se veulent protéger de l'anarchie spirituelle, par tous ceux qui prétendent organiser « la vérité » dans des systèmes religieux, philosophiques ou moraux. Et ce n'est pas assez. L'aimable Prospero dit (mais cela ne peut être que par inconscience, il est trop aimable) des choses sur la politique que l'on veut bien, afin de lui rendre service, faire semblant de ne pas entendre. Il prétend que la perfection déteste la politique, car elle ne parvient, dans cette comédie, à jouer aucun rôle. « Tout le drame social n'est-il pas en ceci que lorsqu'un sage par hasard apparaît sur la terre il refuse de commander et que par conséquent le pouvoir est par définition détestable »... « pour ceux du moins qui n'accordent de prix qu'à la sagesse »... s'empresse d'ajouter l'aimable auteur... allons, on respire... et pourtant je me permets d'insinuer que c'est peut-être plus grave.

Après que Prospero eut livré le duché aux mains fraternelles infâmes et politiques d'Antonio il se consacra aux sciences occultes et ésotériques. Par la pensée il « bondit au dessus des souverainetés illusoires » et devient maître de l'Univers. Puis les événements se précipitent autour de lui. De la personne même de Prospero maintenant émane une autorité qu'il est seul à pouvoir briser. Et parce qu'il ne veut justement point d'autorité il brise le cercle magique que la vérité de son être tend à créer autour de lui pour le protéger. Volontairement sans défense, le voici en exil.

Maître des éléments, Prospero fait surgir une tempête pour s'emparer de ses ennemis. Au moment d'aller reprendre son duché il ne résiste pas au plaisir de voir d'abord ses ennemis enchaînés. Donc la puissance magique et la science ésotérique n'ont pas fait avancer Prospero d'un seul pas vers la sagesse. C'est bien ainsi que nous devons le comprendre. Prospero maintenant sait tout ce que l'on peut savoir, et rejette tout. Mais il lui reste la capacité d'aimer un peu mieux, et n'est-ce point cela la vraie sagesse ? Dès lors Prospero aux manières exquises, dont la courtoisie souveraine est basée sur sa connaissance des désirs des âmes, ce jeune sage dont le regard parfois insoutenable venait du fond des siècles, *chacun retrouvait en lui quelque chose de soi-même, mais apaisé et comme accompli* : cette connaissance qu'il avait de la nudité primordiale des choses... « Je sais bien qu'il suffit de fermer les yeux pour que tout devienne noir... et cependant si je rouvre les yeux tout se recrée aussitôt, tout apparaît dans la radieuse éternité de l'instant... tout est réel est vrai... ah les belles ombres que fait mon peuple en passant contre le mur de ma raison ! »

N'est-ce point admirable ?... Et pourtant le peuple ne comprend pas cette sagesse. Quoiqu'il fasse, Prospero ne pourra pas faire comprendre au peuple pourquoi il a renoncé à ses pouvoirs magiques !

Lorsque triomphe Caliban, Prospero ne semble même pas s'en apercevoir car il est à ce moment-là follement épris de Cléopâtre. Il ne se reconnaît plus : « que suis-je devenu ? qui reconnaîtrait Prospero dans cet homme incohérent ?... Etais-je un sage, ou simplement me croyais-je tel parce que je n'avais pas vécu ?... Je savais que ces souffrances existaient... mais je ne les avais pas senties. Il fallait que je devinsse moi-même... cet amalgame atroce de chair et de douleur ». Prospero supplicié par son amour, broyé « comme une olive sous la meule », martyrisé dans toute sa chair, vit enfin, sent jaillir en lui une nouvelle sève comme une rédemption. Il est pris par sa passion. Il abdique. « Une passion a ceci d'admirable qu'elle nous rend insensible à tout ce qui n'est pas elle ». Contact avec la réalité.

Et sait-on comment meurt Prospero le sage, Prospero qui n'a plus que ce geste à faire pour parvenir au seuil de l'accomplissement ? Dans les bras d'une femme, seul objet de son amour. — Ce chemin vers la sagesse exige donc une marche à reculons ?... — Mais pas du tout, c'est terriblement sérieux... — Sérieux ?... Adorable, paradoxal !... Mais si tout cela était sérieux... voyons, voyons... au-delà de certaines limites, Monsieur, nous refuserions que l'on vienne nous distraire et n'accepterions point que l'on veuille nous instruire.

Carlo SUARÈS.

VALENCIA ENTRE DEUX RÊVES, par *Georges Pillement* (Grasset).

Il faut décidément que l'Espagne déborde de sortilèges pour continuer d'exercer, en dépit de tous les poncifs que ses mirages peuvent entrainer, un attrait permanent sur nos jeunes écrivains. Certes, ils sont toujours sûrs de rencontrer là-bas, de l'autre côté des Pyrénées, une terre et un ciel propices à leurs spéculations sentimentales, un décor d'où le romanesque n'est point encore tout à fait exclu et qui porte en lui, intactes, les précieuses et de plus en plus introuvables ressources de la poésie. Si, l'an dernier, Marcel Brion nous donnait, dans son délicieux *Caprice Espagnol* la vision d'une contrée dont nous ne soupçonnions point les innombrables richesses, aujourd'hui Georges Pillement nous entretient d'une autre Espagne, d'une Espagne qui lui appartient en propre puisqu'il nous la dépeint à travers les tremblantes vapeurs du rêve et du souvenir...

C'est donc un autre pays que Pillement nous révèle et que nous découvrons avec lui, un pays différent de tous les autres et qui les vaut bien. S'il n'avait fait que nous décrire une Valencia de touristes, peu nous importerait. Mais la Valencia de son livre est faite uniquement de ses émotions, elle est sortie, vivante et irréelle à la fois de son cœur, de ce cœur « triste et enfantin », qui sait si tendrement s'abandonner. Il mêle à son récit de douces et émouvantes confidences, si bien qu'on le devine partout et qu'on le retrouve, même lorsqu'il essaie de se dérober à nos regards. Et, peut-on oublier, lorsqu'on l'a lu une fois, un aveu comme celui-ci: « Je suis seulement moins naïf, moins gêné par les vêtements neufs de ma jeunesse qui se sont faits à l'usage, qui commencent à s'user... » Je ne crois pas qu'il existe actuellement beaucoup d'écrivains capables d'écrire aussi simplement, aussi sincèrement un aveu de cette espèce... (1)

Mais tout le livre de Pillement ne concerne pas uniquement des visions rétrospectives et introspectives et, bien qu'il se défende tout seul d'être un roman, il nous narre, dans sa seconde moitié, une étrange, savoureuse et pathétique aventure amoureuse que seul le climat espagnol pouvait susciter. C'est celle du héros qui dit « je » d'un bout à l'autre de l'ouvrage et de Dona Luisa, marquise de Dos-Aguas. Là, dans cette aventure, le rêve rejoint la réalité, coïncide avec elle, grâce à un jeu subtil de péripéties extravagantes où tour à tour entrent en scène un appartement secret, d'audacieux et inhumains automates, un cheval de bois, et que mène un amour éperdu... Pillement jongle avec le fantastique sans que ce dernier, un seul moment, ne nous paraisse suspect. Il s'ensuit des visions parfois étouffantes, l'ombre de Goya flotte dans l'air, on respire une atmosphère quasi-apocalyptique. Mais le récit de cette aventure est mené sans faiblesse et sans heurt; il est impondérable et cependant significatif....

Je ne crois point, du reste qu'on puisse utilement parler de ce livre en quelques lignes et je sais d'avance que celles que je lui consacre négligent involontairement le meilleur de lui-même : son charme, sa jeunesse un peu mélancolique, sa lumière, sa couleur, et aussi sa passion. Un livre comme celui-ci renferme trop de qualités invisibles et secrètes pour qu'il nous soit permis de les goûter et de les jeter au grand jour. Mais à l'émotion constante qu'elles nous procurent il est aisé de les mesurer. Nous savons bientôt que Pillement est un poète et, comme tel, qu'il peut nous ménager demain les plus grandes surprises.

Louis EMIÉ.

---

(1) Si, Paul Léautaud...

TOURGUENIEV, par *André Maurois* (Grasset).

Tourgueniev fut le plus occidental des écrivains russes du XIXe siècle. Par lui, la flottante Russie si souvent entraînée vers l'Asie par sa nature la plus profonde, s'ancre à l'Europe. Aux mœurs et à l'art de l'Europe. C'est la raison pour laquelle, plus qu'une hostilité littéraire, une aversion profonde à l'égard de tout ce qu'il y avait en eux de trouble, de souterrain, d'asiatique, enfin, l'a dressé contre Dostoievski et Tolstoï. Il est aussi loin de *Guerre et Paix* que des *Frères Karamazov*, l'auteur de *Fumées* et de *Père et Enfant*. Trop de liens le rattachaient à l'Occident pour qu'il ait pu achever dans un Roudine ou un Bazarov, le type russe qui se composait dans un Raskolnikov, un Mychkine. Aussi ne faut-il pas demander à Tourgueniev ce qu'on sollicite de Dostoievski ou de Tolstoï. Sa personnalité fut assez riche et son talent assez grand pour se suffire à eux-mêmes et pour nous enchanter aujourd'hui encore, je veux dire dans le beau livre de M. André Maurois qui dessine si bien son personnage. Nul n'a mieux connu les limites de son héros et de son sujet, mais la véritable œuvre d'art est celle qui se parfait dans ses limites. En choisissant Tourgueniev M. Maurois a voulu insister sur le côté *zapadnik* de l'homme et de l'écrivain, montrer un Russe qui ait pu être l'ami de Flaubert, l'amant — incontestablement — de Mme Viardot, et discuter d'esthétique littéraire dans les salons et les cénacles parisiens. Et il y a aussi le sentiment de la nature, si rare dans la littérature russe, qui le rapproche encore de l'Europe. Le livre de M. Maurois est plein de charme, de poésie, d'intuition profonde et de conviction. Il ressuscite pour notre plus grand plaisir un Tourgueniev que nous avions peut être trop oublié, absorbé par le tumultueux génie et le sombre éclat de ses contemporains, et que nous retrouvons ici dans sa juste lumière, à sa vraie place.

Marcel BRION.

L'USINE, par *Jean Pallu* (Rieder, édit.)

Un gros effort pour écrire comme on parle. Mais ce parler populaire employé par Monsieur Jean Pallu n'est pas celui qui entre dans l'avenir. Quelques-unes de ses phrases sont composées de ce qu'il y a de plus machinal dans l'expression de tous ; et il me semble parfois faire un sort à « ce que la pensée abandonne ». C'est à travers les images employées par les gens incultes qu'il faut chercher à renouveler le langage. Du moins, je le crois.

Mais ces tableaux de la vie moderne, dessinés à grands traits, avec beaucoup de force, ont leur style bien à eux, atteignent parfois à la vérité dramatique des événements. Tout le livre me sem-

ble assez inspiré des premiers ouvrages de Huysmans. « Travail assis » est un chef-d'œuvre de bon sens et de sagesse. Je demande qu'un tirage à part de cette nouvelle figure dans toutes les bibliothèques d'officiers.

Pourquoi ne puis-je pas relire « Le Père Rivat » sans penser aux « Lettres de mon Moulin » d'Alphonse Daudet ? Car j'ai relu ce « conte ». Je dis conte avec le même sentiment qui commandait à Flaubert de classer « Un cœur simple » à côté de la Légende de Saint-Julien l'Hospitalier dans son recueil de contes. Mais « Une heure volée à l'usine » est l'histoire que je préfère. Le suicide à la russe, une chance sur six...

Et Jeux ? Jean Pallu a lu les contes d'Andersen.

Joe BOUSQUET.

LES DERNIERS JOURS DU RÉGIME IMPÉRIAL, par *Alexandre Block*, traduit du russe par Hélène Iswolsky.

Le livre traduit par Hélène Iswolsky est un recueil de documents très habilement liés les uns aux autres. On le lit avec plaisir. On ne voit pas très clair dans toute la première partie. La faute en est aux événements qui éclataient un à un sans livrer encore le secret de leur importance. A partir de la page 78, le récit coule plus vite, dresse des personnages plus grands que nature. Ils font ressortir la médiocrité du Tzar...

« Rodzianko télégraphia au tzar :

« La situation est grave : l'anarchie règne dans la capitale. Le gouvernement est paralysé. Le mécontentement croît sans cesse. On tire des coups de fusil dans les rues. Les différentes unités des troupes tirent les unes sur les autres... »

Le comte Freedericz raconte que lorsque le Tzar reçut le télégramme de Rodzianko, il dit: « C'est encore ce gros Rodzianko qui m'écrit des bêtises. Je ne lui répondrai même pas ».

Voilà une citation qui me paraît significative. J'ajoute que de cette fenêtre, on a une vue assez complète des événements rapportés dans le livre.

Un livre comme celuici ne se résume pas. Il prend fin, d'ailleurs, au moment de l'abdication du Tzar, c'est-à-dire quand l'Esprit Révolutionnaire n'avait encore manifesté que sa force.

Joe BOUSQUET.

LES RÉVOLTÉS, par *Alexandre Maraï*, roman traduit du hongrois par Ladislas Gara et Marcel Larjeaud (Edit. Les Revues).

L'histoire d'un petit groupe d'adolescents, en Hongrie, pen-

dant la guerre. L'atmosphère est celle d'une chanson triste dont on ne comprendrait pas les paroles ; à la mélancolie de laquelle on ne serait pas étranger. Ce livre doit être très bien traduit puisqu'il nous apporte, *intact*, son mystère.

Tout d'abord, on pense en le lisant aux *Faux-monnayeurs* d'André Gide. Ces adolescents, ces amis hantent ensemble les lieux de plaisir, comme ils ont fréquenté la même école. Soudain, ils se voient plus étroitement liés, malgré eux, par le fait que l'un d'entre eux a dupé les autres au jeu. On dirait que se fait jour, ici, une vérité très cruelle: Un groupe n'existe en tant que groupe, ne se donne une âme qu'en se traversant tout d'un coup de l'éclat étranger d'une trahison. La présence du traître est comme la conscience humaine de telle ou telle association mystique. N'existait-il pas une secte de croyants dont c'était la revendication la plus haute que la sanctification de Judas ?

Livrés à eux-mêmes dans une ville partiellement dépeuplée, ils se soumettent à tout ce qui peut les réunir dans la communauté des inspirations enfantines. La crainte des gamins punis, giflés, tourne au vice — à la passion plutôt. Ils volent. Ainsi leurs actions les grandissent sans les arracher à l'enfance. On verra tout ce qu'ils peuvent imaginer d'accomplir avec les produits de leurs vols. Comme tout cela va plus loin que *Les enfants terribles* de Jean Cocteau ! Je comprends pourquoi Pierre Guéguen a comparé ce livre au *Grand Meaulnes*.

Une vie qui ne ressemble pas à celle que mènent leurs pères. Toutes les actions sont permises. A une seule condition : qu'elles soient sans but pratique. « Qu'elles n'aient pas le sens commun » comme on dit en France.

Ce livre est plein du désir d'échapper à la vie qu'on nous a faite. On y rencontre le plus profond appel de l'esprit dans les images les plus qualifiées pour nos glacer et pour anéantir notre raison...

— Et pendant ce temps, vos pères se battent au front...

— Je vous demande pardon. Nous ne nous préparons nullement à la vie.

Joe BOUSQUET.

CORRESPONDANCE DE MARCEL PROUST *à* ROBERT DE MONTESQUIOU (Plon, Editeur).

Le critique qui dénoncerait l'indiscrétion de ses contemporains si curieux de toutes les correspondances d'hommes illustres se verrait accusé de pharisaïsme, c'est pourquoi il est préférable de renoncer à cette attitude empreinte d'une noble intransigeance et avouer plus simplement que c'est un plaisir délicieux que de glisser un œil dans les secrets d'autrui.

Ce plaisir devient un régal lorsque l'auteur de la correspondance est cet homme qui semble avoir emporté dans la tombe le secret des lettres charmantes : Marcel Proust... Mais tous ceux qui liront la correspondance de Marcel Proust à Robert de Montesquiou éprouveront un sentiment assez complexe :

Ils retrouveront d'abord cette finesse d'observation, cette subtilité d'analyse qui font de *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, de, *Du côté de chez Swan*, des œuvres rares... et peu à peu les hantera le regret du grand romancier si tôt disparu.

Il leur viendra une tristesse lugubre d'avoir passé quelques heures en compagnie du grand malade, de ce mourant toujours aimable et affectueux.

Et leur tristesse sera augmentée de voir combien une âme délicate comme celle de Marcel Proust a été incomprise de ses contemporains et en particulier de Robert de Montesquiou si plein de lui-même, si égoïste et si vain.

Quelques-uns prononceront peut-être le mot d'humilité devant cette affection et cette admiration toujours si vive et expansive malgré la froideur, le dédain, l'orgueil de caste du comte.

Jean DEBIA.

LETTRES ETRANGERES

LES JUIFS DE ZIRNDORF, par *Jakob Wassermann*, traduction R. Henry. (Albin Michel).

Ce livre étrange et déconcertant vaut d'abord par son atmosphère, étouffante, mystérieuse et maléfique, dans laquelle le surnaturel affleure constamment à la surface du quotidien. Une petite ville de Bavière, Zirndorf, propice aux événements extraordinaires, des êtres semblables à ceux que nous rencontrons chaque jour, mais où se révèle dans l'étrange lumière du récit, tout un arrière plan ténébreux,extases mystiques, grouillements de larves, le bien et le mal, en tas, pêle-mêle, avec ses aspirations avortées, ses élans qui s'arrêtent à mi-chemin, et son insatisfaction profonde, basique, de la vie, qui n'aboutit pas, cependant, à l'effort nécessaire pour se libérer. Et ceux qui se libèrent le font avec tant d'arrachement, de déchirement, que l'acte libérateur leur coûte presque la vie.

C'est là un des ouvrages les plus curieux de Jakob Wassermann, celui dans lequel le grand romancier allemand a le mieux traduit sa connaissance de l'âme juive. A-t-il voulu donner la synthèse d'une race, d'un destin, en décrivant le trouble spirituel qui torture, plus encore, que les difficultés matérielles de la vie, les Juifs de Zirndorf ? Ou, plutôt, n'a-t-il pas montré, au delà de la

religion, et de la race, le pathétique débat des êtres mal adaptés à l'existence qu'ils sont obligés de vivre. Telle est la signification, me semble-t-il, de l'apparition à la fin du livre, de ce roi douloureux, qui est Louis II de Bavière.

Un beau livre qui remue des inquiétudes profondes, écrit avec un talent de conteur magistral. Bonne traduction de M. Raymond Henry.

L'Ombre du Caudillo, par *Martin Luis Cuzman*, trad. G. Pillement. (Gallimard).

Le pittoresque récit de Martin Luis Guzman nous en apprend plus que de gros volumes savants, sur les détours de la politique intérieure mexicaine. Voici pour les élections présidentielles, deux généraux qui s'affrontent, l'un soutenu par le Caudillo — le grand chef (dans la réalité le personnage anonyme ne fut-il pas le général Obregon ?) l'autre, jeune, généreux, ardent, soutenu par des partisans enthousiastes. Attentats dont sont victimes les députés amis des candidats, coups de revolvers à la Chambre, bataille rangée dans les rues, intrigues, tripotages, marchandages, jusqu'au coup de force qui anéantit les ambitions d'Aguirre. La mort du jeune général et de ses partisans est racontée avec une admirable simplicité, et à ce moment le livre atteint une grandeur épique. *Les scènes d'action* sont ce qu'il y a de mieux réussi dans ce roman, car la médiocrité des combinaisons souterraines fait place à la lutte ouverte, où chaque homme, courageusement, joue sa vie. Le récit de la séance de la Chambre où l'attentat est préparé contre le député Olivier, est conduit avec une puissance et une habileté qui en feraient de l'excellent reportage, si ici la fiction et la chronique du réel n'étaient mélangées d'une façon inextricable.

Considérer l'Ombre du Caudillo comme un document, plus encore que comme un roman, c'est le mettre à sa vraie place, et lui donner toute son importance, bien plus grande que celle d'une œuvre d'imagination. Martin Luis Guzman a vécu très intensément, lui-même, cette vie politique qui rappelle à bien des égards l'Italie de la Renaissance : aussi n'a-t-il qu'à se rappeler ses expériences pour nous intéresser.

Les Romanciers Américains (Collection G. Charensol, Denoël et Steele).

L'anthologie des romanciers américains, composée par M. Victor Llona, avec des préfaces et des traductions de MM. Vic-

tor Llona, Bernard Fay, Regis Michaud, L. Savitsky, A. Maurois, M. E. Coindreau, L. Durtain, Salemson, M. J. Arnaud, Gruyer et Postif, M. Remon, Delgove et Raimbault, etc., inaugure très brillamment la collection des Romanciers étrangers contemporains dirigée par G. Charensol.

Les écrivains représentatifs de l'Amérique moderne sont réunis ici S. Anderson, L. Bromfield, J. B. Cabell, J. Dos Passos, Th. Dreiser, E. Hemingway, S. Lewis, L. Lewisohn, J. London, Upton Sinclair, G. Stein, G. Wescott. « Témoins » de différentes générations littéraires, et de différents climats littéraires, aussi, New England, West, Middle West. Car il y a presque autant d'Amériques que d'Etats, et chacune a sa littérature typique. L'excellence des traductions et des préfaces qui disent brièvement tout l'essentiel, fait de ce livre une introduction utile à l'examen plus complet de la littérature américaine, que plusieurs lecteurs, mis en goût, seront tentés de faire.

Les textes choisis ne se contentent pas d'ailleurs, de montrer les divers aspects de la littérature américaine, mais aussi les différentes réactions des écrivains devant la société, acceptation et réalisme chez Anderson ou Hemingway, résistance de Lewisohn et Dos Passos, satire de Lewis, refuge dans la fantaisie de Cabell, ou refuge en Europe de Bromfield. Tout cela est très vivant, très actuel, et atteste la considérable fécondité littéraire des Etats-Unis.

Ce livre vient à son heure et ne manquera pas, j'en suis sûr, d'éveiller un grand intérêt.

CLEOPATRE, par *Arthur Weigall*, trad. par Duren et Laville (Payot).

Quelle invitation aux vagabondages de l'imagination il y a dans certains noms ! Celui de Cléopâtre, tant chanté par les poètes, a quitté, presque, le domaine de l'histoire pour entrer dans celui de la légende. D'où les interprétations innombrables et contradictoires qui se présentent à nous dès que nous voulons considérer dans sa réalité véridique la Reine d'Egypte. Reconstituant parmi tout le fatras d'une érudition morte la physionomie de cette femme étrange et captivante, M. Arthur Weigall, qui fut inspecteur général des Antiquités du Gouvernement Egyptien, et qui possède en cette qualité l'information la plus sûre et la plus étendue qu'on puisse avoir, poursuit au delà des textes une figure *vivante*. Pour que l'époque à laquelle vécut Cléopâtre nous devienne moins étrangère, il use de deux moyens qui offrent à l'historien ses plus précieuses ressources ; d'une part il nous fait

citoyen de l'antique Egypte, de l'autre il nous intéresse aux conflits politiques de ce temps comme s'il s'agissait d'événements contemporains. Cela le conduit à tracer un tableau de la politique romaine qui est, peut être, ce que nous avons vu de plus beau et de plus évocateur depuis les livres de Gugliemo Ferrero.

Mais, surtout, prenant souci de la psychologie des êtres, — la seule trace survivante, reconnaissable, au delà des siècles, car ni les passions, ni les ambitions humaines ne changent, — il nous présente remarquablement ce jeu d'intrigues, de convoitises louvoyantes, d'appétits brutaux qui s'agitaient autour du trône d'Alexandrie. Et cela, c'est de la vraie histoire, de l'histoire vivante, et valable pour tous les temps.

LA JEUNESSE DE LÉON X, par *G. B. Picotti*, trad. par Hayward et Humbert. (Payot).

On raconte que Clarisse de Medicis, sur le point de mettre au monde son fils Jean qui devait devenir illustre sous le nom de Léon X, rêva qu'elle accouchait d'un lion gigantesque mais très doux. Ce songe présageait assez fidèlement ce qu'allait être la vie de cet homme génial et tumultueux qui mérite d'être appelé le « Pape de la Renaissance ». Tous les dons de l'intelligence et du cœur brillaient en lui ; les hommes les plus illustres de son temps collaborèrent à son éducation, les plus grands artistes, les poètes et les savants à la gloire de son pontificat.

Quelle évolution conduisit ce « lion » du rêve — qui prendra effectivement le nom de « Leo » — du palais de la Via Larga où il naquit le 11 décembre 1475, palais où les Médicis étalaient un luxe princier, jusqu'au trône de Saint Pierre, où il régna pour le plus grand bien de l'Eglise et de l'art ? C'est ce que nous raconte M. G. B. Picotti, en décrivant la jeunesse de Léon X, dans un volume magnifique, vaste fresque où revit intensément la fougue de la Renaissance. Comment son temps le modela, ce qu'il en reçut, au cours de son éducation et de ses premières expériences, jusqu'à devenir le *type*, l'homme représentatif d'un siècle si prodigue en génies, c'est là une des plus merveilleuses réussites entre toutes celles d'artistes, de guerriers, d'homme d'Etat, qui peuplèrent l'Italie. Ce ne fut pas sans peine et M. Picotti dessine les courbes schématiques de ce curriculum vitae bousculé par des fortunes contraires, emporté par la chance, mais sachant tout utiliser obstacles et succès, jusqu'au triomphe. Jeunes années pleines d'enthousiasme, d'intelligence, de feu... Nous aimerions maintenant que M. Picotti nous conduisît à travers les fastes de cette glorieuse maturité et de l'extraordinaire vieillesse. Et que de Florence il nous amenât jusqu'à Rome.

Quelques volumes de la Collection des Deux Textes (Payot, éditeur).

J'ai déjà signalé l'intérêt que présente non seulement pour les lettrés mais aussi pour les lecteurs désireux de connaître le texte original d'une œuvre étrangère qu'ils ne peuvent pas lire sans la traduction, la Collection des Deux Textes des Editions Payot. Rien n'est plus utile à la culture que le voisinage de l'ouvrage russe, anglais, allemand, avec une bonne version française ; il n'y a pas de meilleur moyen d'apprendre une langue étrangère, si on l'ignore, ou de s'y perfectionner. Cette confrontation fait ressortir au point de vue linguistique tant de remarques curieuses qu'on trouve à lire ces volumes autant de profit que de plaisir.

Le choix des ouvrages est excellent ; celui des traducteurs l'est aussi : il s'agit ici d'écrivains qui connaissent à merveille les ressources et les difficulés de cet art délicat et périlleux. Contraints à une loyauté envers le texte que la présence juxtalinéaire de celui-ci exige, ils parviennent néanmoins à découvrir une forme fidèle et élégante.

Voici les livres qui ont déjà paru dans cette Collection : A Christmas Carol, de Charles Dickens, avec une traduction de M. R. Gaillard, Tarass Boulba, de N. Gogol, traduit par M. H. de Witta. Der Goldne Topf, de E. Th. Hoffmann, traduit par M. B. Gidon. Assia, de Ivan Tourgueniev, traduit par Mme N. M. Prokhnitskaia, et The Strange Case of Dr. Jekyll and M. Hyde, de L. R. Stevenson, dans la version du maître traducteur et introducteur de Stevenson en France, Theo Varlet.

Et bien d'autres volumes non moins intéressants que ceux-ci sont annoncés, que nous attendons avec impatience.

Marcel Brion.

La Peinture

IMRE REINER

La peinture est une amante farouche qui exige d'être aimée pour elle-même. Et la crise aigüe que nous traversons éclaircit le nombre des soupirants. De moins en moins le métier de peintre apparaît comme une carrière à profits rapides et mirifiques ; comme annonciateur de la double manne céleste et séculaire. Imre Reiner n'a jamais demandé ni souhaité autre chose. Dès qu'il a compris la grandeur tragique de la vie du véritable artiste, dès qu'il a pris conscience de la gravité de la peinture, il s'est voué avec ferveur à la conquête de sa Terre Promise, quelque rude dut être son acheminement.

Dans les plaines danubiennes de sa Hongrie natale, la lumière jouait de ses mille et mille artifices. En toute liberté. A l'état pur. Lumière, et ses myriades de décharges non pareilles; et son incessant ruissellement; puisant en elle seule ses causes et ses effets. A perte de vue, les terrains vagues du ciel. Quelle débauche d'harmonies pour des yeux qui s'ouvrent à la connaissance du Monde! A la conquête du Monde... Pour connaître il faut aimer. Il ne faut pas moins souffrir. Et la vie de Reiner, c'est de la souffrance en fusion. Mais cela ne regarde personne. Sa vie lui appartient. Ses œuvres seules sont offertes à notre jugement. Elles seules sont en partage entre lui et nous. Toutefois l'œuvre est fille de l'homme. Elle est marquée de ses désirs et de ses douleurs. Elle témoigne de ses ardentes méditations, de ses enthousiasmes, de ses nostalgies.

Il est fort rare de rencontrer un jeune peintre qui soit aussi indifférent aux mots d'ordre du jour ; un jeune peintre qui s'inquiète aussi peu des tendances de son époque et qui ne se soucie nullement de se chercher une originalité, serait-elle en avance d'une mode. Reiner n'a pas le temps d'interroger ses contemporains. D'ailleurs il n'a rien à apprendre d'eux, il vit, cela suffit. Toutefois il ne manque pas de rendre de fréquentes visites à celui qu'il appelle « son dieu » : Rembrandt. Il lui arrive de rester des heures au Louvre, isolé du monde, devant les chefs-d'œuvre de ce géant de la peinture. Et cela, déjà, en dit long sur le *sérieux* d'Imre Reiner.

Que l'on ne voie pas là de quoi conclure que notre peintre est un homme de musée. Ce serait singulièrement le méconnaître. S'il demande aux maîtres de son art, non pas des leçons précises certes, mais de soutenir sa ferveur, il se garde bien de leur emprunter tel ou tel procédé technique, telle ou telle recette ; lorsqu'il peint, il sait oublier tout ce qui n'est pas lui-même ; il puise dans son esprit et dans son cœur les rythmes propres à traduire son émotion en de souples cadences. Ses œuvres sont toutes des confidences et des expériences *personnelles*.

Le spectacle de la vie est pour lui un incessant émerveillement, qu'il n'exprime

pas par une peinture exubérante ou fougueuse, car le fonds de sa nature est humilité et tendre gravité. L'aspect des choses, le visage des êtres, n'ont pour lui de valeur que pour autant qu'ils décèlent par certains signes quelque vérité profonde enfouie dans les mystérieuses complexités de leur personnalité idéale. Toutes ces fleurs si troublantes ; toutes ces figures où le rêve s'inscrit à travers le réseau des apparences et le tissu des réalités; tous ces paysages empreints d'une très pure, d'une intense poésie ; ces étranges atmosphères créées par les modulations délicates et raffinées d'une palette où dominent les gris, les bleus, les verts, disent la qualité intellectuelle et la précieuse sensibilité de Reiner, qui transfigure le monde en des équivalences harmonisées. Dans les peintures de Reiner, les formes ne sont plus une limitation, un obstacle ; elles se dépouillent de ce caractère d'étanchéité qui isole l'objet; une communion parfaite relie les choses et les baigne d'une ambiance surréelle. Cette intimité si troublante est obtenue, non pas par des rappels faciles d'ornementation ou des concordances arbitraires (il semble que le peintre y parvienne comme à son insu) mais par la seule magie des couleurs, par les plus musicaux rapports de tons. En cela Imre Reiner s'affirme comme un peintre véritable. Et je tiens cette particularité pour très remarquable en un temps où règne encore la confusion.

Roger BRIELLE.

Échos.

L'Argus de la Presse vient d'éditer la sixième édition de « *Nomenclature* des Journaux et Revues en *langue française* paraissant dans le monde entier ».

C'est un volume très documenté de plus de 1.100 pages, renfermant plus de 15.000 noms de publications différentes, qui rendra des services à tous ceux qui s'intéressent à la Presse et à la Publicité.

*
* *

Le 4e Salon des Médecins de Provence aura lieu à Marseille, Galerie Detaille, 77, Canebière du 26 Mai au 11 Juin 1931. S'inscrire au plus tôt chez le Dr Rottenstein, 1, rue du Lycée (Tél. Colbert 23-24). Droit d'inscription : 20 fr. (C. C. P. 310-40 Marseille).

S.G.T.M. Société Générale de Transports Maritimes à Vapeur

SIÈGE SOCIAL : 6, Rue de Surène, PARIS. — Adr. Télég.: TRANSPORTS
SIÈGE DE L'EXPLOITATION : 70, Rue République, MARSEILLE
Adr. Télép. : TRANSPORTS 68-82. Inter. : 55

SERVICES RAPIDES POUR PASSAGERS ET MARCHANDISES SUR :
l'Algérie, le Sénégal, le Brésil, l'Urugay, l'Argentine, les Antilles, Golfe du Mexique.

Pour frêt et passagers s'adresser au Siège de l'Exploitation

PARIS, Siège Social : 12, Bd de la Madeleine.
MARSEILLE, Agence générale : 3, place Sadi Carnot.

Compagnie
d'Assurances

LE SECOURS

ACCIDENTS
INCENDIE
VIE - VOL

AGENCE
Direction de Marseille : MM. LOUBIGNIAC ET DELANGE

42, Rue Paradis
Tél. 76-72

RENDEZ-VOUS DU MONDE ÉLÉGANT ET DES AFFAIRES

Brasserie de Strasbourg

Restaurant de 1er ordre ouvert après le Spectacle

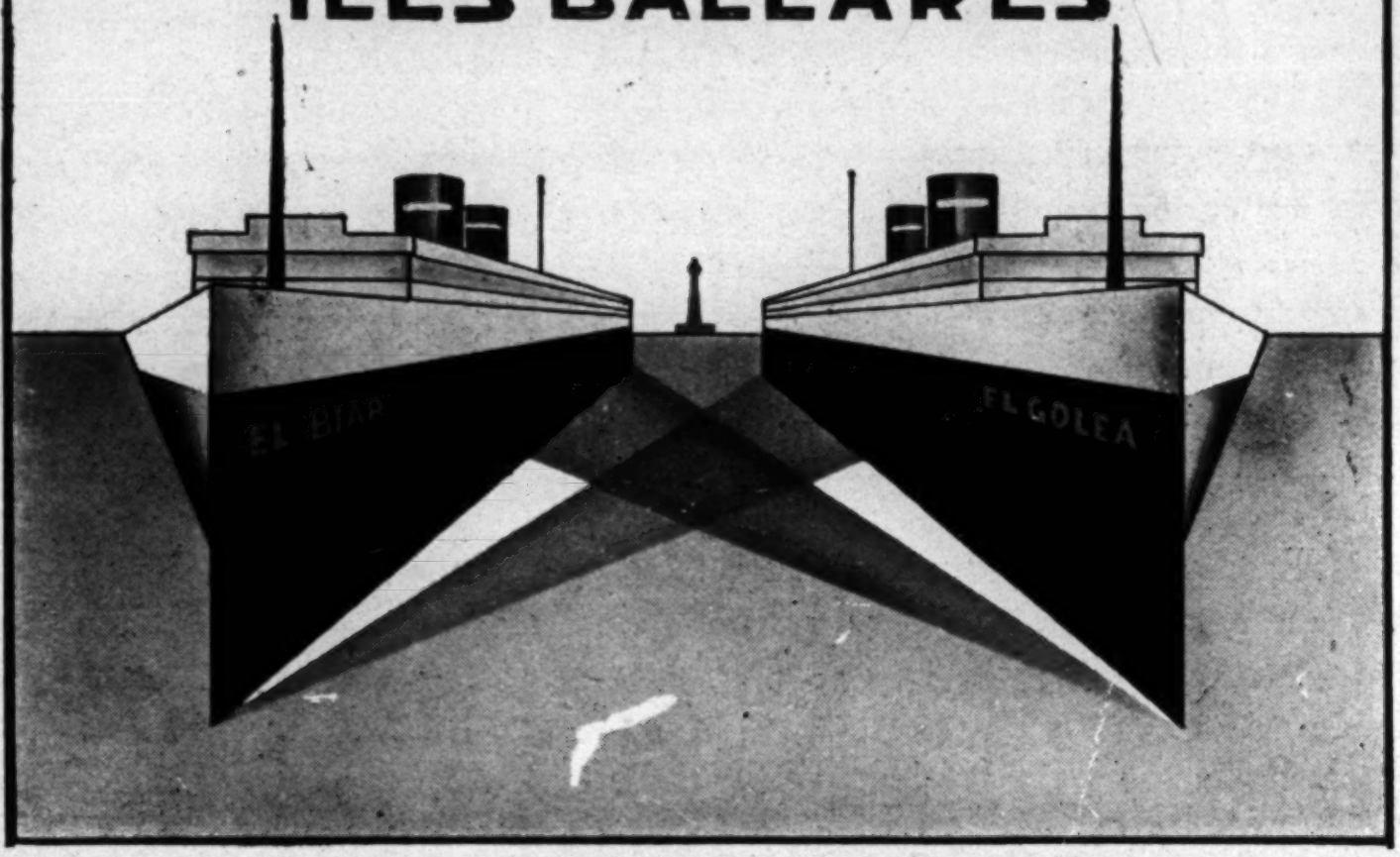
CUISINE ET CAVE RENOMMÉES

BAR, DÉGUSTATION SOUPERS

11, Place de la Bourse

Tél. Dragon : 14.09
Inter : 30.16

Cie DE NAVIGATION MIXTE
Cie TOUACHE
L'ALGÉRIE - LA TUNISIE
LES
ILES BALÉARES



De MARSEILLE

pour

Tunis - Alger - Rône - Philippeville - Les Baléares

De PORT-VENDRES

pour

Alger et Oran

MARSEILLE : 1, La Canebière. - PORT-VENDRES : Gare Maritime.

COMPAGNIE MARSEILLAISE DE NAVIGATION A VAPEUR

Cie FRAISSINET

R. C. Marseille N° 23.032

Service Postal pour la Corse : Départs quotidiens du Continent pour la Corse et vice-versa.

Service sur la Côte Occidentale d'Afrique : Départs réguliers et fréquents de Marseille et de Gênes pour le Sénégal, la Guinée Française, Sierra Léone, Monrovia, Côte d'Ivoire, Côte d'Or, Togo, Dahomey, Nigeria, Cameroun, Gabon, Guinée Espagnole.

Services sur le Levant, Mer Noire et Danube : Départs tous les 25 jours de Marseille pour Gênes, Constantinople, Bourgas, Varna, Constantza, Sulina, Tulcea, Galatz et Braila.

POUR FRET ET PASSAGES, s'adresser :

à MARSEILLE : au Siège Social, 5, rue Beauveau. - à PARIS : Agence Générale de Passages, 2, rue Edouard VII ; Agence de Fret, M. GUILLAUMARD & Cie, 12, rue de la Victoire.

Lettre de Paris

LA FOLLE DU LOGIS. — LE CHANT DU BERCEAU LE VIOL DE LUCRECE

Il n'y a pas de commune mesure entre les trois pièces que voilà. Nul moyen de les comparer sinon par antithèse ! C'est un caprice du sort qui a réuni sur les affiches parisiennes ces trois pièces d'origine, d'époque, d'inspiration si différentes. Et toutes trois ont remporté un bon succès : allez donc définir après cela les goûts du public qui se passionne à la *Folle du Logis*, pièce idéologique ; s'attendrit au *Chant du berceau*, et accepte avec le *Viol de Lucrèce* une œuvre si différente de celles qu'on lui offre d'ordinaire.

La « *Folle du Logis* », c'est évidemment l'imagination, non l'héroïne de la pièce comme semblent le croire certains spectateurs ! Cette femme est douée d'une imagination si échevelée qu'elle ne fait plus de distinction entre la réalité et ses représentations. Elle épouse un homme étrange qui paraît la comprendre et, deux ans plus tard, prend un amant, qui part bientôt pour les colonies. Elle lui écrit, lui parle de se débarrasser de son mari. On la voit préparer le poison mais elle n'en fait que le simulacre ; et quand son amant, revenu, croit la délivrer en tuant son mari, elle s'indigne. Ce qui du reste ne lui évitera pas la potence.

La *Folle du Logis*, œuvre d'un acteur anglais M. Franck Vosper, est une pièce riche. Elle contient et suggère plus qu'elle n'exprime. Nous ne savons pas si au cours de sa carrière M. Vosper a eu l'occasion de jouer du Pirandello. En tout cas la *Folle du Logis* appartient à cette foule de pièces qui n'existeraient pas sans le dramaturge italien.

Comme les comédies de Pirandello, elle pose un « problème de pure connaissance ». Le Problème, pourrait-on dire, celui de la conscience. Il serait intéressant de noter ici l'influence de la philosophie sur la littérature. La vieille conception de l'anecdote psychologique, du débat moral, de l'homme aux prises avec la vie, a fait place souvent à l'étude de purs problèmes de psychologie. Comme la philosophie contemporaine tend à se rapprocher de la médecine, à devenir de la psychologie pathologique, la littérature se porte à l'étude des psychoses.

Les deux personnages principaux de la *Folle du Logis* ne sont ni l'un ni l'autre très « normaux ». Sans doute le mari est-il plus « normal » que sa femme mais il a une figure curieuse à laquelle M. Aimé Clariond prête un relief extraordinaire. Pour cette interprétation M. Clariond mérite une admiration que nous ne lui marchandons pas. Qu'est ce personnage ? Un homme ordinaire, un Anglais comme les autres qui fume sa pipe et doit siffler dans son bain ? Il y a aussi en lui un « côté » Lord Henry, du *Portrait de Dorian Gray*. Il a choisi sa femme par curiosité parce qu'elle offrait un cas intéressant. Il a avec elle des scènes d'une extrême intensité, pendant lesquelles il la possède, l'écrase de son autorité, semble pénétrer au plus profond d'elle-même. Et celle-ci ne peut se

soustraire à cette trouble influence. Cette présence lui est nécessaire. Elle tient à son mari par la chair et parce qu'il fournit à son imagination un point de départ.

Rien ne nous indique la part de l'imagination dans la passion qu'elle conçoit. On ignore après tout si cette passion n'est pas uniquement le produit de son cerveau, une création nouvelle poussée par le sentiment complexe, le mélange de dégoût et d'attachement que lui inspire son mari. Tel serait le rapport entre son imagination et son subconscient, son esprit et sa chair.

Mais plus que ce problème psychologique, ce que pose M. Vosper est la question de la valeur de ce que nous appellerons cette folie. L'héroïne de M. Vosper n'est pas folle, elle est seulement déséquilibrée, et ne nous apparaît pas plus inhumaine que son mari. Lequel de ces deux personnages est fou, posaient les deux premiers actes de *Chacun sa vérité?* Nous le sommes tous, répondait le troisième. Cette femme est-elle si folle, demande M. Vosper ? Elle vit dans un autre monde voilà tout. Pourquoi ce monde ne sait-il pas aussi réel que le nôtre ? Un monde où les mots revêtent un autre sens, où l'on rit gratuitement en apparence. Cette femme a un père que hantent les mêmes chimères. On les voit parfois se regarder et partir d'un rire fou, incompréhensible ; ainsi feront-ils dans la prison qui abrite la femme, alors qu'elle est déjà condamnée à mort. Pourquoi refuser à ceux qui habitent ce monde la possibilité d'un humour impénétrable, alors que le nôtre peut à peine être défini ? Ce monde a pour elle une vérité propre et elle le projette dans l'esprit des autres ; elle transfigure chaque fait, est une romancière de sa vie, mais une romancière qui croit de toute son âme à la réalité absolue de sa fiction. Seul son mari n'est pas dupe et il sera la victime de son bon sens. Car M. Vosper pousse sa théorie à l'extrême et affirme, pourrait-on dire, la valeur métaphysique, créatrice du mensonge. Non seulement il peut être la manifestation d'un univers imaginé, non seulement entraîner d'autres personnes à une croyance analogue, mais encore créer la réalité. L'amant tue parce qu'il croit à la réalité de la fiction.

MAGASINS
L. DEWACHTER Jne
2, Boulevard Duçommier - MARSEILL
VÊTEMENTS

LE MEUBLE D'ART - **DAVID FRÈRES** - LA DÉCORATION

45, Cours Gouffé — Le grand Escalier d'entrée — **MARSEILLE**

La plus mportante Maison d'Ameublement du Midi de la France

Société Marseillaise de Crédit

Société Anonyme au Capital de **100 Millions** entièrement versés

Réserves : 52.365.000 Francs

BANQUE FONDÉE EN 1865

Siège Social : MARSEILLE, 75, rue Paradis -- Succursale à PARIS, 4, rue Auber

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE TITRES

CHARBONS

Georges GUYAT Fils

Industrie - Navigation - Foyer domestique

36, Rue Chateauredon, 36, MARSEILLE ✕ Tél. Colbert 85-09

P & O

Cie Péninsulaire et Orientale

Départs hebdomadaires de Marseille par paquebots-poste anglais :

MALTE - ÉGYPTE
INDES - CHINE & JAPON - AUSTRALIE
GIBRALTAR - LONDRES

ESTRINE & Cie, 18, Rue Colbert

Adresse Télég. : ESTRINE-MARSEILLE
Téléphones : C. 09.22 - 15.73 - 49 83 - 67.17 - 67.14

PAPETERIES NAVARRE

Société anonyme au Capital de 75.000.000 de Francs

SIÈGE SOCIAL : 52, Avenue de Noailles, LYON

R. C. Lyon B 1569

DÉPOT DE MARSEILLE : 90, Boulevard de Paris, 90

Codes : BENTLEY — LIEBERS & PRIVÉ

Téléphone : C, 28-91 et 71-30 *Télégrammes : ERRAVAN-MARSEILLE*

Stock en Dépôt (à CASABLANCA : chez S. A. N. A. R. C. I., 54, Avenue de la Marine
(à NICE : chez MM. LIPRANDI & MARS, 14, Rue Delille.

Agences : ALGER, ORAN, TUNIS, SAIGON, HANOI, TANANARIVE.

Les CAHIERS DU SUD sont imprimés exclusivement sur papier provenant des

PAPETERIES NAVARRE

Telle est cette pièce singulièrement profonde. On ne songe pas à en nier les défauts. Elle a des longueurs : l'exposition est sans doute laborieuse, le début du 2e acte traîne un peu. La thèse centrale n'est pas originale. Mais elle pose avec une force d'évocation réelle une série de problèmes psychologiques, voire métaphysiques. On lui reprochera d'être abstraite, de ne pas « faire vécu ». On ne sent pas ce contact avec la réalité, qui empoigne parfois au théâtre. Mais il y a un mot terrible de M. Salacrou pour condamner cet « art de voyeur ». Qu'on ne sente guère la vie, c'est possible. Mais pourquoi limiter celle-ci ? C'est à force de s'abstraire de la vie, a dit à peu près André Gide, que l'on arrive en profondeur à la vraie humanité.

*
* *

Après cette pièce touffue, noire, troublante on se retrouve avec délassement au *Chant du Berceau*. Rarement est apparue plus mince la part du démon dans l'œuvre d'art. Les plus douces épithètes sont de mise ici : joli, charmant, ravissant. On est convaincu avant d'entrer et cette histoire de couvent, d'enfant abandonnée n'ennuie pas une seconde. Il eut été facile de tomber dans l'ironie ou la sensiblerie. Mme et M. Martinez Sierra sont parvenus à maintenir un équilibre délicat. Rien d'extraordinaire et rien de banal ; en un mot une réussite surtout au premier acte. La vie des religieuses, leurs discussions évoquent le début du cinquième acte de Cyrano. Il y a là un bien réjouissant docteur dont on attend qu'il proclame « Sœur Marthe, hier j'ai fait gras ». On comprend le succès d'un pareil spectacle et l'on s'en réjouit. Nul doute qu'il ne faille de temps en temps une œuvre comme celle-là.

*
* *

Sur le *Viol de Lucrèce*, les opinions ont varié. D'aucuns se sont extasiés. Certain a parlé du viol de Shakespeare. Bien au contraire, on peut reprocher à M. Obey d'avoir suivi de trop près Shakespeare, de ne pas avoir assez résolument innové. On avait un récit historique et un poème. L'un raconte sèchement, l'autre chante la vertu d'une femme, la traitrise d'un prince. C'est en somme un thème, une anecdote qu'il eut fallu enrichir. Peu importait que M. Obey en prît à son aise avec l'histoire ou les textes. Or pas une fois, au cours du déroulement des scènes, il ne semble que l'essentiel ait été traité au détriment de l'accessoire. Ce qui donne à l'action son rythme ce n'est pas la richesse intérieure, le développement d'un problème moral ou psychologique. Les personnes sont simples comme des symboles: Lucrèce c'est le bien, Tarquin le mal. Les autres n'ont guère d'intérêt Le *Viol de Lucrèce* n'est pas la traduction dramatique du poème. Même cette

GIL GRAND CHEMISIER
5, Place de la Bourse (angle Rue Pavillon)
Fournisseur de l'Élite Élégante - MARSEILLE -

adaptation est moins dramatique que scénique. Comme *Noé*, le *Viol de Lucrèce* a une substance mince pour que l'auteur ne semble pas prendre une phrase excessive aux dépens de la troupe. Il faut bien que la matière proprement spirituelle laisse place à la danse, la plastique, la déclamation, la mise en scène.

C'est par cette conception qui prétend faire du théâtre non plus un genre littéraire, mais une forme artistique originale, que s'affirme le vieux Colombier : retour aux formes originales, primitives du drame, par delà les deux personnages et la passion. On n'y trouve plus seulement de la psychologie, une valeur humaine. L'attitude, le verbe ont une valeur intrinsèque. Ici le récitant et la récitante tiennent, c'est bien visible, le rôle du chœur. C'est merveille de voir comme les formes artistiques se rejoignent à travers les âges: le rôle du chœur ou du récitant n'est pas très différent de celui du *speaker* dans certains films. Ce sont des sous-titres sonores. Les récitants commentent les gestes du héros, décrivent Lucère dans son lit, suivent Tarquin à travers le palais. Ils expliquent les sentiments des acteurs du drame. Mais cette narration dramatico-lyrique ne séduit guère. Est-ce à cause du cinéma sonore que le théâtre devient de la pantomime? On préfère M. Obey aux auteurs de sous-titres de la *Métro*. Son texte pourtant est bien facile. Faire dire au récitant que Tarquin a une mine de Pape, le faire parler de ce qui adviendra plus tard en Angleterre est à peine comique. Tout cela fait l'effet d'un truquage. Peut-être est-ce dans le système de M. Obey de ne pas paraitre chercher bien loin pour donner une impression de jaillissement, d'art neuf et presque populaire. Mais le résultat est à l'encontre de son dessein et il existe un faux naturel.

Il demeure malgré tout que l'on a de la reconnaissance aux Quinze pour leur spectacle. Celui-ci donne une impression de rareté et d'effort qui fait qu'on leur conserve sa sympathie.

Telles sont ces trois pièces, toutes trois venues de l'Etranger. Faudrait-il aussi pour le théâtre parler parler de contingentement? Mais la pièce nouvelle de M. de Croisset défend et rénove la comédie parisienne. Et nous allons avoir en cette fin de saison des œuvres de MM. Salacrou, Jeanson, Passeur, Zimmer.

Pierre MISSAC.

10 *Avril* 1931

La véritable Bouillabaisse de Marseille est servie dans les rochers de

La Cascade

face au Vieux Port

Rendez-vous des Artistes

5, Quai de Rive Neuve (Tél. 27-37)

ROSTAN, Propriétaire

ÉTABLISSEMENTS
Marius SÉRIÈS

1, Rue du Théâtre Français

(Tél. C.2304) MARSEILLE

PEINTURE
DÉCORATION
VITRERIE
MIROITERIE
PAPIERS PEINTS

Spécialité de travaux pour la Marine

MARSEILLE. LA SEYNE.
NICE. MONACO. MENTON

ALBERT NUGUE

Ancienne Maison Mce NUGUE

MIROITERIE

Tél. Colbert 8868 (2 lig)

76, rue d'Italie MARSEILLE

ENSEIGNES ET DÉCORATIONS
SOUS GLACES ET VERRES.
TOUS VERRES POUR LE BATIMENT : DALLES, TUILES, PAVÉS, etc., etc. :: ::

LA GLACE ET LE VERRE
dans toutes leurs applications.

Le Restaurant "BASSO"

5, Quai des Belges, 5

VUE SPLENDIDE SUR LE VIEUX PORT

Spécialités :

Bouillabaisse
Coquillages - Crustacés
Poissons du Littoral

CAVE RENOMMÉE

Téléphones (3 lignes) : Dragon 11-04
» 12-90
» Inter 28

Restaurant FIRENZE

Jules FARA

Rendez-vous d'Artistes

SPÉCIALITÉ DE CUISINE ITALIENNE

Vins du cru :
Chianti, Barbera, Nebiolo,
Asti, Barolo

11, Rue Poids de la Farine
MARSEILLE

LE GRAND HOTEL

ENTIÈREMENT RÉNOVÉ

Sa Cuisine — Son Restaurant — Sa Cave

66, La Canebière. 66

Même Maison : **GRAND CAFÉ GLACIER**, Charles BORY, Propriétaire

SOCIÉTÉ FRANÇAISE
DE
PEINTURES & VERNIS

Siège Social et Bureaux :

24, Rue Charras, 24

MARSEILLE

Tél. D. 40.60 (3 lignes)

3 USINES

Peinture Hippocampe
» Étoile de Mer
» Astérie
» Ferrolégine
Sous-marine laquée
Vernis et Siccatifs

Lorenzy-Palanca

PARFUMS
TOILETTE
OBJETS D'ART

crée l'atmosphère de la femme.

Marseille **Alger**

JACK TAVERNE

BRASSERIE-RESTAURANT

11, Rue des Fabres, 11 — MARSEILLE

CUISINE RENOMMÉE

ÉTABLISSEMENT ouvert après les Spectacles

Tél.: Colbert 01.55 **SERVICE A TOUTE HEURE** Tél.: Colbert 01.55

La Vie Maritime.

INAUGURATION DU « DJENNÉ ». — Le beau navire que nous avions vu lancer l'an dernier à La Seyne a fait son entrée dans la flotte marseillaise où il portera magnifiquement les couleurs de la compagnie Paquet. Il les portera d'autant plus sensationnelle manière que, rompant avec la tradition des carènes sombres, il revêt la plus éclatante blancheur, et prend dans toute sa structure, un relief, un air de splendeur dont le pavillon est tout rayonnant. Heureuse idée pour ces beaux courriers du Maroc et du Sénégal que de leur avoir donné la couleur de l'écume et des grands oiseaux hauturiers. Donc ce lundi 4 mai, une foule d'au moins mille personnes qui représentaient l'élite de la ville était invitée à admirer les aménagements du paquebot à parcourir ses salons, ses cabines, son bar et put apprécier non seulement la magnificence de la décoration, des boiseries, des peintures, le confort merveilleux des installations, mais encore la délicate hospitalité que leur offrait la compagnie Paquet. En effet sur babord et tribord deux buffets immenses ne cessèrent pendant l'après-midi — une après-midi radieuse par sa gaieté et sa lumière — de mettre à la disposition des visiteurs les boissons et les délicatesses les plus exquises. L'urbanité de cette réunion était rehaussée par l'accueil familier mais empreint de la meilleure distinction qui fut fait aux invités par les dirigeants de la Compagnie, MM. Nunzi, Hubert Giraud, secondés par MM. Dailloux, Jués et Gouin. La présence des principaux membres de la famille de Mme Veuve Paquet contribuait à rendre l'atmosphère bienveillante et pleine de charme.

Nous souhaitons à cette belle unité de la Compagnie Paquet une carrière exempte des infortunes de la mer, des traversées embellies par la clémence des éléments.

A LA CIOTAT

LANCEMENT DU « MARÉCHAL JOFFRE ». — On sait que les Messageries Maritimes ont donné le nom de *Maréchal Joffre* à un navire destiné à la ligne de l'Océan Indien. Cet hommage amplement justifié à divers titres trouve une signification particulière si l'on se souvient que le Maréchal Joffre au cours de sa carrière a séjourné à Madagascar où il marqua durablement sa trace. En effet, il fut appelé par le général Gallièni alors Gouverneur Général de Madagascar pour se voir confier la mission d'organiser à Diégo-Suarez un point d'appui pour notre flotte. Embarqué sur le *Yang-Tsé* le 25 janvier 1900, il revint en France en Novembre 1901 à bord du *Calédonien*. Rappelé comme général du génie par Galliéni pour achever les travaux du camp retranché de Diego-Suarez, il revint à Madagascar et y séjourna encore un an. Il entrait donc parfaitement dans la phalange de ceux qui par leurs travaux ou leur héroïsme, se sont rendus célèbres dans la Grande Ile.

Artistes ! Vous êtes attendus sur la Terrasse du **Sans Pareil** Face au Vieux Port

VEYRIER, Propriétaire

En raison des circonstances, la mise à l'eau de ce navire n'a pu être entourée des mêmes manifestations qui sont de tradition aux chantiers de la Ciotat depuis tant d'années. C'est donc une cérémonie tout intime qui s'est déroulée le 14 Mai à l'occasion de sa mise à l'eau. Les opérations de lancement se sont déroulées avec un plein succès, par un temps magnifique et sous les regards d'une foule immense accourue de toutes parts pour assister à un spectacle toujours émouvant et nouveau.

Le destin qui n'a pas permis au maréchal de recevoir lui-même cet hommage, a, du moins voulu qu'il fut compris des hommes et des éléments conciliés.

Nécrologie.

MORT DE M. LUCIEN ESTRINE

C'est avec un pénible regret que nous avons appris la disparition de M. Lucien Estrine, qui était une des personnalités les plus anciennement reconnues et les plus aimées de Marseille. Si depuis quelques années son grand âge l'avait éloigné des charges qu'il avait illustrées, nous n'oublions pas quel relief il sut prendre dans le monde de l'armement et à la Chambre de Commerce dont il fut un des meilleurs présidents.

M. Lucien Estrine avait été le condisciple et l'ami d'Elémir Bourges, au Lycée de Marseille et avait gardé des souvenirs utiles à la biographie du grand écrivain. Avec lui disparait une des plus dignes et attachantes figures d'un Marseille qui s'en va mais qui fut riche en intelligences actives, en hautes consciences. Nous prions ses enfants, sa famille, en particulier Monsieur Georges Brenier son beau fils, l'actuel président de la Chambre de Commerce, d'agréer notre sympathie attristée.

BELLE JARDINIÈRE

PARIS *PARIS*

VÊTEMENTS **PRÊTS A PORTER ET SUR MESURE**

HOMMES - DAMES - JEUNES GENS - GARÇONNETS - FILLETTES

BONNETERIE - CHEMISERIE - CHAPELLERIE - CHAUSSURES
PARFUMERIE - CRAVATE - GANTERIE - LINGERIE - ETC.

Envoi franco sur demande de : **Catalogues, Feuille de Mesures, Échantillons**

Ses Seules Succursales sont à : **PARIS, 1, Place de Clichy ; LYON, MARSEILLE, BORDEAUX, NANTES, ANGERS, NANCY.** *Maison de Vente à* **SAINTES.**

SEULE SUCCURSALE DANS LA RÉGION

MARSEILLE *6, 8, 10, Rue St-Ferréol*

Tél. : **Dragon 123** - Ch. Postal : **Marseille 75-10**

6-73

La vraie Bouillabaisse Marseillaise

chez

MENELIK

6, Quai de Rive-Neuve, 6

Lampes "MAZDA"

En vente
chez tous les Électriciens

AGENCE
148, Rue Paradis

DÉPOT :
59, Rue Saint-Bazile

MARSEILLE

Télephone 34-06

AMEUBLEMENT

TAPIS EN MOQUETTE
LINOLÉUM - TOILES CIRÉES

Chabert et Cie

Maison fondée en 1827

30, Rue de Rome — MARSEILLE

Chèques Postaux 77-71

TÉLÉPHONE 27-80

Balais, Brosses, Plumeaux
Paillassons, Stores

CONFECTION ET POSE
PRIX FIXE

AMBULANCES AUTOMOBILES

Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de

NOIRAULT & Cie

Rue Pythéas, 1, Angle place de la Bourse, MARSEILLE

Téléphone : Dragon 06.18 et 16.18 (Jour et Nuit)

HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITÉ

Voit. RENAULT & PANHARD, Carrosserie WEYMANN - ChauffageCentral

Société d'Alimentation
de Provence - Avignon

Saucisson
" MIREILLE "

- - La grande - -
Marque Française

:: MARSEILLE ::

TÉLÉPHONE : 2.01
R. C. 42.721

LA RÉSERVE

PALACE-HOTEL

La Perle
de la Côte Provençale
Restaurant
de Réputation Mondiale

H. V. PECLET et Cie
Propriétaires

Dominant la fameuse Corniche et son - - - Golfe merveilleux - - 'LA RESERVE' de Marseille est considérée comme un pélerinage obligatoire par tous les touristes de la Côte-d'Azur --

Appartements Confort Moderne = Terrasses et Jardins Magnifiques

La Peinture

VERNISSAGE DE LA GALERIE DE FRANCE

Une nouvelle Galerie vient d'être inaugurée à Marseille: la Galerie de France, *au 21 de la rue Sainte, et l'évènement vaut qu'on s'y arrête ici.*

Nul mieux que nous, dans une revue qui pour être réputée jeune et même « d'avant-garde » ce qui ne signifie pas grand chose, n'en est pas moins à sa dix-huitième année d'existence et demeure la plus ancienne des manifestations de ce genre à Marseille et même en Province, n'a déploré l'inertie ambiante en présence des mouvements d'art qui passionnaient l'époque. Nul ne s'est posé plus souvent que nous cette question: puisqu'il existe à Marseille un public pour des revues littéraires accordées aux rythmes neufs de l'esprit, préoccupées de retenir ses démarches de refléter en une synthèse accueillante, l'enquête au jour le jour de cette pensée moderne un peu fièvreuse et souvent perplexe pourquoi ne s'établirait-il pas ici une série de manifestations périodiques ou fixes, réalisant pour la peinture, la musique, le cinéma, le théâtre, le même effort, les mêmes recherches, donnant une possibilité de juger sur pièces ce mouvement « d'avant-garde » discuté le plus souvent dans la plus complète ignorance de ses tendances, de ses origines, de ses effets.

Il semble que depuis, une réponse ait été donnée dans deux ou trois de ces domaines. On a dit ici tous les éloges mérités par les fondateurs de Ciné-Art *et ce que nous pensions de leur initiative si favorablement accueillie d'ailleurs. Nous avons souligné l'effort plus timide des* Concerts Classiques *pour nous offrir des œuvres caractérisant la jeune musique; ils ont là dessus un autre pas à faire et nous ne doutons pas qu'ils n'abordent plus crânement le problème. Nous avons signalé le* Rideau Gris *dont nous parlerons plus loin comme il sied.*

Il semblait plus difficile de soutenir une initiative semblable dans le domaine de la peinture. Et voici que la chose nous paraît s'accomplir. Tout mûrirait donc aux heures choisies dans ce beau ciel négligent de Marseille? Une jeune femme qui possède — et cela se voit de nos jours — le goût, la culture et le charme exigés par cette délicate mission vient d'ouvrir dans un coin parfaitement situé dans ce quartier préféré des arts, qu'on laisse hélas trop défigurer, une galerie digne du nom, comme le monde entier vient en copier le modèle Rue de Seine ou Rue de l'Abbaye. Une galerie où l'éclairage est conçu pour la toile et non contre le peintre, dont la décoration très sobre accuse l'harmonie, et qui réalise enfin une atmosphère d'élégance et d'intimité où la pensée se sent à l'aise et se détend comme un parfum dans une alcove. Rien n'a été négligé pour accroître ce caractère de studio qui correspond si bien à l'idée de boudoir pour l'esprit sans que s'y attache aucune des préciosités de jadis. On viendra converser rue Sainte compulser les revues d'art magnifiques mises à la disposition d'un chacun — nous y avons remarqué un numéro excellent de notre confrère — un peu parent — Sud-Magazine, qui contribue intelligemment à propager cette initiative — on viendra s'abriter du chaos bruyant, des violences, des vulgarités de la rue dans cette retraite calme, au luxe harmonieux qui fait songer au vers de Baudelaire : Là tout n'est qu'ordre et beauté...

Le vernissage qui a eu lieu le 10 Juin, a groupé dans la Galerie de France, l'élite de Marseille et ce fut une joie pour ceux qui mènent le bon combat depuis des années de constater l'affluence, de discerner aussi l'intérêt que témoignait cette assistance. Les honneurs étaient faits par Mme Marceline Vauret qui dirige elle-même sa galerie et Mlle Blanche Charlet, directrice de la Galerie du Centaure a Bruxelles. Autour des toiles les plus remarquées des maîtres de l'Art moderne, les groupes discutaient; on pouvait saisir, o! bonheur rare dans les expositions de peinture, des propos pleins de flair et de finesse. Un bar très bien pourvu accroissait l'animation des visiteurs qui admirèrent le mobilier de haut goût signé J. Lambert et P. Lévy et ne cachèrent pas leur surprise agréable devant la terrasse transformée en une miniature de jardin persan.

Ce fut un beau moment pour l'art et la peinture que celui où l'on put voir au lieu des quelques rares amateurs de naguère — on ne se gênait pas de les dire loufoques et l'on s'aperçoit maintenant de leur clairvoyance — ils s'appelaient Docteur Fiolle, Ernest Rouvier, Raoul Bataillard, Docteur Audibert, Cavalier, Delfini, De Queylar, Gaston Castel — toute une société raffinée et avertie s'empresser à ce vernissage et prouver sa ferveur à l'intelligente initiatrice.

Il y aura d'agréables heures à passer dans cette Galerie de France *et de beaux jours espérons-le, pour la peinture à Marseille.*

J. B.

L'exposition de la *Galerie de France* constitue une manifestation éminemment significative dont se réjouiront — je le déclare sans feinte — tous ceux qui s'intéressent au mouvement des arts plastiques.

L'ensemble que le visiteur découvre dans ces accueillants locaux parfaitement aménagés, comprend les noms les plus illustres de la peinture depuis l'époque impressionniste jusqu'à nos jours.

Ce vaste panorama qui contient tant d'éléments contradictoires et des réactions si diverses, réclamait des soins particulièrement avisés dans l'agencement des toiles afin que l'équilibre général n'en parut point compromis.

Disons tout de suite que les organisateurs de cette exposition se sont tirés avec honneur de cette tâche périlleuse. Ici les œuvres les plus adverses s'affrontent sans se heurter, et si un *Guillaumin* avec sa grêle de petites touches colorées ose narguer un massif *Picasso*, c'est du moins à une prudente distance. Il existe entre les deux un passage que seul l'amateur peut franchir sur le thème de Moussorgsky.

D'un côté les fleurs lumineuses dans l'éparpillement des heures, *Monet*, *Sisley*, *Pissaro;* de l'autre des masses solides et abstraites dans la pérennité du ton local. Si nous quittons l'athlétique *Pablo* dont une pièce nous frappe particulièrement, en raison de son classicisme hypertrophié, nous retrouvons dans son rayonnement l'abracadabrante géométrie d'un *Gleizes* ou la pesante logique de *Braque* et même les admirables immondices que le génie de *Rouault* sait nous imposer.

Mais ça et là brillent des touches vives et séduisantes qui nous font perdre la filiation que nous nous étions proposé de suivre.

Voici une petite toile de *Chagall*, resplendissante féérie diamantée, et au-

LES ÉDITIONS
RIEDER
7, PLACE SAINT-SULPICE - PARIS.VIe

5e VOLUME DE LA
COLLECTION
"EUROPE"

ROBERT ARON ET
ARNAUD DANDIEU

DÉCADENCE DE LA NATION FRANÇAISE

Pour une renaissance de l'esprit révolutionnaire et contre ses variations et son actuelle carence.....

Un vol. in-16, broché, sur vélin supérieur. **15** fr.

Précédemment parus dans la même collection :

P. Nizan. **Aden, Arabie**..... **15** fr.
J.-R. Bloch. **Destin du Siècle**.. **15** fr.
Ernst Glaeser. **La Paix**..... **16** 50
Vie de M. Gandhi par lui-même. **20** fr.

ANNA SEGHERS
PRIX NEIST 1928
PRÉSENTÉE PAR FÉLIX BERTAUX

LES PROSATEURS
ÉTRANGERS
— MODERNES —

LA RÉVOLTE DES PÊCHEURS

Traduit de l'allemand par R. ALTDORF

Un volume in-16 broché, tiré sur vélin supérieur Navarre..... **15** fr.

ÉDITIONS DES CAHIERS DU SUD

GASTON BAISSETTE

SVEA MORGEN

avec un portrait de l'auteur
par MARC SAINT-SAENS

Édition limitée à :

16	exemplaires	sur Madagascar..... à	60 fr.
25	—	sur vélin Lafuma..... à	25 fr.
450	—	sur Alfa..... à	12 fr.

EN VENTE A LA

LIBRAIRIE JOSÉ CORTI

PARIS 6, Rue de Clichy PARIS

dessous, une œuvre — du même artiste — d'un caractère plus discret : naïve terrasse à balustres qui domine la mer sommeillante et d'où l'on aperçoit aussi la côte recouverte de plantes enchantées parmi lesquelles se montrent tout un essaim de minuscules villas roses, comme des coquillages tombés du ciel. Qui répondra à *Chagall* si ce n'est la grèle et subtile *Marie Laurencin* avec de sèches fillettes aux minois de jeunes chattes, si ce n'est encore ce gentil furet de *Zak* qui a laissé le souvenir de petits êtres quotidiens et surnaturels parcourant, sans les toucher, les régions les plus enfantines de la terre.

GUSTAVE DE SMET. — *La Belle du Village*

A ces toiles d'un charme quelque peu artificiel s'oppose la puissance de *Vlaminck*, la monotonie douloureuse d'*Utrillo* peintre des crayeuses blancheurs conventuelles, des murs exsangues, des maisons aux multiples persiennes incroyablement sèches. Nous sommes sollicités ensuite par un *Matisse* d'une veine presque ignorée, un portrait de *Derain* d'une manière somptueuse, deux paysages de *Dufy* habilement festonnés, un *Pascin* si reconnaissable et pourtant d'une facture inattendue, un séduisant envoi de *Bianka* qui évoque l'alliance d'une mer légère aux parfums des souffles célestes. Il faudrait encore citer les productions de *Valentine Prax*, *Soutine*, *Savage*, *Friesz*, *Seyssaud*, *Bores*, *Bruno*, *Cherianne*, *Duchamp*, *Repiquet*, *Mario Tozzi* etc... etc...

Cette chronique resterait fort incomplète si nous ne rendions pas hommage à l'école Belge brillamment représentée par *James Ensor* auquel nous souhaiterions que l'on consacrât une exposition particulière, *Jean Brusselmans*, *Gustave de Smet* dont nous reproduisons « *La Belle de Village* » *Fritz van den Bergue*.

Sachons gré à la *Galerie de France* d'avoir ouvert ses portes sur un ensemble de cette ampleur et de cette qualité. Un tel début nous fait bien augurer des manifestations qui vont suivre. Leur intérêt, nous en avons la conviction, ne se démentira pas.

Gabriel BERTIN.

Notes d'Art.

La *Galerie Morel* a organisé récemment une exposition d'aquarelles de notre concitoyen *Abel Valabrègue*. Le vif succès remporté par ce sympathique artiste n'étonnera point ceux qui, comme nous, l'ont suivi dans son évolution. Cette dernière exposition marque selon nous une tendance vers une facture plus large et plus simple. Certains paysages nous ont frappé par leur ampleur et leur sobre puissance. Jamais les qualités d'Abel Valabrègue ne nous ont paru aussi pleinement affirmées.

*
* *

Il nous appartient de signaler l'intérêt exceptionnel que présenta pour les amateurs de peinture la double exposition à la *Galerie Detaille* des œuvres de *Hélio Bieler* et *K Paesler Luskowko*. La place nous manque pour entretenir nos lecteurs comme il conviendrait de ces deux artistes infiniment attachants au métier sur et probe et qui se révèlent des interprètes étonnamment subtils des multiples visages de notre ville. Nous nous proposons de leur consacrer une chronique plus importante à l'occasion de leur prochaine exposition dont nous enregistrons l'annonce avec plaisir.

Échos.

LE CRAPOUILLOT (1er Juin) N° Spécial : Le « *Crapouillot* », encouragé par le formidable succès de la « Guerre Inconnue », publie un nouveau numéro exceptionnel qui nous paraît nettement supérieur au premier : C'est tout « l'inconnu » de la grande tourmente qui nous est révélé aujourd'hui, avec des documents d'un palpitant intérêt sur les Services de l'Espionnage Anglais, la Morts Tragique de Lord Kitchener, les Fusillés par erreur, les Mutineries, le Non-Bombardement de Briey, l'Espionne Mata-Hari, le Bouc Hypnotiseur Raspoutine — véritable tzar de Russie — le Commerce avec l'Ennemi, le Secret du « chiffre », et la Mort Mystérieuse du Pape Pie X en 1914... (le numéro : 12 francs.)

GRANDE BRASSERIE DU CHAPITRE

RENDEZ-VOUS DES FAMILLES

Déjeûners, Dîners à toute heure et à tous prix

SALLES DE RÉUNIONS ET BANQUETS

Rendez-vous pour Artistes, Gens d'Affaires, à proximité de la Gare.

Nouvelle Direction : JACK **1, Cours Joseph Thierry.**

P & O

Cie Péninsulaire et Orientale

Départs hebdomadaires de Marseille par paquebots-poste anglais :

MALTE - ÉGYPTE
INDES - CHINE & JAPON - AUSTRALIE
GIBRALTAR - LONDRES

ESTRINE & Cie, 18, Rue Colbert

Adresse Télég. : ESTRINE-MARSEILLE
Téléphones : C. 09.22 - 15.73 - 49.83 - 67.17 - 67.14

PAPETERIES NAVARRE

Société anonyme au Capital de 75.000.000 de Francs

SIÈGE SOCIAL : 52, Avenue de Noailles, LYON

R. C. Lyon B 1569

DÉPOT DE MARSEILLE : 90, Boulevard de Paris, 90

Codes : BENTLEY — LIEBERS & PRIVÉ

Téléphone : C, 28-91 et 71-30 *Télégrammes : ERRAVAN-MARSEILLE*

Stock en Dépôt à CASABLANCA : chez S. A. N. A. R. C. I., 54, Avenue de la Marine
à NICE : chez MM. LIPRANDI & MARS, 14, Rue Delille.

Agences : ALGER, ORAN, TUNIS, SAIGON, HANOI, TANANARIVE.

Les CAHIERS DU SUD sont imprimés exclusivement sur papier provenant des

PAPETERIES NAVARRE

COLUMBIA

Le Grand Prix du Disque

Le grand prix d'orchestre :

Prélude à l'après-midi d'un Faune (Cl. Debussy).

Orchestre STRARAM dirigé par Walter Straram. LF × 30

Le grand prix d'Instruments avec Orchestre :

Concerto en fa *mineur* (Chopin).

par Marguerite LONG, avec orchestre de la Sté des Concerts du Conservatoire, dirigé par Ph, Gaubert, D. 15236 à D. 15239

Le grand prix de Diction :

La Voix Humaine (J. Cocteau).

par Berthe BOVY, de la Comédie Française. DF × 40 et DF × 41

Parade et Cirque

par le clown BILBOQUET. DF × 64

Le grand prix de Musique Légère :

Parlez-moi d'Amour (J. Lenoir)

Chanté par Lucienne BOYER. DF. 61

Suppose (J. Demon).

Chanté en anglais par Joséphine BAKER. DF 230

EN VENTE CHEZ :

PHONO MONTGRAND 24, Rue Montgrand, 24 MARSEILLE

Téléphone : D. 47-16

Machines Parlantes

A) MUSIQUE SYMPHONIQUE ET INSTRUMENTALE

Nous devons à *Gramophone* de remarquables éditions de deux grandes œuvres de Maurice Ravel, le *Tombeau de Couperin* et la *Valse*. Maurice Ravel représente l'un des moments les plus hauts de la musique française ; sa musique ne reflète pas les tendances actuelles, elle les domine, par ce qu'elle contient de profondément humain. Et quel suprême artiste ! C'est un virtuose de la forme, dont la technique se fait oublier à force de perfection ; nul n'avait réalisé, avant lui, d'aussi subtiles combinaisons sonores avec des moyens aussi simples. Voyez le *Petit Poucet :* un thème aux inflexions souples, que se passent successivement le hautbois et le cor anglais, une progression émouvante au quatuor, amenant la phrase au point culminant dont elle retombe en vastes nappes apaisées ; à peine une intention imitative ; de nouveau, la belle phrase initiale, soupirée par la flûte et le violoncelle, puis, tout s'atténue, tout s'éteint ; il n'en faut pas plus à l'enchanteur des sons pour vous plonger dans le mystère de la forêt crépusculaire, à la recherche du chemin effacé par les oiseaux... — Dans le *Tombeau de Couperin*, c'est l'évocation d'une époque musicale précieuse entre toutes, non pas restituée par un réalisme grossier, mais contemplée, semble-t-il, de l'autre rive du grand fleuve : ce sont des ombres qui accourent à la voix des thèmes autrefois familiers, de belles ombres vêtues de clartés, dansant dans un crépuscule élyséen. Rien ne peut donner une idée de la magie de cette œuvre, toute de grâce et de poésie. — La *Valse* nous fait pénétrer dans d'autres régions; c'est un vaste tableau musical, brossé à larges touches, par un peintre soucieux d'exprimer des rythmes de vie. « Une cour impériale, vers 1855. » Toute une époque, avide de cette griserie légère de la Valse. Il est impossible d'écouter cette musique sans être pris, jeté en plein tourbillon, terrassé par la toute-puissance du rythme. — C'est un véritable tour de force technique pour le micro, qu'il soit désormais possible de capter de telles œuvres d'une orchestration aussi complexe; je n'ai pas entendu la version de *Polydor*, mais celle de *Gramophone*, réalisée par l'Orchestre symphonique de Paris que dirige Pierre Monteux me paraît très satisfaisante. — Quant aux deux disques consacrés au *Tombeau de Couperin* par l'Orchestre du Conservatoire sous la direction de Piero Coppola, c'est la perfection même.

Dans ma dernière chronique, je saluais l'adhésion d'un autre de nos grands musiciens français à l'Edition musicale vivante, et je disais : « Les musiciens ne pourront que se réjouir de voir s'ouvrir à l'édition musicale les vastes perspectives de l'œuvre de Vincent d'Indy. Nous espérons qu'un jour prochain nous apportera la lumineuse *Symphonie sur un thème montagnard...* » C'est presque chose faite ; je dis presque, parce que *Polydor* ne nous en donne pour l'instant que le *Finale*. Mais je ne doute pas que le succès qui accueillera ce superbe disque, réalisation pleine de couleur et de vie d'une œuvre attachante entre toutes, n'incite *Polydor* à nous la donner intégralement. L'orchestre des Concerts Lamoureux, sous la direction de Wolff, a réalisé là peut-être son meilleur dis-

que ; je note le jeu prestigieux de Mlle Jeanne Marie Darré, qui y fait merveille. — Le même orchestre nous avait donné le mois dernier une version fort bien venue des célèbres *Danses Polovtsiennes du Prince Igor*.

Je vous ai déjà parlé des *Concertos Brandebourgeois* de J. S. Bach, lorsque *Gramophone* édita le *Deuxième, en fa ;* (O. S. de Philadelphie, direction Stokowski.) — Voici maintenant le *Troisième, en Sol majeur*, exécuté pour *Polydor* par l'orchestre Philharmonique de Berlin, direction Furtwaengler. Il se compose de deux mouvements seulement, deux allégros, et il n'utilise que le quatuor, à l'exclusion des bois, qui jouaient dans le Deuxième un rôle prépondérant. De cette forme volontairement archaïque, qui fait songer aux modèles de l'école vénitienne, Bach tire les effets les plus variés ; l'exécution du Philharmonique est une merveille de précision rythmique et de souplesse ; vous admirerez les pianissimo, poussés jusqu'à la limite du silence, sans que la ligne mélodique ni le rythme n'en soient en rien déformés ou diminués ; si l'on veut, à toute force, formuler une critique, on peut signaler, dans le deuxième allégro, un peu de flou dans la gravure des basses, mais c'est à peine perceptible et cela ne diminue en rien la qualité de notre plaisir Deux pièces de collection

Je déplorais naguère qu'Ed. Lalo ne soit pas mieux traité par l'Edition musicale. *Gramophone* répare en partie cette injustice en nous donnant sa *suite d'orchestre de Namouna*, exécutée par l'orchestre du Conservatoire, direction Piero Coppola. On aimera cette musique élégante, pleine de verve, qui se nuance parfois d'une délicate sentimentalité. En particulier, le beau solo de flûte, dans la *Parade de foire*, prend sous les doigts de Moyse un charme qui ne peut laisser personne insensible. A quand l'enregistrement *intégral* de la *Symphonie Espagnole* pour violon et orchestre et du célèbre *Concerto de violoncelle*?

L'orchestre Colonne, toujours dirigé par G. Pierné nous donne dans *Odéon* deux beaux disques, l'un consacré à *Messidor*, de Bruneau, l'autre à la *Bacchanale de Samson et Dalila*, de Saint-Saëns. Ce sont là des productions très honorables de notre école française de la fin du siècle dernier ; elles témoignent toutes deux d'un métier parfait et d'une certaine grandeur dans la conception. Le debussysme, en ouvrant des voies nouvelles, leur a été fatal; mais nous devons

Musique de Chambre - Musique d'Orchestre
Chœurs Russes - Opéras
Jazz Band - Jazz Vocal

PHONO MONTGRAND

Tél. : D. 47.16

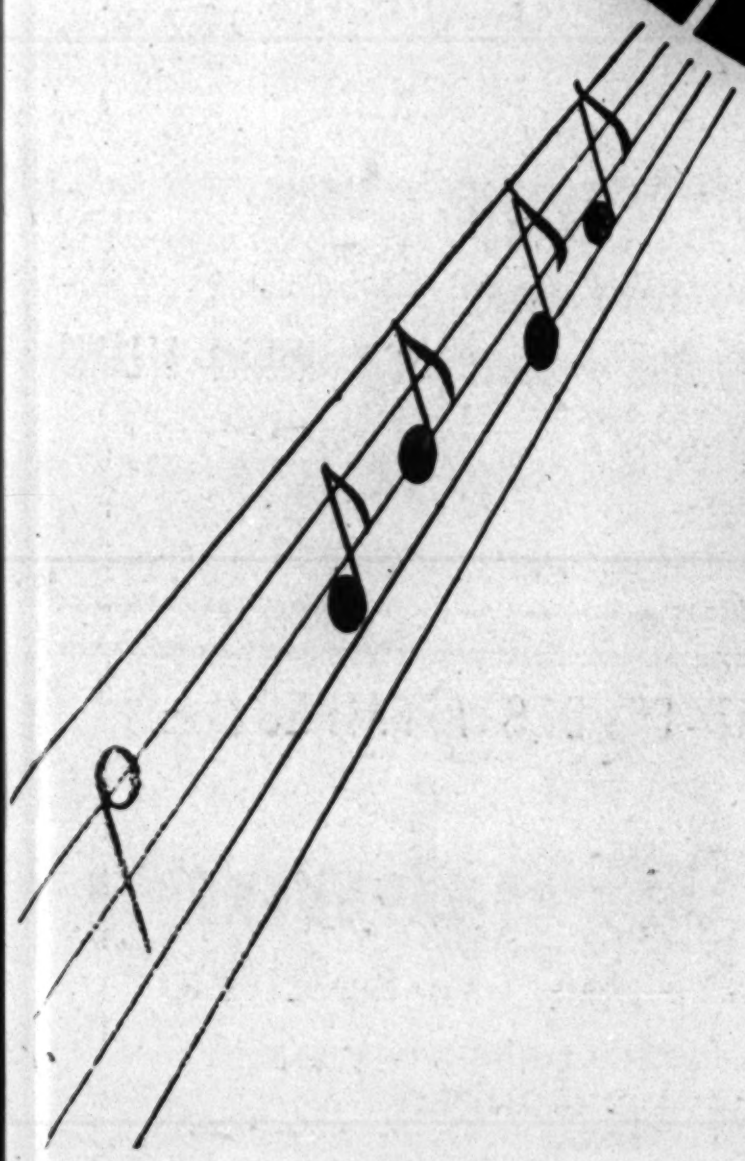
Appareils et Disques :

Columbia, Gramophone, Odéon, Polydor, Parlophone, Pathé, Salabert.

Renseignements Catalogues - - - cilités chez : **Phono Montgrand** MARSEILLE 24, rue Montgrand

ODÉON

ÉLECTRIQUE



LE MEILLEUR
DISQUE

S.G.T.M. Société Générale de Transports Maritimes à Vapeur

SIÈGE SOCIAL : 6, Rue de Surène, PARIS.— Adr.Télég.: TRANSPORTS
SIÈGE DE L'EXPLOITATION : 70, Rue République, MARSEILLE
Adr. Télép. : TRANSPORTS 68-82. Inter. : 55

SERVICES RAPIDES POUR PASSAGERS ET MARCHANDISES SUR :
l'Algérie, le Sénégal, le Brésil, l'Urugay, l'Argentine, les Antilles, Golfe du Mexique.

Pour frêt et passagers s'adresser au Siège de l'Exploitation

PARIS, Siège Social : 12, Bd de la Madeleine.
MARSEILLE, Agence générale : 3, place Sadi Carnot.

Compagnie
d'Assurances

LE SECOURS

ACCIDENTS
INCENDIE
VIE - VOL

AGENCE
Direction de Marseille : M. Maurice DELANGE

42, Rue Paradis
Tél. 76-72

RENDEZ-VOUS DU MONDE ÉLÉGANT ET DES AFFAIRES

Brasserie de Strasbourg

Restaurant de 1er ordre ouvert après le Spectacle

CUISINE ET CAVE RENOMMÉES

BAR, DÉGUSTATION SOUPERS

11, Place de la Bourse

Tél. Dragon : 14.09
Inter : 30.16

nous efforcer de ne pas être injustes. Si elles ne trouvent plus le chemin de notre sensibilité, qu'ébranlent si profondément la magie de Ravel ou la puissance trouble de Florent Schmitt, la faute n'est ni à elles, ni à nous. Un monde est en train de se renouveler ; comment leur optimisme pourrait-il satisfaire notre inquiétude ?

Columbia semble délaisser un peu la musique symphonique. Quand on a donné, presque sans interruption, le *Festin de l'Araignée*, la *Tragédie de Salomé*, le *Capricio de Strawinsky*, l'*Aubade de Poulenc*, le *Concerto de Manuel de Falla*, le *Bourgeois gentilhomme* de R. Strauss, c'est peu du *Ballet de Sylvia* ou de l'*Ouverture du Freischutz*, quelle que soit la qualité excellente d'ailleurs, de ces trois disques. La musique moderne, qui doit beaucoup à *Columbia*, compte beaucoup sur *Columbia*.

Notons enfin une belle exécution, romantique à souhait, de l'*Ouverture de Benvenuto* Cellini (Berlioz) due à l'orchestre des Concerts Pasdeloup, direction D. E. Inghelbrecht. (*Pathé*).

Le piano est représenté par l'*Impromptu en la bémol majeur*, deux *Préludes* (Si mineur et sol majeur) et une *étude* (ut mineur) de Chopin, interprétés brillamment par Al. Brailowsky (*Polydor*) ; par une exécution en nuances des délicieuses *Scènes d'Enfants* de Schumann, par Yves Nat (*Columbia*).

Les amateurs de disques de violon n'ont pas été oubliés; ils peuvent choisir entre trois disques très bien venus. Je vous les présente par ordre de préférence personnelle : d'abord, Jeanne Gautier, impeccable pour la technique et le style dans les *Variations sur un thème de Corelli* et la *Ronde des Lutins* de Bazzini (*Odéon*) ; Une *Danse espagnole* de Sarasate et l'élégante *Sérénade* de Chaminade, dues au brillant virtuose M. Quiroga (*Pathé*) ; enfin la *Campanella* de Paganini, que Bronislaw Huberman réalise avec un rare bonheur (*Polydor*). — J'aurais voulu vous parler aussi du 5e *Concerto de Vieuxtemps*, édité par *Columbia* et interprêté par Alfred Dubois, mais je n'ai pu encore l'entendre. Le disque d'Yvonne Curti (*Pavane pour une Infante défunte* de Ravel et *En bateau* de Debussy) (*Columbia*) ne manque pas de mérites, malgré quelques glissando d'un goût douteux.

Enfin, un admirable disque d'orgue, *Prélude, Fugue et Variation* de César Franck, par Marcel Dupré (*Gramophone*).

PHONOS et DISQUES

Les Meilleures Marques

L. GEBELIN

77, Rue St-Ferréol (au 1er)

B) CHANT ET DICTION

Cette partie de l'Edition musicale offre toujours le plus grand choix. Amateurs d'opéra traditionnel, d'opérettes ou de mélodies à la mode peuvent s'en donner à cœur joie ; quelques-unes des rangaines les plus usées du vérisme italien atteignent un nombre de versions impressionnant. Pour nous, nous excusons volontiers cette concessicn faite au mauvais goût de la masse, quand nous trouvons, de-ci, de-là, quelques beaux disques consacrés à la véritable musique.

Ce mois-ci nous apporte deux Airs d'Haendel, le célèbre *Air de Serse*, et *l'Air de Gismonda, d'Ottone*, chantés avec un style parfait par Mme Germaine Martinelli (*Polydor*) ; un *Récit d'Arkel*, de *Pelléas et Mélisande* ,et l'*Air des Roses de la Damnation*, par l'excellente basse E. Billot (*Odéon*) ; le *Chant de la Forge* de Siegfried, et le *Chef d'Armée* de Moussorgsky, par Georges Jouatte, et l'*Air de Leporello* de *Don Juan*, par Pierre Dupré, tous deux dans *Odéon;* l'*Air de Renaud*, dans l'*Armide* de Glück, par Rogatchewsky (*Columbia*) et deux Airs de Francesco Cavalli, *Ercole amante* et *Giasone*, arrangés par notre éminent confrère Henri Prunières et interprétés par Madeleine Leymo (*Columbia*). Ce n'est déjà pas si mal, et les musiciens peuvent y trouver leur compte.

C) MUSIQUE DE GENRE ET JAZZ

Gramophone réédite le pimpant *Ballet Egyptien* de Luigini, bien présenté par le remarquable orchestre de Marek Weber ; c'est une musique agréable, extrêmement bien faite, et que, pour ma part, j'écoute encore avec plaisir. L'enregistrement en est excellent.

La *Vie Parisienne* connaît une nouvelle vogue; musiquette sans prétention, toute de bonne humeur, parfois un peu bruyante, un peu vulgaire, mais si bonne enfant ! Des flons flons qui ont charmé toute une époque facile, voluptueuse, et qui ne demandait à la musique que de faciliter ses digestions ou de lui fournir un prétexte à se trémousser. C'était le bon temps, soupirent les vieux en écoutant les nombreux disques qu'elle inspire. Signalons à ces honnêtes gens la bonne exécution du *Quadrille*, par l'orchestre Codfroy Andolfi (*Pathé*), et deux *pots-pourris*, l'un par le même orchestre chez *Pathé*, l'autre par Paul Godwin chez *Polydor*.

Un jazz intéressant, *The river and Me*, par Duke Ellington chez *Gramophone*.

Parmi les sketchs comiques, il faut faire une place à part au numéro de *Grock* chez *Odéon ;* l'illustre clown a fixé dans la cire ses amusantes fantaisies musicales. Ceux qui l'ont connu le retrouveront ici avec plaisir. Les fantaisistes *Raimu et Poupon*, dont les *Deux Sourds* ont naguère déridé les plus moroses, nous apportent deux monologues qui ne dépassent pas une honnête moyenne, *Révélation* et *Rendez-vous d'amour* (*Columbia*). Une mention particulière aux dialogues pas méchants — et si vivants! — d'*Antonet et Beby* dans *Pathé*.

Gaston MOUREN.

Le Rideau Gris.

C'est, dans le domaine artistique, avec l'ouverture de la *Galerie de France*, l'évènement le plus saillant de l'année marseillaise. L'an dernier avait vu la création de *Ciné-Art* dont le *Rideau Gris* est un prolongement. En effet, les jeunes et actifs promoteurs de *Ciné-Art* avaient pensé que leur zèle animateur ne devait pas se borner à rajeunir, à enrichir l'écran marseillais. Ils décidèrent de porter leur effort sur la scène où, plus encore, règnent les poncifs, les répertoires fatigants que nulle fantaisie et nulle audace ne renouvellent et surtout d'apporter leur contribution personnelle au théâtre, leurs conceptions du jeu, leur nouvel esprit de scène adapté à des pièces jamais représentées dans notre ville.

Le branle sonné par M. Ducreux s'accentua bientôt car cette suggestion, immédiatement adoptée par les fondateurs de *Ciné-Art*, reçut dans leur entourage immédiat et chez leurs amis, le plus chaleureux accueil. Si bien que les difficultés du début semblèrent escamotées et que des représentations furent annoncées presque aussitôt.

La première séance du *Rideau Gris* fut un véritable succès: on y donna *Au Grand Large*, de Sutton Vane, que seuls avaient auparavant pu voir les spectateurs du Studio des Champs Elysées. Cette pièce comportait une certaine étrangeté que les jeunes acteurs du *Rideau Gris* rendirent à merveille. Encouragés par cette réussite le groupe a donné encore avant la fin de la saison une pièce d'Oscar Wilde: *Du Danger de s'appeler Ernest*, qui leur valut de sincères applaudissements et, en troisième lieu, un spectacle composé de: *La Grande Pénitence*, petite comédie bouffe de R. Gignoux mise en scène parfaitement par Gaston Frager, qui eût peut-être gagnée à être davantage interprêtée en farce et *Orphée*, pièce de résistance dûe à Monsieur Jean Cocteau. La mise en scène de cette dernière, qui comportait d'assez grandes difficultés, fut très bien conçue par notre collaborateur Henri Fluchère qui sût, en outre, obtenir de la jeune troupe les effets teintés de précieux qui font du théâtre de Monsieur Cocteau le plus artificiel et, partant, le plus « à côté » de la vie. Néanmoins, il faut louer grandement les acteurs du *Rideau Gris*, et surtout Madame Denise Lorys, qui joua avec la plus grande autorité le rôle d'Eurydice, d'avoir reproduit cette atmosphère spéciale, cérébrale et glacée, recherchée par l'auteur qui croit y trouver un nouvel élément du classique.

Cette saison, écourtée par la période de fondation, apparait déjà bien significative de ce qu'on doit attendre du *Rideau Gris*. Quand on a contribué, ainsi que nous le fîmes autrefois, à la création d'un groupement théâtral, on sait quels obstacles il faut vaincre pour réaliser sur ce plan-là. On ignore généralement quels efforts, prévisions, démarches, travail et sacrifices, représente une seule soirée.

Nous rendons hommage aux jeunes animateurs du *Rideau Gris* et particulièrement à M. Ducreux qui nous parait en être l'âme après en avoir été l'inspirateur, et nous leur faisons pleine confiance pour leurs programmes à venir.

J. B.

VII^me Foire Internationale de Marseille

19 SEPTEMBRE - 4 OCTOBRE 1931

La VII^e Foire Internationale de Marseille s'annonce déjà comme un splendide succès, un évènement dont la portée dépassera celle des foires précédentes, car la participation étrangère promet d'y être plus considérable.

Encouragées par les résultats enregistrés à la suite de la prospection fait à notre Grande Manifestation Economique, les Maisons Etrangères renouvellent leur participation, entraînant dans ce mouvement de propagande pratique des Firmes nouvelles et nombreuses. L'aide officielle que leur apportent, en la circonstance, les Gouvernements respectifs, met en évidence d'une manière incontestable le très grand intérêt que présente une telle collaboration économique avec notre place.

Aussi, à notre prochaine Foire, plusieurs Manifestations officielles s'ajouteront-elles au très grand nombre d'exposants individuels inscrits déjà. Ces derniers viendront d'Italie, de Suisse, de Belgique, d'Allemagne, de Hongrie etc... D'importantes Firmes d'Angleterre et des Etats-Unis seront également représentées. Parmi les participations gouvernementales ou celles groupées par des organismes officiels, citons la Tchécoslovaquie qui présentera un très bel ensemble sur un emplacement de 200 m2 dans le Palais du Meuble et de la Nouveauté, groupe organisé par le Ministère de Commerce de ce Pays; l'U.R.S. édifiera sur l'esplanade un très beau pavillon spécial plus important que celui de l'année dernière 1928. L'Egypte également aura un beau pavillon officiel. L'Espagne sera représentée par un groupe organisé, comme les années précédentes, par la Chambre de Commerce Espagnole de notre ville. De très nombreux autres groupes sont en préparation; entre autres, ceux de la Yougoslavie, de la Finlande, de la Grèce et de l'Autriche.

En dehors de la présence de vendeurs étrangers dont le nombre sera de beaucoup supérieur à celui de l'an dernier, nous pouvons prévoir une grande affluence de visiteurs-acheteurs de l'extérieur, ainsi que plusieurs visites d'autorités étrangères, ce qui consacrera la renommée « Intrnationale » de notre Foire et en rehaussera l'éclat.

La prospection faite dans ce but, par les soins du Comité de propagande de la Foire, placé sous la Présidence de M. Georges Brenier, Président de notre Chambre de Commerce, et par le Corps Consulaire à Marseille, donne la certitude du succès.

La Foire Internationale de Marseille met tout en œuvre pour maintenir à notre Grande Cité le rang qui lui appartient parmi les grands Marchés du Monde.